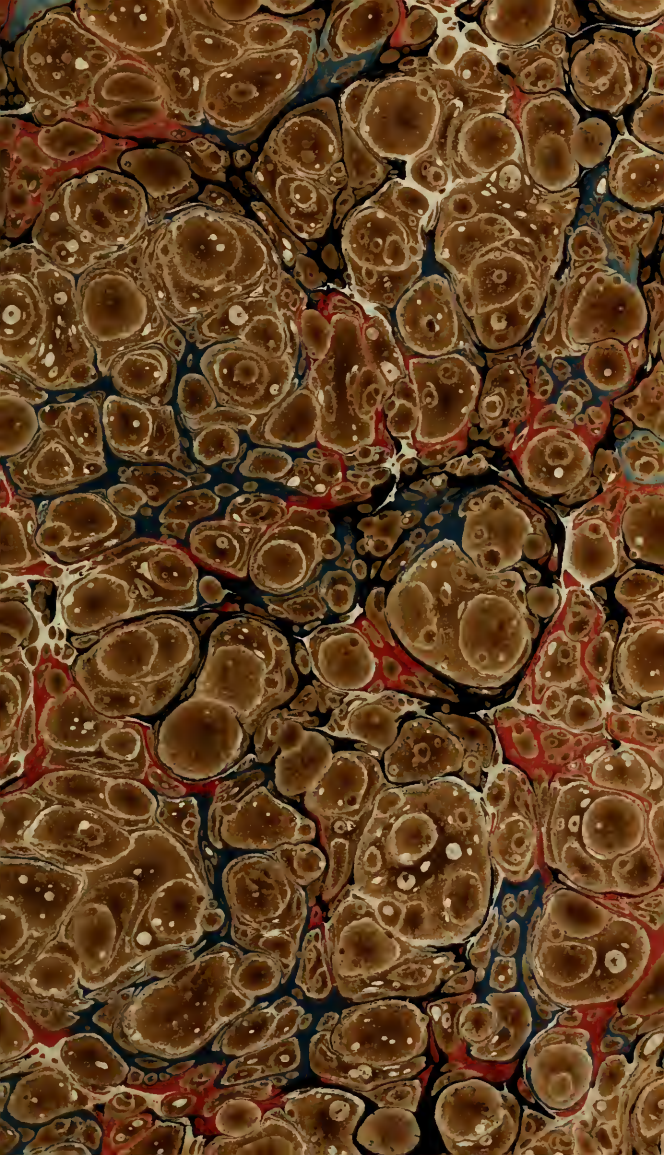
U d'/of OTTAWA
39003002137338

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte38piga



Univer itas
BIBLIOTHECA
ttaviensis

CE

CONTES

A MON PETIT-FILS.

TOME I.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9

CONTES

A MON PETIT-FILS,

PAR PIGAULT-LEBRUN.

TOME PREMIER.

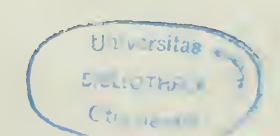
PARIS,

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,

RUE DE SEINE, N° 33, F. B. S.-G.

1831.



donner des idées positives de la morale, sans laquelle la société ne peut exister, et t'inspirer le goût des hautes sciences, qui honorent l'homme qui les cultive.

PIGAULT-LEBRUN.

PRÉFACE.

Dès qu'un enfant balbutie, on se plaît à défigurer, comme lui, des mots qu'il ne peut articuler encore. On semble craindre qu'il s'exprime correctement. On oublie que cet enfant doit être un homme, et on se fait une étude irré-

fléchie de prolonger sa première enfance.

Sait-il lire? on lui cherche soigneusement des livres qui présentent le moins d'idées possible. Ce sont les seuls ouvrages, dit-on, qui soient à sa portée. Qu'a-t-il appris, quand il les a lus? Rien.

Des écrivains de mérite, amis de l'enfance, ont travaillé pour elle. Ils se sont fatigués à éloigner les mots qu'ils supposent au dessus de l'intelligence de leurs jeunes élèves. Ils les expriment par des périphrases, et donnent ainsi à leurs lecteurs l'habitude d'une prolixité, qu'ils conservent souvent dans un âge plus avancé.

J'ai toujours jugé cette méthode défectueuse. Entraîné par mon affection pour mon petit-fils, à lui faire des contes, j'ai cru devoir suivre une autre route, parce qu'il me semble qu'on ne peut chercher trop tôt à développer l'entendement humain.

J'ai employé, sans balancer, tous les mots usités dans la conversation. L'enfant interrogera nécessairement son père sur ceux dont il ne saisira pas le sens, si, d'ailleurs, sa lecture l'attache. A huit ou dix ans, il doit être en état de consulter un dictionnaire; ainsi il apprendra, en s'amusant, à parler et à penser.

J'ai jugé utile de toucher légèrement

à la science. Je crois n'en avoir dit que ce qu'il faut pour piquer la curiosité de l'enfance, et lui inspirer le goût de l'étude. Alors, seulement, j'ai expliqué le mot scientifique, dont les vocabulaires n'indiquent que le genre.

Je suis loin de prétendre avoir mieux fait que mes prédécesseurs. Sans doute ma méthode sera critiquée, combattue. Je me soumets à l'arrêt qui sera prononcé. Je dirai seulement, pour ma justification, que j'ai suivi l'impulsion de ma raison, de mon jugement et de ma conscience.

CONTES

A MON PETIT-FILS.

Première Education.

Edmond était fils unique; il fut gâté, selon l'usage. Son père s'aperçut, seulement lorsqu'il eut huit ans, qu'il était exigeant, impérieux; qu'il ne souffrait les remontrances, qu'il s'attirait souvent, qu'avec une impatience marquée; qu'il traitait mal les domestiques, et qu'il en était détesté.

Le faible papa tint un petit conseil de famille, composé de lui et d'une

jeune maman, plus faible encore que le papa. La maman soutenait qu'on devait passer bien des choses à un enfant destiné à être un jour le chef d'une famille opulente. Le papa prétendait que l'opulence ne dispense pas d'être bon, obligeant, aimable, et qu'il fallait penser sérieusement à changer le caractère d'Edmond.

Une école publique était le seul moyen qui pût rappeler Edmond à des idées de modération, que fait toujours naître l'égalité. Madame Du Perron résista; elle tremblait de perdre son fils de vue, pendant quelques heures de la journée. M. Du Perron insista de manière à ce qu'il ne fût plus question que du choix d'une école.

Madame Du Perron proposa un professeur fameux, chez qui on apprenait à lire en huit jours, à écrire

en six, et l'orthographe en quinze. M. Du Perron n'avait pas de confiance dans les méthodes miraculeuses; il était fort instruit, et il avait employé sept ans à acquérir ses connaissances. D'ailleurs, la direction de l'enseignement de son fils lui appartenait exclusivement, et, de son autorité privée, il se mit à la recherche d'un maître qui pût répondre à ses vues.

Il lut au dessus de la porte d'une maison modeste, située près de la Sorbonne, *École De Lâtre*. Ah! ah! se dit-il, M. De Lâtre a encore la modestie de s'appeler maître d'école! Il ne doit pas être jeune; par conséquent, il tient à l'ancienne méthode d'enseignement, qui certainement est la bonne. Entrons. Il entra.

Tout était vieux dans cette maison. M. De Lâtre avait au moins soixante ans; sa tête, dépouillée de cheveux, était

couverte d'une ample perruque que recouvrait un vieux bonnet de velours noir, d'où pendaient quelques petits bouts de ganse, qui avait été entière, et même dorée. Le vénérable personnage était enveloppé dans une vieille robe de chambre à grandes fleurs; un pavot, qu'on distinguait encore assez bien, prenait entre les deux épaules, et la queue allait se cacher dans la poche droite.

M. De Lâtre se leva lorsque M. Du Perron parut. Sa robe de chambre s'ouvrit, et laissa voir une culotte courte, qui, de rouge qu'elle avait été, avait pris une teinte de betterave. M. De Lâtre tenait autant aux modes anciennes qu'aux vieilles méthodes, car un pantalon eût caché des jambes de coq, qu'il était bon de dérober à la curiosité. L'ajustement était terminé, en bas, par des pantoufles de buffle tailladées, parce

que M. De Lâtre avait beaucoup de cors aux pieds. En revanche ses mains très-sèches étaient très-saines, et il faisait des exemples d'écriture qui étonnaient ceux qu'on citait comme les premiers dans l'art de peindre.

Le dossier de son fauteuil, très-élevé, et dont le siége était couvert en paille, offrait aux regards, à droite une férule de bois, et à gauche une poignée de verges, élégamment suspendues par une ficelle au haut de chaque montant du fauteuil. Des murs rembrunis complétaient le tableau.

Une cinquantaine d'enfans étaient rangés autour de quelques tables; ils observaient le plus profond silence, et paraissaient très-appliqués à leur travail. Aucun d'eux ne leva les yeux, quand M. Du Perron parut.

M. Du Perron demeurait rue de Tour-

non, dans un hôtel à lui, dont l'élégance et la propreté faisaient un séjour charmant. Ses habitudes furent blessées par l'aspect de l'école de M. De Lâtre. La férule et les verges le révoltèrent. Il allait se retirer, sans avoir proféré un mot.

« Monsieur, lui dit le maître d'école, » vous avez sans doute un fils, et vous » craignez qu'il perde ici les habitudes » de mollesse qu'il a contractées chez » vous. Ne vous arrêtez pas au vase, » mais à la liqueur qu'il contient, a dit » Phèdre. Voyez, interrogez au hasard » quelques-uns de mes écoliers. »

M. Du Perron suivit ce conseil, et il fut étonné des connaissances qu'avaient acquises déjà des enfans bien jeunes encore. Il félicita M. De Lâtre. « Mais cette » férule, ces verges ! — Monsieur, c'est » avec des férules et des verges qu'on

» m'a fait monter ce que je sais dans la
» tête; je me suis bien trouvé de cette
» méthode. C'est aussi avec ces instru-
» mens que je force ces enfans à appren-
» dre ce qu'ils doivent savoir. — Mais,
» Monsieur... — Mais, Monsieur, dans
» les nouvelles écoles, on met les enfans
» en prison, ou on leur donne de longs
» *pensum* à faire chez eux. La prison
» leur fait perdre du temps, et les *pen-*
» *sum* les privent de leur soirée, qui doit
» être à eux, quand ils ont travaillé pen-
» dant une grande partie de la journée.
» Une paire de férules, une courte fus-
» tigation sont bientôt données et re-
» çues; d'ailleurs, je réserve ces châti-
» mens, consacrés par des siècles d'ex-
» périence, pour les occasions plus ou
» moins graves. »

M. Du Perron n'était pas persuadé, et madame jeta les hauts cris, quand elle

entendit parler de férules et de verges. Une réponse fort insolente, que fit Edmond à des représentations pleines de douceur, lui imposa silence. Le papa prit son fils par la main, et le conduisit chez M. De Lâtre. Edmond avait alors neuf ans.

Les yeux se font aux costumes les plus ridicules : ils se sont accoutumés aux manches extravagantes que portent aujourd'hui nos femmes. Les écoliers de M. De Lâtre ne trouvaient rien de grotesque dans son habillement, et sa sévérité l'avait rendu imposant. Edmond éclata de rire en le voyant.

« On ne rit pas ici, » lui dit M. De Lâtre, et il porta la main sur la redoutable férule. Edmond se contint. « Prenez ce » livre, et lisez. Vous avez neuf ans, et » vous ne savez pas lire : vous ne faites » pas de liaisons. Mettez-vous à cette

» table, et écrivez. Vos lettres ressem-
» blent à des bâtons. A quelle école avez-
» vous été ? — A celle de maman. — Et
» à quelle école a été votre maman? —
» Elle m'a dit avoir eu un maître chez
» sa mère. — On n'apprend rien chez
» soi. » M. De Lâtre lui donna une première lecon. Edmond la reçut d'un air distrait. M. De Lâtre alla prendre sa férule et en frappa un grand coup, en la posant sur la table, près de la main d'Edmond. Edmond devint attentif.

Il était mis comme le fils d'un petit seigneur, et le maître l'avait placé près d'un enfant dont l'habit était gras et percé au coude. «Tu me touches ! je crois,» lui dit Edmond, du ton de la plus grande insolence. L'enfant, qui n'osait parler, lui répondit d'un coup de pied dans les jambes, lancé par dessous la table.

« On ne parle ici que lorsque j'inter-

» roge, dit M. De Lâtre à Edmond.
» Vous avez commis deux fautes en un
» instant : prenez garde à la troisième ;
» je ne vous la passerai pas. Levez-vous
» tous deux, et mettez habit bas..... L'ha-
» bit, le gilet. Robert, demandez-lui
» en latin comment il se porte. —
» *Quomodo vales?* — Edmond, répon-
» dez. — Je n'entends rien à son bara-
» gouin. — Vous êtes nus tous deux;
» vous voilà réduits à ce que vous valez
» réellement. Robert sait lire, écrire, et
» un peu de latin. Edmond, vous ne sa-
» vez rien du tout. Vous êtes donc fort au
» dessous de votre camarade. Apprenez
» qu'un habit neuf de fin drap, qui ne
» couvre que l'ignorance et la vanité,
» n'obtient de considération que de la
» part des sots. Rhabillez-vous tous
» deux, et remettez-vous au travail. »

A quatre heures on sortit de l'école.

Oh! alors les écoliers se dédommagèrent de la contrainte qui régnait en classe. Il fallait les voir rire, sauter, gambader, se rouler par terre, sans s'occuper de leurs vêtemens. Ceci explique pourquoi ils n'étaient pas d'une extrême propreté.

Un domestique et un cabriolet attendaient Edmond. Une huée générale l'assaillit. « Oh! ce monsieur, qui ne sait » rien, pas même aller à pied d'ici à la » rue de Tournon! — Il est impotent, di- » sait l'un. — C'est bien fâcheux, » disait l'autre. Et on le pousse à droite, on le pousse à gauche; on se le renvoie comme un ballon. Le domestique trouve très-mauvais qu'on traite son jeune maître avec autant d'irrévérence. Il s'avance, le fouet levé. Aussitôt les bambins se dispersent; la boue du ruisseau devient pour eux des armes. Pendant

que Champagne court d'un côté, des placards de boue arrivent et s'attachent à son habit bleu-de-ciel. Le plus grand des écoliers l'attend de pied ferme, et lui détache une boulette qui le frappe dans l'œil droit. Champagne étend la main pour s'essuyer la figure, et se la couvre de boue toute entière. Il n'y voit plus, et les boulettes continuent à pleuvoir. L'un lui prend son fouet, et lui en donne par les jambes; l'autre s'empare de son chapeau, l'emplit d'eau grasse et le lui remet sur la tête. Le col de la chemise, très-blanche, de M. Champagne devient méconnaissable. Ce carillon infernal effraie le cheval. Il prend le galop, et entraîne le cabriolet sans savoir où il va. Il casse avec sa tête les vitres de la porte d'une mercière; la pauvre marchande est étonnée, terrifiée, en se voyant en communication in-

time avec le train de devant d'un cheval, qui lui paraît indompté. L'animal, fatigué de garder la même position, veut se reculer et ne le peut pas, parce que les bouts des deux brancards ont fait leur trou dans la menuiserie, et y sont fixés par les attaches en cuivre argenté, qui tiennent la ventrière. La mercière crie, son mari crie, sa fille de boutique crie; les voisins accourent et crient; les chiens, sur les pates desquels on marche, crient; c'est un vacarme infernal. La garde arrive enfin, et ne sait ce qu'elle doit faire, ni à qui s'en prendre.

C'est une terrible chose que de n'avoir rien à faire. On ne peut trop répéter aux enfans qu'à un âge plus avancé il faudra qu'ils s'occupent utilement, quelle que doive être leur fortune, ou qu'ils passent leur jeunesse à faire des folies, qui ruinent leur santé et la

bourse. M. Du Perron vivait du gros revenu que lui avait laissé son père. Depuis qu'il était sorti du collége, il n'avait pensé qu'au plaisir. Or le plaisir n'est qu'une sensation qui dure peu, et quand on n'a rien pour la remplacer, on s'ennuie souvent; c'est ce qui arrivait à M. Du Perron.

Il se promenait, ce jour-là, dans la rue des Fossés-Monsieur-le-Prince, et il bâillait, en regardant voler les hirondelles. Il est attiré par le bruit qui se fait dans la boutique et devant la porte de la mercière. Il se propose une distraction d'un quart d'heure; il s'approche... «Mon cheval! mon cabriolet!» s'écrie-t-il.

Cette exclamation fixe les idées du caporal qui commande la garde. «Puis» que le cheval et le cabriolet vous ap» partiennent, dit-il à M. Du Perron,

» vous paierez le dommage. — C'est » trop juste, » répond M. Du Perron.

Les ouvriers dont nous nous servons habituellement sont moins chers que les autres. Ils craindraient, s'ils nous volaient un peu trop, de perdre notre pratique. En conséquence de ce raisonnement, M. Du Perron voulait qu'on allât chercher son menuisier, qui demeurait au haut de la rue Saint-Jacques. La mercière, son mari et la fille de boutique, las, très-las d'être nez à nez avec un cheval, se récrièrent contre la proposition.

Il est des gens qui savent tirer parti de tout. Leurs moyens ne sont pas très-honnêtes; mais ils sont lucratifs. Le menuisier du coin était accouru, sa hache sur un bras et une scie passée dans l'autre. Il attendait, en ricanant, la fin de l'aventure. La mercière lui cria de mettre le cheval à la porte de chez

elle ; le caporal ne voit pas qu'il y ait un autre parti à prendre que de jouer de la hache et de la scie. Il y avait de l'ouvrage pour une journée, et avant que M. Du Perron ait eu le temps de se déterminer, la façade de la mercière était par terre, et il fallait quinze jours pour la rétablir.

M. Du Perron se plaint amèrement. Le caporal lui répond que, lorsqu'il casse un verre dans un cabaret, il le paie. « Oui, mais vous n'en payez pas deux, » et ici on me fera payer toute une façade » que mon cheval n'a pas brisée. » Tout les spectateurs condamnent M. Du Perron, qui n'avait pas tort, parce que le peuple n'aime pas les cabriolets, qui écrasent quelquefois ses enfans. Pour se dérober aux clameurs, M. Du Perron monta dans le sien, après avoir donné son adresse, et le conduisit chez lui. Là une autre scène l'attendait.

Champagne se débarbouillait dans l'auge où il faisait boire ses chevaux. Son habit bleu de ciel séchait sur le balancier de la pompe. M. Du Perron l'interroge; madame lui crie, de son balcon, que son fils ne remettra plus les pieds chez M. De Lâtre. M. Du Perron monte; madame avait mis son fils au bain, pour effacer jusqu'au moindre contact de Robert et des autres écoliers. On se parle, on s'explique; M. Du Perron sait tout.

La plupart des maris parisiens sont très-doux avec leurs femmes. Cependant M. Du Perron reprocha assez vivement à la sienne d'avoir envoyé Edmond dans une école publique habillé de manière à humilier ses camarades. Il lui reprocha encore de l'avoir fait prendre, à la sortie de l'école, par un domestique en grande tenue et un cabriolet élégant. Il gronda très-vertement Edmond du propos insolent

qu'il avait tenu à Robert. « Est-ce ma » faute, à moi, si maman m'a gâté? — » Insolent, vous osez reprocher à votre » mère le faible qu'elle a pour vous! » Et M. Du Perron lève le bras d'un air menaçant. Sa femme se jette entre le père et le fils. Elle prie, elle supplie. Monsieur aime Edmond autant que madame. Il se rend facilement à ses instances répétées, et il observe que la leçon que l'enfant vient de recevoir est très-propre à dissiper les idées d'orgueil dans lesquelles il a été nourri.

Madame sentit qu'elle devait quelques concessions à un époux qui s'était laissé désarmer par elle. Elle consentit à ce qu'Edmond retournât chez M. De Lâtre, et elle assura M. Du Perron qu'elle arrangerait tout de manière à ce qu'il n'eût plus le moindre sujet de plainte.

En effet, le lendemain la femme de

chambre habille Edmond avec des vêtêmens qu'on avait jugés hors de service, et qu'on destinait à son frère de lait. Champagne le conduit, enveloppé dans son sarrau d'écurie. Edmond entre, et prend sa place. M. De Lâtre sourit de la différence du costume, et il jugea que la scène de la veille, qu'il avait observée de sa petite fenêtre, avait été profitable aux parens et à l'enfant. Il remarqua qu'Edmond cherchait, en écrivant, le coude de Robert; qu'il le caressait du sien, et que Robert le regardait d'un air plein de bienveillance. Allons! allons! pensa le vieux maître, le naturel est bon, et si les parens ne détruisent pas l'effet de mes soins, je ferai quelque chose de cet enfant-là.

Edmond sentit que, pour être bien avec un maître qui ne pardonnait jamais, et des camarades qui n'endu-

raient rien, il fallait s'appliquer et se montrer bon garçon. Il lut un peu moins mal que la veille, et il forma ses lettres de manière à ce qu'on pût les deviner. M. De Lâtre lui passa la main sous le menton, et l'engagea à continuer.

A la sortie de l'école, Robert proposa d'aller jouer aux barres au Luxembourg. Tous les enfans entourèrent Edmond, devenu simple et modeste, et le pressèrent de venir avec eux. Edmond n'avait jamais joué qu'avec sa maman, et il n'avait pas d'idée du jeu de barres. Cependant il allait accepter, pour prouver qu'il voulait être bon camarade.... Le mieux est l'ennemi du bien. Il n'y avait pas de cabriolet à la porte. Mais madame Du Perron, en petite robe, accompagnée de sa femme de chambre, y attendait que l'heure de la liberté sonnât au Luxembourg. « Mes enfans, dit-elle à la troupe

» joyeuse, pour vous prouver qu'Ed-
» mond veut être votre ami, il vous invite
» à venir manger des petits gâteaux avec
» lui. » Une telle proposition était bien capable de faire oublier la partie de barres, et un murmure d'approbation se fit entendre. Madame Du Perron se mit à la tête de la colonne, et entra avec elle dans la boutique du premier pâtissier qui se présenta. « Voyez, mes amis;
» choisissez, prenez ce qui vous plaît. »

Madame Du Perron imaginait que ces enfans allaient se conduire comme Edmond, lorsqu'on en était au dessert qui suit un dîner abondant, un biscuit, un macaron, une meringue. Dire à cinquante enfans, que leurs parens ne gâtent pas, et qu'on a conduits chez un pâtissier, « Prenez ce qui vous plaira, » c'est exposer sa bourse. Tout plut à ceux-ci, du pâté à la croquignole, et au bout

de cinq minutes tout ce qu'il y avait dans la boutique était consommé.

Madame Du Perron avait compté dépenser cinq à six francs. Le pâtissier lui en demanda quatre-vingts, et son mari trouva que c'était payer trop cher le traité d'amitié conclu entre Edmond et ses camarades. Les deux époux résolurent de laisser aller les choses tout simplement, comme faisaient les parens des bambins qu'ils envoyaient chez M. De Lâtre.

On recommande aux enfans d'avoir de la prévoyance. Le principe pourrait s'étendre jusqu'aux pères et mères qui en parlent sans cesse. Madame Du Perron n'avait pas prévu ce qui arriva la nuit et le lendemain. Edmond, entraîné par l'exemple de ses camarades, s'était bourré de pâtisserie. Il ne dîna point, et madame Du Perron s'inquiéta. Il ne voulut pas souper, et l'amour maternel mit

toute la maison en l'air. La cuisinière fit bouillir de l'eau; la femme de chambre chercha de tous les côtés du thé qu'elle avait sous la main; Champagne courut chercher le médecin; madame Du Perron pressait tendrement dans ses bras son fils, à qui il fallait de l'air, et qu'elle suffoquait. Le docteur arriva, examina le malade, et prononça gravement qu'il avait une indigestion. « De l'eau tiède en » abondance, dit-il. — De l'eau tiède! cria » madame Du Perron. — De l'eau tiède! » criait la femme de chambre. — De l'eau » tiède! » criait Champagne, en sautant les escaliers quatre à quatre. La cuisinière, assourdie par tous ces cris, ne sait plus ce qu'elle fait. Elle se hâte; elle prend la cafetière par le bas; elle se brûle les doigts; elle renverse l'eau bouillante sur le fourneau; il n'y a plus de feu dans la maison, et il n'y reste que de l'eau froide.

La nature fut plus forte que le médecin et que toutes les clameurs possibles. Le pâté de jambon, la tourte de confitures, le baba se font jour, et tombent en abondance sur Fidèle, petit caniche que madame Du Perron aimait beaucoup. Fidèle, stupéfait, et exaspéré de l'accident, se réfugie auprès de sa maîtresse et saute sur ses genoux. Madame Du Perron crie à sa femme de chambre d'accourir avec de l'eau et une éponge. Juliette se précipite; elle accroche le coin d'une table, sur laquelle était placé un élégant déjeuner de porcelaine. La table et le déjeuner tombent en même temps, et le parquet est couvert des débris de la porcelaine.

La cuisinière, étrangère au bruit infernal qui se faisait en haut, avait rallumé un fourneau, et Edmond était menacé d'avaler deux ou trois pintes d'eau, dont

il n'avait plus besoin. En vain il protestait de son entier retour à la santé; le médecin avait ordonné qu'il boirait abondamment, et sa mère lui prescrivit de boire. Il s'en défendait, il priait, il pleurait. Il fallut qu'il bût : juste punition de sa gourmandise.

Au milieu de ce tumulte, M. Du Perron rentrait dans son cabriolet, accompagné de son jokey, espèce d'espiègle, qui ne cessait de faire des niches à la cuisinière. Champagne, qui désirait épouser cette fille, châtiait fortement le jokey, quand il le prenait sur le fait. Ainsi, quelque âge que nous ayons, dans quelque condition que nous soyons, nous ne faisons jamais de fautes sans en être punis d'une ou d'autre manière.

Monsieur Du Perron, après s'être informé de tout, après avoir tout éclairci, décida que chacun se coucherait, et que

le lendemain on rétablirait l'ordre dans le salon. Le lendemain, madame Du Perron prononça que, si son fils n'avait plus besoin d'eau chaude, il était nécessaire de ménager son estomac fatigué, et qu'il ferait diète pendant toute la journée. Cet arrêt arracha des larmes abondantes à Edmond. Les enfans gâtés savent qu'ils arrangent toujours leurs affaires en pleurant. Cependant sa maman croyait fermement que sa santé exigeait un régime rigoureux, et elle fut inexorable : seconde punition de l'intempérance d'Edmond.

Il était loin d'être le seul à qui la boutique du pâtissier eût été fatale. Le lendemain, la moitié des enfans ne parurent pas à l'école : on les avait mis aussi à l'eau chaude chez eux. L'autre moitié demandait sans cesse à M. De Lâtre, par deux, par quatre, la permission de sor-

tir. M. De Lâtre était étonné de l'absence de tant d'écoliers, et il ne concevait rien à la manie qu'avaient les présens de vouloir sortir à chaque instant. Il ne vit que de la paresse chez les uns et les autres; il prononça qu'on ne sortirait plus, et qu'on eût à travailler.

Au bout d'une demi-heure son odorat fut frappé de certaines émanations qui ne ressemblaient pas du tout à celles de l'eau de Cologne. Il prend une prise de tabac, il en prend deux, il en prend trois;... il regarde autour de lui... et les vêtemens de ses bambins, et le carreau de sa classe déposent de la triste vérité. Il interroge, il écoute, et bientôt il est convaincu qu'il n'a rien de mieux à faire que de renvoyer ses écoliers chez eux.

Cependant il n'était pas homme à laisser échapper l'occasion de prêcher ses disciples. Il commença par ouvrir portes

et fenêtres, afin de pouvoir parler avec une certaine liberté, et il prit la parole.

« Un enfant bien né, et qui se res-
» pecte, ne se jette pas sur ce qu'on lui
» présente, comme le loup se rue sur
» l'agneau. Il avance son assiette ou sa
» main, selon la circonstance, et reçoit,
» avec un remercîment, ce qu'on veut
» bien lui donner. Mais qu'avez-vous
» fait? vous avez dévasté la boutique
» d'un pâtissier comme des brigands pil-
» lent une ville qu'ils ont prise d'assaut,
» et qu'en est-il résulté? vous le voyez,
» vous le sentez. Ce n'est pas sans cause
» qu'on a mis la gourmandise au rang
» des péchés capitaux. Vous avez le corps
» débile, la tête pesante; vous n'êtes ca-
» pables de rien.

» Vous avez joint l'inhumanité à l'in-
» tempérance. Vingt enfans, qui man-
» quent du nécessaire, eussent été heu-

» reux d'obtenir ce superflu dont vous
» vous êtes gorgés, et qui a dérangé votre
» santé. Sobres à l'avenir, vous serez
» frais, gais et dispos. Votre conception
» sera facile, vos idées saines et lumineuses.
» Vous serez dignes de la destinée que pré-
» pare la nature à ceux qui n'abusent pas
» de ses dons. Ayez l'ambition de devenir
» des hommes estimables, comme je fais
» tous mes efforts pour vous mettre en
» état d'obtenir un jour ce titre glorieux.

» Cependant votre faute est tellement
» grave que je ne me bornerais pas à
» de simples remontrances, si je ne crai-
» gnais de salir mes verges.... Ciel! qu'en-
» tends-je? Une explosion nouvelle part
» de tous les côtés!... Allez, sauvez-vous,
» petits gourmands, et ne revenez que
» dans deux jours. Je profiterai de ce
» temps pour faire mettre ma classe en
» état de vous recevoir. »

Il écrivit à madame Du Perron une lettre très-polie et fort bien tournée, dans laquelle cependant il lui donnait clairement à entendre que tenter les enfans, c'est se rendre responsable des événemens qui peuvent en résulter. Il finissait en la priant instamment de ne plus se mêler de ses écoliers.

Madame trouva ses observations fort justes, et, de ce moment, Edmond ne fut plus qu'un écolier comme les autres. Champagne, toujours en costume d'écurie, le conduisait le matin, et l'allait prendre à l'heure précise de la fermeture de l'école. Il sortait en riant, en gambadant, parce qu'il était content de lui : il avait travaillé avec soin, et l'enfant qui a rempli ses devoirs éprouve un mouvement de satisfaction qui le dédommage amplement de la contrainte dans laquelle il a passé quelques heures.

M. De Lâtre avait conservé, avec sa férule et ses verges, ces croix d'argent qui, suspendues à la boutonnière de l'enfant, attestent sa capacité, ou sa bonne conduite. Edmond rentra un jour chez lui décoré de la fameuse croix. Sa mère éprouva le délire du bonheur; elle assembla tous ses gens, et leur montra la décoration, prix d'une application soutenue; elle fit préparer le cabriolet, et conduisit Edmond chez ses parens, chez ses amis, et même chez de simples connaissances, à qui il était égal qu'Edmond eût la croix, ou ne l'eût pas. Enfin, elle arrêta une partie de campagne pour le dimanche suivant.

Or, comme elle voulait y donner une sorte d'importance, elle invita six à huit petits cousins ou petits amis à venir partager et embellir le triomphe d'Edmond. M. Du Perron approuva ce projet, parce

qu'il fallait, disait-il, encourager les enfans à suivre la bonne route, quand ils y étaient volontairement entrés. En conséquence, on fit de grands préparatifs pour la fête qu'on devait célébrer.

Deux carrosses de remise reçurent M. et madame Du Perron, leur fils et les élus. Les coffres des voitures renfermaient les provisions de bouche, que madame se proposait de distribuer avec une prudente économie, et on voit qu'une lettre raisonnable peut ramener une jeune mère à des idées de modération, lorsque, d'ailleurs, elle n'a rien d'offensant.

On partit pour aller passer la journée dans le parc de Saint-Cloud. On ne parla, en chemin, que des plaisirs qu'on allait goûter : espérer, c'est déjà jouir. Si un des enfans proposait quelque chose d'agréable et surtout de nouveau, on lui répondait par des applaudissemens una-

nimes. On arriva, la tête remplie des plus piquantes illusions. L'imagination embellit tout; elle se compose même un univers. Cependant le prestige s'évanouit devant la réalité; on est forcé de voir les choses ce qu'elles sont. Malheureusement l'expérience ne guérit pas les têtes exaltées, et les illusions de l'enfance sont celles de presque toute la vie.

On courut la bague; on fut voir Polichinelle; on entra à la fameuse ménagerie; on visita les danseurs de corde, et, après avoir passé une demi-heure dans un endroit, on désirait en voir un autre. La jouissance de nos besoins naturels est la seule que nous n'exagérions jamais, et qui nous satisfait véritablement, et tous les jours. L'appétit commença à se faire vivement sentir. M. et madame Du Perron dirigèrent la petite troupe vers la Lanterne de Diogène, et là, Cham-

pagne étendit sur l'herbe les viandes froides et les friandises dont on avait fait à Paris un choix recherché. Madame Du Perron, fidèle à la modération qu'elle s'était prescrite, servit chacun de ces enfans de manière à ce qu'il n'eût besoin ni de médecin ni d'eau chaude. Un repas frugal, mais suffisant, fait naître la gaîté : on joua à tous les petits jeux qu'on connaissait, à ceux que M. Du Perron rappela à sa mémoire, qui n'étaient plus à la mode, et qui par cela seul redevenaient nouveaux.

Un marchand de ballons passa : « Des » ballons! des ballons! » crièrent tous les enfans à la fois; et madame Du Perron acheta des ballons.

On joue; on pousse, on lance les ballons avec le poing, avec le pied. Edmond, qui n'a jamais joué qu'assis en face de madame sa mère, réussit beaucoup moins

que ses camarades, et tombe à chaque instant sur son postérieur. Il se fatigue plus que les autres, quoiqu'il n'obtienne aucun succès, et madame Du Perron commence à comprendre qu'il ne faut pas élever un garçon comme une petite fille.

Cependant tous ces enfans finissent par sentir la nécessité du repos, autre besoin naturel qu'il est encore très-doux de satisfaire. Ils sont assis en cercle; ils prennent un second repas, et se mettent à jaser comme des merles, pendant que M. et madame Du Perron causent raisonnablement, à quelques pas de là.

Des domestiques de maisons différentes, qui se rencontrent par hasard; des employés de diverses administrations, qui se trouvent chez le même traiteur; des acteurs subalternes, qui gagnent douze cents francs aux grands théâtres, et qui prennent l'air, faute de mieux,

aux Tuileries ou au Luxembourg, médisent de leurs maîtres, de leurs chefs de division, des comédiens qui jouent les premiers rôles. Ainsi nos enfans, qui appartenaient à six colléges, oubliaient leur sujétion de la semaine en tournant en ridicule leurs proviseurs, leurs professeurs, et même leurs répétiteurs.

Les bons maîtres ne sont pas communs; il en est cependant, et l'élève qui croit pouvoir se dispenser, à leur égard, du respect et de la reconnaissance fait un premier pas vers la perversité. Que ne doit-il pas en effet au maître qui lui consacre son temps, ses veilles, et qui n'a à espérer d'autre récompense que les succès de l'écolier!

Jusque là Edmond avait cru M. De Lâtre le premier professeur du monde. Il commença à lui trouver des ridicules, et à rire, avec ses camarades, de son cos-

tume, de sa férule et de ses verges : il devait éprouver bientôt le danger des liaisons dangereuses.

Quand on fut las de médire, on parla des espiègleries de collége, et on en raconta qui étaient effectivement assez plaisantes. On ne les expiait que par quelques *pensum* plus ou moins longs, qu'on faisait mal, parce que le professeur ne les lisait jamais.

On riait beaucoup à la fin de chaque historiette. Edmond avait l'imagination vive, et il se promit bien de jouer quelque tour à M. De Lâtre.

Le vieux maître lui avait inspiré le goût du travail; il entretenait son émulation par de justes récompenses. Tout allait changer, parce que cet enfant avait passé quelques heures en mauvaise compagnie.

Jeunes arbrisseaux, susceptibles de

prendre toutes les directions, soyez prévoyans, puisque vos parens ne veulent pas l'être. Persuadez-vous que le camarade qui tourne devant vous son maître, son devoir, en ridicule, et qui a l'art de se faire écouter, est un ennemi indirect qui ne vous prépare que des chagrins. Évitez-le, fuyez-le. Edmond était trop jeune encore pour faire de semblables réflexions.

La nuit approchait. On s'était mis en marche pour rejoindre les voitures. On s'était reposé; on riait, on sautait de nouveau, en suivant la longue et belle avenue qui conduit au pont de Saint-Cloud. Edmond formait, combinait, mûrissait dans sa tête son projet d'espièglerie pour le lendemain. On passe devant un magasin de joujoux; Edmond en achète un dont le choix lui paraît très-heureux, et il le met dans sa poche.

Le lundi matin, il fut très-empressé d'aller à l'école. Il y arriva avec un bon nombre de ses camarades, qui lui firent beaucoup d'amitiés, parce que, s'ils n'avaient pas oublié l'eau chaude, ils se rappelaient, avec plaisir, la libéralité de sa maman, libéralité qui pouvait bien se renouveler, mais dont ils se promettaient bien d'user avec réserve. Edmond leur promit qu'ils allaient rire, et de tout leur cœur.

Chacun était placé; les devoirs étaient distribués; le silence régnait partout; l'application était générale. Edmond commença à écrire sa page, et il paraissait aussi réfléchi que les autres.

Tout à coup on entend les aboiemens d'un petit chien. M. De Lâtre lève la tête, porte ses regards de tous côtés, cherche des yeux, et ne trouve pas l'animal qui trouble le calme profond qui

régnait dans la classe. Il se rétablit bientôt; mais un moment après le même bruit se renouvelle, et tous les écoliers éclatent de rire à la fois. M. De Lâtre sort de son grand fauteuil, s'arme d'un bâton, et l'allonge sous les tables, sous les bancs. Pendant qu'il est à une extrémité de la classe, le chien aboie de l'autre. M. De Lâtre court de ce côté et n'entend plus rien. Il ne conçoit pas ce qui se passe; son incertitude, son impatience, son agitation ajoutent à la gaîté de ses élèves; un rire bruyant, et qui ne cesse plus, se fait entendre.

M. De Lâtre avait été écolier, et il savait plus d'un tour. Il promena un œil sévère autour de lui, il examina la position de ses bambins : tous, sans en excepter Edmond, avaient les deux mains sur leur table. Le maître ne savait comment reconnaître le coupable, et cepen-

dant il était convaincu qu'il y en avait un. Pendant qu'il méditait, le petit chien recommença son vacarme, et les rires continuèrent.

« Assez, assez, disait tout bas Robert » à Edmond : cela finira mal. » Robert était raisonnable, et Edmond ne tint aucun compte de ses bons avis; le chien aboya plus fort que jamais. M. De Lâtre avait une cuisinière qui aimait beaucoup les chats; elle en avait un qui ne pouvait souffrir les chiens. Le maître, exaspéré, ouvre une porte, appelle le chat et l'excite au moment où Edmond, qui croit n'avoir rien à craindre, fait entendre de nouveau son carillon. Le chat se précipite sur lui; il lui enfonce ses griffes de devant dans une cuisse. Edmond pousse un cri lamentable; il se lève, il veut fuir l'ennemi acharné après lui; sa mécanique, qu'il tenait fixée

entre ses genoux et le dessous de la table, tombe et décèle le coupable. M. De Lâtre la relève et l'examine.

Edmond avait acheté à Saint-Cloud un caniche de carton, monté sur un soufflet qui se lève, qui se baisse, et dont le vent imite fort heureusement quelquefois la voix du chien. M. De Lâtre, furieux d'avoir été joué si longtemps, saisit ses terribles verges et ordonne à Edmond de se mettre à genoux. La correction devait être forte ; elle allait cemmencer. M. De Lâtre s'aperçoit que le pantalon blanc du perturbateur de la classe est ensanglanté. Il saisit Edmond par une oreille, il le conduit dans sa cuisine, et ordonne à mademoiselle Javotte de mettre de l'eau et du sel sur ses blessures. Le remède est plus douloureux que l'impression des griffes du chat; Edmond jette des cris perçans; la classe

est troublée encore, mais d'une autre manière. Tous les cœurs étaient attendris : les enfans ont beaucoup de sensibilité quand les vices des hommes et leurs mauvais exemples n'ont pas altéré encore leur bon naturel.

Il était tard, et M. De Lâtre jugea qu'on ne pourrait rien faire ce jour-là. Il congédia ses écoliers, et renvoya Edmond à ses parens par sa cuisinière. Il réfléchit ensuite qu'un enfant qui avait valu une indigestion à tous ses camarades, et qui allait être leur professeur en espiégleries, ne pouvait rester chez lui. Il fit sa barbe, peigna sa perruque, passa la chemise blanche, l'habit des dimanches, et se rendit chez M. Du Perron.

Madame se plaignit amèrement de l'état où était la cuisse de son fils, et elle ajouta que, lorsqu'on a un chat méchant, on ne l'excite pas contre un petit mal-

heureux sans défense. M. De Lâtre répondit qu'il ne savait pas qui était le coupable, et que l'insolence opiniâtre de son fils avait reçu sa juste punition. On voit que M. De Lâtre avait la fermeté qui convient à un chef d'institution, et qu'il était incapable de flatter des parens exigeans et déraisonnables. Madame répliqua très-aigrement; le professeur ne ploya point, et une rupture ouverte allait terminer cette scène, lorsque M. Duperron parut.

La discussion prit alors un caractère de modération, dont deux hommes sensés aiment à ne pas s'écarter. M. De Lâtre désira savoir comment s'était passé le dimanche de la veille, qui avait totalement changé l'humeur tranquille et docile d'Edmond. Quand il fut instruit, il adressa la parole à madame Du Perron.

« Madame, avez-vous nourri votre » fils?—Que vous importe, Monsieur?... » Non, je ne l'ai pas nourri.—Et quand » il a fallu choisir une nourrice, vous » avez appelé votre accoucheur, votre » médecin; vous avez pris toutes les pré- » cautions propres à assurer la santé de » votre fils.—Précautions très-louables, » Monsieur. — Sans doute, Madame. » Mais ne devez-vous vous occuper que » du physique? Comptez-vous le moral » pour rien?—Je ne vous entends plus, » Monsieur. — Si vous examiniez aussi » scrupuleusement les enfans auxquels » vous livrez le vôtre, que vous avez fait » examiner votre nourrice, ces petits » faiseurs de *pensum* n'eussent pas donné » à Edmond l'idée de la scène qui a eu » lieu aujourd'hui, et qui m'afflige autant » que vous. » M. De Lâtre finit en déclarant à M. et à madame Du Perron qu'il

ne recevrait plus leur fils dans son école.

Dès la première fois que M. Du Perron avait causé avec M. De Lâtre, il avait remarqué son sens droit et son jugement sain. Il avait été effrayé au premier aspect des verges; mais il reconnaissait que le maître s'en servait rarement. D'ailleurs, son fils avait mérité une correction, dont l'acharnement du chat de mademoiselle Javotte l'avait dispensé. Il fit à Edmond une verte mercuriale, et comme il craignait de ne pas trouver une école qui valût celle où il était, il termina son discours en priant M. De Lâtre de garder son fils chez lui.

Tout homme a son genre de vanité. M. De Lâtre fut flatté d'entendre M. Du Perron professer ses principes, et lui donner des marques de considération

qu'il méritait sans doute, mais qu'il n'obtenait pas toujours. Il se rendit aux instances du jeune papa.

Cependant, l'eau et le sel agissaient encore sur la cuisse d'Edmond. Il continuait ses grimaces, qui attendrissaient sa mère; mais son père et M. De Lâtre lui répétaient à chaque crise : « Vous l'avez voulu; vous l'avez mérité. »

Madame Duperron n'avait pas manqué d'envoyer chercher son chirurgien. Le docteur, après avoir fait les questions d'usage, prononça que le remède dont l'effet devait être le plus prompt était effectivement l'eau et le sel; mais il ajouta que le moyen était violent, et devait être employé pour les pauvres, à qui il faut tout donner, et pour les manans, à qui il faut des remèdes économiques. M. De Lâtre et M. Du Perron remarquèrent qu'Edmond, s'étant con-

duit comme un manant, devait être traité de même,

« Mais, Monsieur, demanda M. De Lâ-
» tre au chirurgien, quel sens attachez-
» vous au mot *manant*, que vous pro-
» noncez avec dédain? — Ma foi! Mon-
» sieur, un manant..... un manant..... —
» Est un être méprisable, n'est-il pas
» vrai? Et mérite-t-on le mépris parce
» qu'on ne peut pas acheter de remèdes?
» Qu'était votre père? — Monsieur, la
» question est singulière. — Je ne vous
» la fais pas sans dessein. Qu'était votre
» père? — Puisque absolument vous
» voulez le savoir, il était tapissier. —
» Ah! Et votre aïeul? — Oh! c'en est
» trop. Finissons, s'il vous plaît. — Je
» vois ce que c'est; votre aïeul était un
» manant, et vous ne voulez pas en
» convenir; c'est le fleuve qui méconnaît
» sa source. Vous avez mauvaise grâce

» d'appliquer un terme de mépris aux
» égaux de votre grand-père. Au reste,
» Monsieur, vous avez des talens bien
» reconnus, un mérite distingué, et il
» serait à désirer que chacun fût son
» propre ouvrage. Cette noblesse-là vau-
» drait bien celle dont on hérite.

» Finissons, en nous entendant sur les
» mots, car il est bon de savoir ce qu'on
» dit. Dans le temps des croisades, tous
» ceux qui restèrent dans leurs domai-
» nes furent appelés manans, du mot la-
» tin *manens*, qui veut dire *restant*. Déjà
» on appelait *vilains* les habitans des
» villes, qui n'étaient composés, moins
» la soldatesque, que de gens indus-
» trieux. Or l'ignorance et la paresse af-
» fectaient de dédaigner l'industrie, et
» les grands eussent manqué, manque-
» raient du nécessaire, s'ils fussent par-
» venus à l'éteindre. Ces deux mots étaient

» injurieux; mais aujourd'hui ils tom-
» bent dans l'oubli. On n'estime, à peu
» près, ou on ne méprise les gens que
» d'après ce qu'ils valent, ou en raison
» de leur mauvaise conduite. Ainsi, Ed-
» mond, il dépend uniquement de vous
» d'être un bon sujet, ou un manant et
» un vilain. »

Le chirurgien ne répondit rien. M. Du Perron serra la main à M. De Lâtre, et les engagea tous deux à dîner. La conversation fut instructive et amusante alternativement. Tout ce que disait M. De Lâtre était pour Edmond une leçon indirecte. L'homme ridicule avait disparu, et madame Duperron elle-même sentit que son fils ne pouvait être en de meilleures mains.

Cependant la femme de chambre avait détaché en cachette, mais assez maladroitement, la piquante compresse. Elle y

avait substitué le calmant ordonné par le chirurgien, et personne n'avait eu l'air de s'en apercevoir. Edmond dîna de fort bon appétit, quoiqu'il fît encore de temps en temps de légères grimaces. On parla, au dessert, du parti qu'on prendrait à son égard. On ne pouvait l'envoyer à l'école de quelques jours; tout le monde fut d'accord sur ce point. Mais comment l'occuper ou le distraire dans l'intervalle?

Une politesse, une prévenance ne sont jamais perdues. Soyons polis avec tout le monde, même avec ceux dont nous n'attendons rien. Ils nous aimeront, et c'est beaucoup : il est si doux d'être aimé ! M. De Lâtre, flatté des égards que lui avait marqués M. Du Perron, proposa de venir, à la fin de sa classe, donner à Edmond une leçon de latin. Sa proposition fut accueillie avec

reconnaissance. Mais les journées sont longues; que fera l'enfant, en attendant l'arrivée de M. De Lâtre?

Madame sa mère dit qu'elle jouerait avec lui au nain jaune, au domino, au noble jeu de l'oie. « Jeux insignifians, » dit M. De Lâtre. — Mais, Monsieur, ils » conviennent à un enfant, confiné sur » un fauteuil. — Mais, Madame, il en » est d'autres qui peuvent remplir vos » vues, qui sont propres à faire méditer » Edmond, et, par conséquent, à éten- » dre et former son jugement. Les da- » mes, les échecs... — Vous avez raison, » vous avez raison, monsieur De Lâtre. » Je ne suis pas forte au jeu de dames; » mais j'en sais assez pour en enseigner » la marche à mon fils. — Moi, dit M. Du » Perron, je lui montrerai les échecs. »

Tout se fit comme on l'avait arrêté. Edmond ne pouvait acquérir beaucoup

d'idées nouvelles en huit jours; mais il en prit assez pour dédaigner des jeux qui avaient fait les délices de ses premières années. Le neuvième jour, il retourna chez M. De Lâtre.

Les griffes du chat étaient encore empreintes sur sa peau délicate, et la leçon avait été trop forte pour qu'il l'oubliât de sitôt. Il remercia Robert de l'avis salutaire qu'il lui avait donné, et dont sa mauvaise tête l'avait empêché de profiter. Il reprit ses travaux avec un zèle, une persévérance inépuisables. Né avec beaucoup d'intelligence, il devint bientôt, relativement à son âge, un des forts écoliers de M. De Lâtre, et un jour, il rentra chez lui avec trois croix. Son père fut heureux; sa mère tomba dans une espèce d'ivresse.

Cependant les tristes effets de la partie de Saint-Cloud étaient encore pré-

sens à leur mémoire. Ils demandèrent à Edmond ce qu'il désirait. « J'ai à l'école » un camarade appliqué, sage, un véri- » table ami, qui a voulu me retenir, » quand je me suis permis la mauvaise » farce du chien. Engagez, je vous en » prie, Robert à venir dîner avec nous » dimanche. » On voit que cet enfant était alors dans les meilleures disposi- tions.

M. Du Perron prit de M. De Lâtre des informations sur Robert et ses parens. Il était le fils unique d'un lieutenant-colonel qui avait fait partie de l'armée de la Loire. Il vivait du produit d'une modique pension; cependant il eût pu être heureux encore, si ses moyens lui eussent permis d'étendre l'éducation de son fils au delà de ce qu'on apprend dans les premières écoles.

M. Du Perron alla voir le lieutenant-

colonel. Il trouva un bel homme, dont la figure était décorée d'une noble cicatrice. Un sentiment profond l'avait uni à une jeune personne qui n'avait que des qualités, et qui partageait gaîment la médiocrité dans laquelle vivait son mari.

Ce n'était encore que mardi; cinq jours devaient s'écouler encore avant qu'Edmond reçût son ami. C'était beaucoup pour son impatience; c'était peu pour que son père fît une bonne action. Un homme opulent et aimable est nécessairement répandu, et, dans le nombre de ses connaissances, il en est quelquefois qui se plaisent à obliger. Robert vint dîner au jour convenu, et il trouva, sous sa serviette, sa nomination à une bourse au collége de Louis-le-Grand. Dans le transport de sa joie, Robert faillit à renverser la table. Hélas!

M. Du Perron séparait son fils de l'ami unique, véritable, sincère, qu'il eût encore au monde. Le sort de toute notre vie peut dépendre de nos premières liaisons.

L'enfant de parens pauvres sent de bonne heure la nécessité du travail; celui qui est issu d'une famille opulente est sans inquiétude sur son avenir, et Edmond était naturellement porté à la dissipation et à l'espièglerie. Robert n'était plus là pour le soutenir par son exemple et ses conseils; Edmond se négligea bientôt. M. De Lâtre entreprit de le ramener à son devoir par quelques férules administrées avec modération. Edmond devait sentir qu'il méritait d'être puni, et éviter de l'être à l'avenir. Il se livra à une humeur déplacée, parce qu'elle était injuste, et il se borna à faire uniquement ce qu'il fallait pour n'être châ-

tié que rarement. Aussi, plus de paroles encourageantes de la part de M. De Lâtre, et par conséquent plus de croix.

On était dans les grandes chaleurs de l'été. Le bon M. De Lâtre, fatigué des leçons multipliées qu'il avait données, se reposait dans son grand fauteuil. Bientôt un sommeil, qu'il ne pouvait vaincre, ferma ses paupières. Edmond conçut quel parti il pouvait tirer de cette circonstance, et son plan fut aussitôt arrêté.

Un crochet de fil de fer, auquel mademoiselle Javotte suspendait une lampe, dans les jours courts, pendait précisément à un pied au dessus de la tête de M. De Lâtre. Edmond trouve, dans sa poche, un fil qui lui avait servi quelques mois auparavant à tourmenter de pauvres hannetons. Il détache l'épingle d'or qui fermait le devant de sa chemise; il

la ploie en forme d'hameçon ; il attache son fil sous la petite boule qui formait le haut de l'épingle.

L'envie de faire une espièglerie d'éclat lui fait oublier le chat, ses griffes et Robert. Il s'avance sur la pointe des pieds, il retient son haleine ; ses camarades se promettent du plaisir sans danger ; ils se gardent bien de souffler, et le perfide hameçon est accroché au haut de la perruque de M. De Lâtre. Edmond a repris sa place.

Mademoiselle Javotte accourt toute effarée, en criant : « Monsieur le curé ! » monsieur le curé ! » C'était, en effet, M. le curé de la paroisse, qui venait examiner les enfans sur le catéchisme. M. De Lâtre s'éveille en sursaut, se lève précipitamment, laisse sa perruque suspendue au maudit fil, et salue profondément son curé, étant coiffé en enfant

de chœur. Le curé était naturellement grave; mais le crâne pelé de M. De Lâtre, une grosse loupe, placée au dessus de chaque œil, assez semblables par la situation aux cornes de Moïse; l'embarras du maître, qui se sent dépouillé de sa perruque; la confusion où le jette le secret de ses loupes, qui n'était pas même connu de mademoiselle Javotte; les mots sans suite qu'il balbutie, tout concourt à provoquer le rire, et le curé, qui était loin d'être méchant, ne peut résister à ce que le tableau lui offre de grotesque. Il part de la manière la plus bruyante, et quand M. le curé rit, tout le monde peut rire. Toute l'école retentit d'éclats immodérés.

M. De Lâtre, confus, désespéré, se tourne vers sa chère perruque, qui se balançait encore au bout du fil perfide, tant était forte la secousse qu'il lui avait

donnée en s'élançant de son grand fauteuil. Il décroche la traîtresse perruque qui a mis ses loupes à découvert; il se coiffe, tant bien que mal, fait rouler le siége d'honneur jusqu'à M. le curé, et l'invite à s'y placer. Les rires cessent, et le curé se prépare à commencer son examen.

La tête du maître d'école était à peu près remise, et, en pareille circonstance, c'est toujours l'élève le plus capable que le professeur met en avant. M. De Lâtre fait approcher Edmond; il répond parfaitement à trente questions, prises au commencement, au milieu et à la fin du livre. M. le curé le comble d'éloges.

A Edmond succédèrent d'autres écoliers moins forts que lui sur cette partie, mais qui, cependant, se tirèrent fort bien d'affaire. M. le curé adresse à M. De Lâtre des félicitations sur le succès de son

éducation religieuse ; il tire de dessous son manteau une imitation de Jésus-Christ, très-proprement reliée; il embrasse Edmond, en lui présentant le livre saint; il salue à la ronde, et se retire. Jusque là tout allait bien.

Mais que va devenir la grande affaire de la perruque? L'amour-propre de M. De Lâtre était cruellement blessé. Être ainsi humilié en présence de M. le curé! avoir eu le chagrin cuisant de le voir éclater de rire, à l'aspect de ses loupes! et tous ses écoliers ajouter, de la manière la plus bruyante, aux éclats du digne pasteur! C'est ce qu'aucun maître ne pourrait pardonner.

M. De Lâtre examine le fil. Un fil ne peut déposer contre personne; mais l'hameçon accusateur lui piqua outrageusement deux doigts, et devint l'objet d'un sévère examen. Or Edmond était

le seul de ses écoliers qui eût une épingle d'or.... Le coupable est trouvé. Oh! cette fois, il n'y eut pas de pardon.

M. De Lâtre le fait passer dans le coin redoutable. Ses prières, ses supplications sont sans effet; M. De Lâtre a la tête pleine encore de la scène qui vient de se passer, et la douleur que lui causent les piqûres de l'hameçon ajoute à sa colère. A chaque coup Edmond jette des cris perçans; à chaque coup, les verges marquent sa peau douce des gouttes de sang qui coulent des doigts du maître. Nos forces ont des bornes, et M. De Lâtre s'arrêta quand les siennes furent épuisées.

Il écrivit ce court billet : « Je vous » renvoie votre fils. Aucune considéra- » tion ne pourra me déterminer à le rece- » voir désormais chez moi. » Il appelle Javotte; il la charge du billet et de l'en-

fant, et lui ordonne de les remettre entre les mains de ses parens.

Ainsi, dans une demi-heure de temps, Edmond reçoit un prix et les étrivières; il les avait mérités tous deux.

« Non, certainement, s'écria madame » Du Perron, mon fils ne rentrera pas » sous les verges qui l'ont mis en sang! » Le tyran! le tigre! Sous des formes si » raisonnables, si douces! » La main de la femme de chambre fit disparaître les traces du sang de l'infortuné De Lâtre, et le châtiment n'en laissait aucune. La colère de madame Du Perron tomba; elle convint que M. De Lâtre avait été juste; mais les démarches que fit son mari, pour rétablir Edmond dans son école, furent inutiles. Le maître répondit constamment que l'expulsion de cet enfant était indispensable pour servir d'exemple aux autres, et le maître avait

raison. Edmond entrait dans sa onzième année ; il pensait, et il fut profondément sensible à la honte d'être chassé de son école.

Edmond entre au Collége.

Le lieutenant-colonel Robert, plein de reconnaissance du service que M. Du Perron avait rendu à son fils, allait le voir quelquefois. Né, à peu près, dans les camps, sa première éducation avait été très-négligée. La nature l'avait doué d'un sens droit et d'un jugement sain. Il avait lu, pendant les années de loisir

qu'on lui avait procurées malgré lui, et il n'était pas du tout déplacé dans la bonne compagnie. Madame Du Perron le recevait avec plaisir.

Le colonel arriva chez elle le lendemain du jour où Edmond s'était fait chasser de chez M. De Lâtre. L'enfant éprouvait encore toute la vivacité de ses premiers regrets; son père et sa mère, touchés de son état, raisonnaient devant lui sur le parti qu'on prendrait à son égard. Ils convinrent qu'il n'y en avait qu'un : c'était de le mettre dans un collége, s'il était en état d'être reçu en septième. Son père l'examina sur le peu de latin que lui avait appris M. De Lâtre, et il prononça qu'il ne faisait pas mal un petit thème, un petite version; c'était tout ce qu'il fallait. Il ne s'agissait plus que de savoir pour quel collége on se prononcerait, quand le colonel entra.

Après les complimens d'usage, on reprit la conversation où elle en était restée. « Je suis étonné, dit M. Robert, que » vous n'ayez pas fixé d'abord votre » choix sur le collége de Louis-le-Grand. » Mon fils y est; il a de l'amitié pour » Edmond, et il porte aux parens de son » camarade un sentiment de vénération » qui ne s'éteindra qu'avec lui. — Hé! » le colonel a raison. — Sans doute il a » raison. Robert sera le conseil, le jeune » mentor d'Edmond. — Comment les » idées les plus simples ne se présentent-» elles pas d'abord? Colonel, montons, » avec Edmond, dans mon cabriolet, » et allons le proposer à M. le provi-» seur du collége de Louis-le-Grand. » Nous reviendrons tous trois dîner » ici. »

On part, on arrive au collége, on voit le proviseur, et il est arrêté que le len-

demain Edmond sera admis au nombre des pensionnaires.

Le colonel était père, bon père : il était naturel qu'il profitât de l'occasion qui s'offrait, pour s'informer de la conduite et des progrès de son fils. Le proviseur parla longuement de Robert, et il s'exprima avec ce ton de satisfaction, de complaisance qui annonce un supérieur fier de son élève. « Robert est des-
» tiné à faire le plus grand honneur à
» notre collége, mais il ne se bornera
» pas à être un homme instruit. Ses qua-
» lités morales lui obtiendront l'estime
» de tous les êtres qui pensent bien. Un
» maître d'études a entendu la conver-
» sation qu'a eue Robert avec un de ses
» camarades, pendant une récréation.
» Ils étaient assis sous un tilleul; ils se
» parlaient confidentiellement, parce
» qu'ils ne croyaient pas qu'on pût les

» entendre. Mon père et ma mère, disait
» Robert, sont très-loin d'être riches.
» Ma mère, beaucoup plus jeune que
» mon père, sera sans ressources quand
» elle le perdra; mais si le bon Dieu,
» que je prie pour eux tous les jours,
» nous le laisse encore quelques années,
» je serai en état de soutenir honora-
» blement ma mère. Je travaille, pour
» arriver à ce but, avec un courage que
» rien n'altérera jamais. Si, quand je se-
» rai un homme, je les possède encore
» tous les deux, ils ne seront plus ré-
» duits à un simple plat de légumes;
» c'est moi qui me chargerai de la dé-
» pense, et mon pauvre père ne retour-
» nera plus son ruban rouge, quand la
» couleur sera passée d'un côté. »

» Vous sentez, Messieurs, que je vous
» rends les choses comme le maître d'é-
» tudes me les a rapportées. Je regrette

» que cette conversation soit dépouillée
» de la naïveté de l'enfance, et de la sen-
» sibité profonde dont Robert était pé-
» nétré en parlant. »

De grosses larmes roulaient dans les yeux du colonel. M. Du Perron lui pressait affectueusement la main, Edmond était ému. Le proviseur sonna, et, un moment après, cet enfant estimable était dans les bras de son père. Avec quelle tendresse, quelle satisfaction le colonel le pressa sur son cœur! Robert s'approcha ensuite respectueusement de M. Du Perron. Il allait lui baiser la main.... Il ne le souffrit pas, et l'embrassa à son tour. Vint enfin celui d'Edmond. Robert sauta de joie, quand il sut que son ancien camarade entrait dans son collége. « Sois bon garçon, lui » dit-il, et écoute-moi ; tu verras que » tout ira bien. »

On ne sort du collége que tous les quinze jours. M. Du Perron demanda qu'il fût permis à Robert d'accompagner son fils. Le colonel fronça le sourcil. « Je vous entends, lui dit M. Du Perron : vous n'avez votre fils qu'une fois » par quinzaine, et vous ne voulez pas » que ce jour soit perdu pour vous, pour » sa mère et pour lui. Il ne le sera pas. » Ma femme ira inviter madame Robert » à se réunir à nous tous. » Le sourire reparut sur les lèvres du colonel.

Ah ! pensait M. Du Perron en le ramenant chez lui, avoir fait quinze campagnes, et être réduit à un plat de légumes ! Cela changera. Je ne peux lui offrir d'argent, je l'humilierais; mais j'ai quarante mille livres de rente, et ma maison sera la sienne. Je sens qu'on ne s'ennuie plus quand on fait du bien. Ainsi, un changement total dans la ma-

nière d'être de M. Du Perron fut l'ouvrage d'un enfant studieux et pénétré du sentiment de la piété filiale.

Madame Du Perron se fâcha, quand elle sut que son fils entrait dès le lendemain au collége. « Quoi ! passer » subitement d'une bonne table à une » mauvaise nourriture ? — Ma chère » amie, que la pénible transition ait lieu » demain ou un autre jour, il faudra » toujours qu'elle se fasse. — Madame, » reprit le colonel, on se fait à tout, » et plus facilement que vous ne le croyez. » J'ai mangé du pain sec quand j'étais » soldat, et je n'en avais pas tous les » jours. J'en ai mangé étant dans les gra- » des, et les privations de plus d'une es- » pèce ne m'empêchaient pas de me bien » porter, et d'aller gaîment au feu. — » Cela est très-bien, Monsieur; mais mon » fils!.... — Savez-vous, Madame, à quoi

» il est destiné ? Croyez - moi, accoutu-
» mez-le de bonne heure à vivre comme
» s'il n'avait pas de fortune à espérer; il
» s'en trouvera bien à toutes les époques
» de sa vie. »

Madame Du Perron sentait bien que le colonel était un homme raisonnable; mais sa raison ne s'accordait pas du tout avec un cœur maternel. Cependant Edmond fut installé le lendemain au collége de Louis-le-Grand. On sent bien que sa mère avait tout prévu, surtout de lui épargner le désagrément de manger du pain sec à son déjeuner, quoique le colonel s'en fût bien trouvé. La pièce de deux francs devait lui être délivrée toutes les semaines; la tendre maman prétendait que cela ne suffisait pas; le père prétendit que c'était assez, et il ne cédait pas quand il était certain d'avoir raison.

On sent encore que madame Du Per-

ron voulut accompagner son fils jusqu'au collége, et son mari ne lui refusa point cette satisfaction. L'affection maternelle convoqua les domestiques de tous les genres qui étaient employés au collége; elle leur recommanda Edmond, dans les termes les plus pressans, et leur promit des marques sensibles de sa reconnaissance. La seconde partie de son discours fut la seule qu'on entendit; la première ne frappa que l'air. En effet, si de nombreux domestiques s'attachaient à un seul enfant, que deviendraient les autres? Avant que ces gens, très-empressés de retourner à leur service, parce que le proviseur n'était pas facile, la quittassent, madame Du Perron leur donna un à-compte sur ce qu'elle venait de promettre. Son argent fut reçu, mis dans la poche, et, d'une douzaine d'individus qui l'entouraient,

il ne resta auprès d'elle que son mari et son fils. Un maître d'étude tenait déjà Edmond par la main. Il laissa à peine à sa mère le temps de l'embrasser cinq à six fois; il l'entraîna, et madame Du Perron poussa un profond soupir, quand le portier se plaça entre elle et son fils.

Edmond entrait dans un monde nouveau pour lui. Dépendant de tout ce qui l'entourait, gêné, contraint dans ses goûts par des maîtres de toutes les classes, il ne retrouvait d'égaux que pendant les récréations, et encore un argus surveillait ces enfans dans les momens d'abandon. La cloche les appela tous au réfectoire. Edmond avait bien déjeuné avant de sortir de chez lui; le dîner lui parut détestable, et il ne mangea pas. La cloche sonnait à toutes les heures de la journée; elle appelait les élèves à l'étude, aux repas, au plaisir, au coucher,

au lever. Ce son déplut singulièrement à Edmond.

Robert était en cinquième : ainsi il ne pouvait avoir de communication avec Edmond que pendant les récréations. Il fallait, pour cela, qu'il quittât ses camarades de classe, et qu'il allât chercher ceux qu'on appelait *les petits*, autant à cause du peu d'instruction qu'ils avaient acquis qu'en raison de leur âge. Le premier soin de Robert, maître de ses actions, fut de démêler, dans la troupe enfantine, son camarade de chez M. De Lâtre. Le premier soin d'Edmond fut de lui confier l'impression défavorable, le sentiment de tristesse que lui inspirait tout ce qui était autour de lui. « Mon cher Edmond, notre professeur » nous a dit ce matin, en propres termes : » L'homme vivant en société est dans une » dépendance continuelle; il doit s'y sou-

» mettre, à peine d'être malheureux. —
» Ton maître ne sait ce qu'il dit : je vi-
» vais en société chez maman, et ce n'est
» pas moi qui étais dépendant. — Tant
» pis pour ta maman et pour toi. Vous
» souffrez à présent, l'un et l'autre, parce
» que vous n'étiez pas ce que vous deviez
» être. — Je crois que tu veux me prê-
» cher. — J'ai un an de plus que toi. —
» Ce n'est pas une raison pour me fati-
» guer. — Mon amitié t'est-elle à charge?
» — Non, mon bon Robert, non ; je n'ai
» plus que toi au monde. — Ecoute-moi
» donc. » On voit avec quelle rapidité
Robert se formait.

« Tu te plains d'être gêné ici. Pense
» donc au chaos qu'offrirait une maison
» où chaque élève suivrait ses caprices.
» Tu ne peux supporter le son de la clo-
» che. Hé! mon ami, elle nous avertit de ce
» que nous avons à faire : tu vois bien

» qu'elle est utile. Veux-tu qu'à chaque » heure des maîtres courent après les » écoliers, les appellent par leur nom, » et leur disent : Faites ceci ; faites cela? » La chose est impossible.

» Tu n'as pas dîné, parce que tu n'a- » vais pas faim. Je t'attends au souper.— » Je ne souperai pas. Ces plats grossiers » me dégoûtent. — Tu finiras par les » trouver bons. Adieu, Edmond ; je re- » tourne au travail.—Quoi ! pendant la » récréation !—Mon ami, j'en perds la » moitié pour conserver ma santé ; je » donne l'autre moitié à mes parens. » Edmond l'embrassa.

Il ne murmura pas, quand la cloche sonna le souper. Il n'avait rien pris depuis le matin, et il courut au réfectoire. Le souper ne valait pas mieux que le dîner ; mais un bon appétit est un excellent cuisinier. Après le repas, vint la

récréation. Robert arriva avec sa balle : c'était le seul moyen qu'il eût de se procurer de l'exercice. Il fit la partie d'Edmond, et lui parla quelquefois raison, en relevant la balle au bond pour la renvoyer contre le mur. La demi-heure sonna, et Robert souhaita le bonsoir à son camarade.

Edmond essaya de se lier avec quelques-uns de ses condiciples, dont la figure lui plaisait. Entre enfans, la connaissance est bientôt faite. Mais Edmond était maladroit à tous les jeux, et la raillerie pleut dans les cours de collége. Edmond, rebuté, se proposa de prendre des leçons de jeu de Robert. Il le jugeait propre à tout, et il ne se trompait pas.

La cloche avertit Edmond qu'il fallait aller s'occuper du devoir du soir. Il soigna le sien; mais cependant il se félicita

quand cette cloche annonça l'heure de monter au dortoir. Un sommeil franc est la suite et la récompense du travail.

M. Du Perron proposa à sa femme d'aller rendre une visite à madame Robert. « Cette prévenance la flattera, dit-» il, et c'est à ceux qui sont au dessus à » tendre la main à ceux qui sont au des-» sous. » Madame Du Perron se prêta facilement à ce que désirait son mari, et ils partirent.

Madame Robert fut étonnée et confuse, quand M. et madame Du Perron entrèrent chez elle. Tout en eux annonçait l'opulence, et ses meubles, ses vêtemens, touchaient à l'extrême médiocrité. Cependant tout était d'une grande propreté dans ce logis resserré, et placé sous le toit. Une figure pleine de candeur, attrayante sans être belle, attira madame Du Perron, et lui fit franchir l'intervalle que la

pauvreté établit toujours entre elle et la richesse : on n'est à son aise qu'avec ses égaux. Madame Du Perron embrassa affectueusement madame Robert, s'assit auprès d'elle, lui prit la main, et causa avec autant d'aisance que si elles se fussent déjà connues. La bonté naturelle de madame Du Perron la détermina autant que je ne sais quel instinct qui nous donne de la confiance envers nos inférieurs. Madame Robert, rassurée, s'exprima avec modestie, avec pureté, avec reconnaissance. M. Du Perron, M. Robert, qui rentra, se mêlèrent à la conversation, et les propriétaires de la rue de Tournon sentirent que le bonheur est partout, quand on sait borner ses désirs et se conformer à sa situation.

M. Du Perron parla du projet de se réunir deux dimanches du mois, de les passer en famille, de les consacrer ex-

clusivement aux plaisirs du cœur. Le colonel accepta franchement la proposition ; madame Robert hésita. Les femmes ont un tact sûr pour démêler, dans celles qui les approchent, ces petits combats que se livrent l'amour-propre et les affections du cœur; madame Du Perron pensa que la robe moins que simple de madame Robert causait seule son hésitation. « Madame, lui dit-elle, nous » serons entre nous, absolument entre » nous. — Vous avez des domestiques, » une femme de chambre.... — Madame, » si mon mari portait la noble cicatrice » qui décore la joue du vôtre, s'il avait » conquis sur le champ de bataille l'étoile » de l'honneur, je n'aurais pas besoin de » toilette, et peut-être parviendrais-je » à me passer de domestiques. Au reste, » les nôtres respectent ceux à qui nous » témoignons beaucoup d'estime. » Ma-

dame Robert embrassa madame Du Perron à son tour, et ces petites fêtes du cœur furent aussitôt arrêtées.

M. Du Perron crut que la seconde proposition, qu'il voulait faire à sa femme, passerait aussi facilement que la première; il se trompa. Il lui parla, quand ils furent rentrés chez eux, de leur entresol qui ne leur était pas très-utile, et dont il était facile de détacher deux ou trois pièces pour le colonel et sa femme. Madame Du Perron rejeta cette idée d'une manière positive. « Vous voulez » donc, mon ami, que les personnes que » nous voyons habituellement, et dont » quelques-unes nous sont chères, s'é- » loignent de chez nous. On fuit la pau- » vreté, sous quelque forme estimable » qu'elle se présente.—Mais, ma chère » amie, madame Robert a trop de dis- » crétion pour se présenter chez nous,

» quand nous aurons du monde.—Mais
» quand il en viendra que nous n'aurons
» pas attendu, et que madame Robert
» sera seule avec nous? Pour qui la pren-
» dra-t-on?—Vous la nommerez.—Vous
» voulez que je raconte à toutes vos con-
» naissances son histoire et celle de son
» mari? Quel effet, d'ailleurs, cela pro-
» duira-t-il? La petite robe, toute propre
» qu'elle est, aura fixé l'opinion. Et puis,
» je suis bien aise d'être maîtresse chez
» moi. Décidément, mon ami, cela ne se
» peut pas; cela ne se peut pas absolu-
» ment.—Hé bien! madame, je ferai des
» efforts, j'en ferai de soutenus, je mul-
» tiplierai les démarches pour leur pro-
» curer une existence honorable, et
» peut-être ceux à qui ils inspireraient
» de l'éloignement à présent, les recher-
» cheront-ils un jour avec empresse-
» ment.—Je le désire, mon ami. »

Revenons à Edmond et à son camarade Robert. Edmond avait un caractère facile, et il se rendait volontiers aux insinuations de celui qui lui parlait le dernier. Il s'était lié, assez particulièrement, avec Auguste Letourneur. Ils étaient du même âge et de la même classe. Auguste était paresseux et espiègle. Il n'aurait rien fait sans la crainte des *pensum*, et sans celle de la prison il eût fait tous les jours quelque tour d'écolier. Il applaudissait de tout son cœur à ceux qui s'en permettaient. Il les y excitait même secrètement, semblable au singe de La Fontaine qui se sert de la pate du chat pour tirer les marrons du feu. Robert était aussi pénétrant qu'on peut l'être à son âge, et il devina l'espèce d'hypocrisie d'Auguste. Pendant la première partie de la récréation, qu'il consacrait au fils de son bienfaiteur, il prémunissait Ed-

mond contre ce qu'il pouvait entendre pendant la dernière moitié. Quelquefois, il lui répétait en riant, d'après M. De Lâtre : « Mon ami, ces petits faiseurs de » *pensum*-là ne sont pas bons à grand » chose. »

Aux deux petites fêtes de famille qui se donnaient chaque mois chez M. Duperron, Robert s'emparait exclusivement de son jeune ami, et, le soir, Edmond rentrait au collége dans les meilleures dispositions.

A la seconde de ces fêtes, une scène d'attendrissement, de reconnaissance, agita tous les cœurs d'un sentiment délicieux. M. Du Perron avait étudié avec des banquiers, des évêques, des gardes-des-sceaux. Il recommandait le colonel à tous ceux qu'il approchait; il cherchait ceux qu'il avait perdus de vue depuis long-temps, et cela arrive souvent à

Paris. On s'y perd sans chagrin, on s'y retrouve sans plaisir, ce qui prouve que l'amitié véritable est rare. Heureux qui, comme Edmond, trouve un Robert; puisse-t-il le conserver toute sa vie!

En général, ceux dont on sollicite les bons offices ne sont pas fâchés que le sujet qu'on leur recommande n'ait aucune des qualités requises pour l'emploi qu'il voudrait obtenir: cela met fin aux sollicitations en deux mots. Ainsi, à l'égard des banquiers, le colonel ne savait pas chiffrer. A l'égard des évêques, il était marié, et ne pouvait avoir droit qu'à des aumônes; or un brave officier n'en reçoit pas. A l'égard du garde-des-sceaux, le colonel n'avait pas la moindre idée du code civil ou criminel. M. Du Perron se grattait l'oreille en écoutant ces objections, auxquelles il n'avait rien à répondre; mais il ne se

décourageait pas, et quand on veut fortement le bien, on finit toujours par le faire.

L'orgueil donne souvent à Paris de grands dîners à des personnages qu'on connaît peu, et qu'on n'estime pas toujours beaucoup. Ces convives, rassemblés presque au hasard, se répandent le lendemain dans différens quartiers, et y louent la magnificence de monsieur un tel. C'est ce que veut celui qui a dépensé la veille mille francs qu'il pouvait mieux employer.

M. Du Perron avait été invité à l'un de ces dîners-là, quelques jours avant celui où les Robert et son fils devaient se rassembler chez lui. L'homme qui traitait avait été employé dans les fournitures de l'armée; ainsi il n'était pas étonnant que le ministre de la guerre fût au nombre des convives. M. Du

Perron n'avait aucune recommandation auprès de lui; mais il se proposa aussitôt de tirer un grand parti de la circonstance.

Pour être disposé à écouter favorablement quelqu'un, il faut avoir bien dîné et avoir pris son café. On est presque toujours facile quand le physique et le moral sont également satisfaits. Malheur au solliciteur qui demanderait quelque chose avant qu'on se mît à table! Il serait infailliblement refusé, avec plus ou moins de politesse. M. Du Perron attendit donc que le café eût produit son effet, et qu'il eût porté la gaîté au cerveau de monseigneur.

Il tira le ministre à l'écart. Il lui dit qu'on parlait beaucoup dans le public d'une grande expédition militaire. Le ministre ne répondit ni oui, ni non. M. Du Perron ajouta que les neuf dixiè-

mes de nos soldats n'avaient jamais vu le feu, et le ministre en convint. M. Du Perron ajouta encore qu'il était de la plus haute importance de mettre à leur tête des officiers d'une valeur et d'une expérience reconnues. Le ministre convint aussi de cela. M. Du Perron nomma le lieutenant-colonel Robert. Il parla de sa valeur et de ses talens militaires, avec la chaleur qu'inspirent l'estime et l'amitié. Il loua son dévouement, qu'il ne connaissait pas trop; mais il savait que son ami était homme d'honneur. « Quel âge a-t-il? — Mais environ cin-
» quante ans. — C'est beaucoup. — Il est
» constitué de manière à faire encore
» dix campagnes. — Vous me répondez
» de tout ce que vous avancez en faveur
» du colonel? — J'en réponds sur ma
» tête. »

M. Du Perron, je l'ai déjà dit, était

aimable, il était même homme à saillies, et, pendant le dîner, il avait disposé le ministre en sa faveur. Monseigneur tira de sa poche son agenda, et écrivit quelques mots au crayon. Il finit en priant M. Du Perron de lui donner son adresse. Qu'en voulait-il faire? c'est ce que nous verrons bientôt.

Le second dimanche de mai, jour de réunion des deux familles, jour à jamais mémorable pour les uns et les autres, les Robert étaient entrés chez M. Du Perron. On allait se mettre à table.

Champagne annonce un envoyé des bureaux de la guerre. Il était porteur d'un paquet cacheté, dont il demandait un reçu. M. Du Perron le donne, et ouvre la dépêche. Un billet du ministre ne contenait que peu de lignes; mais qu'elles étaient intéressantes! « Les notes déposées dans mes bureaux sont extrême-

ment avantageuses au lieutenant-colonel Robert. Il aimera mieux recevoir son nouveau brevet de la main d'un ami comme vous que de la mienne. »

A ce billet était joint le brevet de colonel d'un régiment qu'on formait à Strasbourg. Le précieux papier tombe des mains de M. Du Perron. Le saisissement, la joie..... On est si heureux du bien qu'on vient de faire! Le colonel, sa femme, leur fils, étaient dans les bras de monsieur, de madame Du Perron, d'Edmond. Des larmes coulaient de tous les yeux. On se quittait pour s'embrasser encore, et tout cela parce que, je le répète, le colonel avait un fils studieux et plein d'amour pour ses parens.

On trouva au fond de l'enveloppe un troisième papier. Il contenait l'ordre au colonel de partir dans les quarante-huit

heures pour joindre son régiment. Pourquoi le bonheur est-il si peu durable? Vous le savez, jeunes enns : un joujou nouveau vous enchante; le lendemain, il vous touche moins; le troisième jour, il est délaissé. Après la lecture de cet ordre, les larmes de la joie se séchèrent dans tous les yeux. On se regardait avec anxiété. Le colonel, très-sérieux, mais dans une attitude noble et fière, semblait exprimer la volonté de mériter le grade, si inattendu, que M. Du Perron venait d'obtenir pour lui.

Madame Robert soupirait. « Quand » je vous ai épousé, dit-elle à son mari, » vous n'aviez rien à attendre des fa- » veurs de la cour. Nous vivions pauvres, » mais heureux. Vous voilà lancé de » nouveau dans les honneurs et les dan- » gers. Vous voudrez suivre, d'une ma- » nière brillante, la carrière qui se rou-

» vre devant vous. Je vous perdrai, et je
» ne me consolerai jamais. »

La première impression n'était pas dissipée. Les soupirs, les larmes de madame Robert tombèrent sur le cœur de madame Du Perron. Elle oublia l'effet désagréable que devait produire sur ses amies, sur ses connaissances, la petite robe de madame Robert. Elle la pressa sur son cœur; elle lui fit voir son mari se distinguant, et parvenant au grade de maréchal de camp. « Et s'il est tué,
» Madame? — Il vous lèguera sa gloire
» et son fils. — Ah! son fils!... Mais qui
» remplacera son père? — Nous, qui
» sommes vos meilleurs et peut-être
» vos seuls amis. De ce moment, vous
» ne nous quitterez plus; notre maison
» est la vôtre. »

Du Perron se précipite dans les bras de sa femme; le colonel se saisit d'une

main de la jeune dame, et la baise avec transport. Edmond et Robert sont dans les bras l'un de l'autre. M. et madame Du Perron, frappés de la même idée, sortent du salon, sans se dire un mot. Ils rentrent, un moment après.

« Voilà, ma chère amie, dit la jeune » dame, quelques robes en pièces dont » je peux me passer, et dont vous avez » besoin. Acceptez-les... Ne rougissez pas. » Les dons de l'amitié n'humilient jamais.

» Vous n'avez que quarante-huit heu» res à vous, dit Du Perron au colonel. Il » faut vous équiper, et faire le voyage » d'ici à Strasbourg. Voilà deux billets de » mille francs.... Vous froncez le sourcil, » Monsieur. C'est un prêt que je vous fais, » et, dans votre position, vous ne pou» vez vous dispenser de le recevoir. — Je » le sens, mon digne ami, je le sens; oui, » c'est un prêt. Je m'acquitterai, ou je

» perdrai la vie. Je vous recommande ma » femme et mon fils. » On se jette de nouveau dans les bras les uns des autres. Le jeune Robert est aux pieds de M. Du Perron, qui les sent mouillés des larmes de l'estimable enfant. « Assez, assez! » s'écrie-t-il. Ne prolongeons pas davan- » tage cette scène de douleur et de plai- » sir. A table, mes amis! à table! » Le dîner était froid ou brûlé, et cependant il fut trouvé excellent. Quel dîner à prétention pourrait valoir celui-là?

Le soir, les deux enfans rentrèrent gaîment au collége. Le lendemain, madame Robert fut installée dans trois pièces de l'entresol, fort bien arrangées, quoiqu'elles l'eussent été avec précipitation. Le surlendemain, le colonel était monté dans la malle-poste.

Les adieux avaient été touchans. On en parla le reste du jour; on en parla

encore le lendemain; et, en attendant une lettre du colonel, mesdames Robert et Du Perron faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour se rendre la vie agréable.

Huit jours après le départ du colonel, sa femme reçut une lettre qui lui annonçait que l'armée allait passer le Rhin. Ses craintes se renouvelèrent. Madame Du Perron la calmait, pour un moment, par mille observations propres à la rassurer; le sourire reparaissait sur ses lèvres, et bientôt des larmes roulaient dans ses yeux. Quelques jours se passèrent dans ces alternatives. Madame Du Perron tenait une bonne maison; elle appela les distractions chez elle, et madame Robert ne parut pas déplacée dans un certain monde. Présentée à tous comme l'épouse d'un colonel en activité de service, douée d'un extérieur agréa-

ble, elle obtenait les égards qui font naître la confiance ; on déploie alors une intelligence, des moyens qu'étouffe toujours une timidité déplacée. Jeunes enfans, ne soyez jamais orgueilleux ; mais ayez le sentiment secret de ce que vous valez.

Tout allait au mieux au collége. Les scènes qui s'étaient passées chez M. Du Perron n'avaient pas été perdues pour son fils; elles avaient touché son cœur; elles l'avaient ouvert aux sages conseils, aux représentations de Robert. Edmond rejetait, avec fermeté, les dangereuses insinuations d'Auguste. Celui-ci n'était pas réellement méchant; mais il avait un goût décidé pour tous les genres d'espièglerie. Fatigué de l'inutilité de ses efforts auprès d'Edmond, il les tourna vers un autre de ses camarades.

Fidèle au plan qu'il s'était tracé, Ro-

bert ne manquait jamais de sacrifier à son ami la moitié de ses récréations. Edmond, qu'Auguste n'obsédait plus, travaillait avec ardeur. Il était heureusement organisé, et bientôt il obtint la sixième place de sa classe, composée de quarante écoliers. Il apporta cette bonne nouvelle à ses parens, le premier dimanche qui termina la quinzaine. Il les trouva dans la joie.

Le colonel avait écrit : « Je me suis » battu aujourd'hui pendant huit heures, » et je me porte à merveille. » Le bulletin de l'armée était arrivé quatre jours après la lettre. Madame Robert en avait soigneusement conservé un exemplaire. Elle le donna à lire à son fils. Voilà ce qu'il disait.

Toute l'armée s'était battue avec la plus grande bravoure. Le colonel Robert avait reçu l'ordre de monter à l'assaut

d'une forteresse, qui se défendait vigoureusement. Son régiment fut repoussé deux fois. Le colonel arracha son drapeau des mains de celui qui le portait. Il s'élança une troisième fois sur la brèche, en s'écriant : « Soldats, venez défendre » et sauver votre drapeau. » A ce cri, un Français ne recule jamais. La forteresse fut enlevée à la baïonnette.

Le jeune Robert ne se possédait pas en lisant. Sa figure était rayonnante. Il s'élevait sur la pointe des pieds; il croyait se grandir, et se mettre au niveau de son brave père. Pendant toute la journée, il déraisonna sur les récompenses qui attendaient le colonel : « Mon fils, lui dit » enfin sa mère, ton père a gagné ce » jour-là le grade qui lui a été conféré. » Puisse-t-il échapper aux nouveaux dan- » gers dans lesquels il va se précipiter! »

Trois mois s'écoulèrent sans qu'on

reçût de nouvelles importantes de l'armée. Pendant ce temps, Edmond fut une fois le premier de sa classe; Robert le fut constamment de la sienne, et ses rivaux de zèle et d'intelligence tombèrent enfin dans le découragement. Ils ne travaillaient plus que mollement, pour arriver à un but qu'ils désespéraient d'atteindre. Le proviseur du collége fit passer Robert en quatrième, quoiqu'on ne fût qu'au milieu de l'année scolastique. L'émulation se rétablit dans la cinquième; mais tout changea pour Edmond.

Robert, toujours au dessus de ses camarades en cinquième, se trouva faible dans une classe supérieure, et il avait la noble émulation d'enlever plusieurs prix. Plus de récréations pour le digne enfant. Il donnait toute la journée à l'étude. Son maître d'études voulut le contraindre à partager les amusemens de

ses condisciples. Robert mettait un livre dans sa poche, et allait se cacher derrière un arbre isolé. Là, il étudiait autant qu'on peut le faire sans plume et sans papier. Edmond ne le voyait plus: il lui écrivit. Robert vint le trouver, et fut touché de ses plaintes. Il lui promit un quart d'heure à chaque récréation. On dit beaucoup de choses en un quart d'heure, quand on parle à quelqu'un qui veut bien entendre, et Edmond saisissait tout ce que son ami lui disait de bon. Les efforts que faisait Auguste pour le détourner de la bonne voie furent inutiles pendant quelque temps.

Robert était fortement constitué. Cependant le genre de vie qu'il s'était imposé altéra insensiblement sa santé. Il le sentit et cacha soigneusement son état; mais il ne pouvait échapper long-temps à des yeux observateurs et clairvoyans.

Malgré sa résistance, on le fit passer à l'infirmerie.

Il n'avait là aucun moyen de travailler d'une manière soutenue; mais il y trouva un rhétoricien, qui bientôt conçut de l'amitié pour lui. Robert lui parlait du latin, du grec, de la géographie, de l'histoire; son camarade d'infirmerie lui répondait avec complaisance. On se fatigue peu en causant, et tous les jours Robert apprenait quelque chose de nouveau.

Cependant le pauvre Edmond était livré à lui-même, ou plutôt il était en butte à toutes les séductions d'Auguste. Cet enfant, nous l'avons déjà dit, était paresseux et espiègle; mais il redoutait les punitions, et il avait le plus grand soin de se mettre à l'abri des soupçons. Il avoit de mauvaises habitudes, entre autres celle de remettre au lendemain

ce qu'il pouvait, ce qu'il devait faire dans la journée. Obligé d'être à sa place, comme les autres, pendant les heures d'étude, il s'y amusait de lectures futiles, et le lendemain il était obligé de se lever avant ses camarades, pour faire ses devoirs. Cela lui déplaisait; mais il oubliait ce désagrément en se livrant pendant la journée à toutes les dissipations qu'il pouvait se procurer.

Edmond trouva bientôt qu'il était commode de partager ses plaisirs, et, comme lui, il contracta l'habitude de remettre son travail obligé au lendemain. La crainte de ne pas s'éveiller assez tôt le faisait dormir d'un sommeil souvent interrompu; le devoir se faisait vite, et par conséquent mal. A la fin de la semaine, Edmond fut le trentième de sa classe, et Auguste le dernier.

Il furent choqués de ce revers; il n'y

avait qu'un moyen de le réparer : c'était de changer de conduite, et c'est à quoi ils ne pensèrent pas. Ils cherchèrent à se procurer le temps nécessaire pour bien faire leurs devoirs le matin, et Auguste, très-inventif, proposa à son camarade de couper la corde de la cloche qui sonne le lever, et les autres occupations de la journée. Edmond adopta ce projet avec transport, et ces petits messieurs arrêtèrent de l'exécuter la nuit suivante. Il était clair pour eux que, tant que la cloche ne sonne pas, chacun reste dans son lit.

Ils combattirent le sommeil, et quand ils entendirent sonner minuit, ils sortirent du lit en chemise, et, armés d'un couteau de poche, ils traversèrent le dortoir. Près la porte d'entrée et de sortie était un cabinet où couchait un maître; il dormait profondément, et il

n'entendit rien : deux enfans qui n'ont pas de souliers, et qui connaissent parfaitement la distribution des lieux, ne font pas grand bruit.

Ils arrivent sous la cloche, à laquelle ils vont imposer silence. Auguste fait ce qu'on apppelle, en termes d'écolier, la courte échelle. Edmond s'attache à lui, et en deux sauts il se trouve d'aplomb sur ses épaules. Auguste allonge un bras et lui donne le couteau, leur innocent complice. Il coupait mal, et le cordeau était solide. Edmond le hachonne, et met en mouvement le battant de la cloche; elle résonne cinq à six fois. Auguste se dérobe de dessous Edmond, et court se remettre dans son lit.

Edmond tombe pesamment; un de ses pieds porte sur un caillou tranchant, qui lui fait une blessure profonde. Il s'éloigne lentement, péniblement, en se plai-

gnant de l'abandon où l'a laissé son camarade. Auguste ne pensait déjà plus à lui.

Le malheureux enfant se recouche; le sommeil fuit loin de lui; il sent ses draps humectés de sang, et il n'ose appeler du secours.

Le domestique, chargé de sonner le réveil, se rend à son poste. Le cordeau ne tenait plus qu'à un fil; il tombe au premier effort du sonneur. Celui-ci étonné le regarde, et il est convaincu qu'il a été coupé; mais par qui?

Il examine le terrain, et voit des traces de sang; il les suit jusqu'à l'entrée du dortoir; il entre dans le cabinet du maître, il l'éveille, et lui raconte ce qu'il a vu. Le maître s'habille à la hâte, suit à son tour les taches de sang, et s'arrête devant le lit d'Edmond. Le malheureux enfant feignait de dormir.

Le maître courut avertir le censeur, et le censeur se pressa d'avertir le proviseur de ce qui s'était passé. Ce chef se rendit au lit d'Edmond ; il arracha draps et couverture ; il prit et examina le pied blessé. Il y trouva une coupure très-forte, mais qui n'avait rien d'inquiétant. Il fit porter Edmond à l'infirmerie.

Le voilà en face de Robert, dont le premier regard le fit rougir : Edmond n'avait pas perdu encore la candeur de l'enfance. « Je ne sais quelle faute tu as » commise, lui dit son ami, mais ta rou- » geur m'annonce que tu en as fait une, » et, tu le vois, toute faute entraîne après » elle sa punition. » Edmond confus, Edmond que la douleur rendait repentant, avoua tout à Robert.

Le rhétoricien leva les épaules. « In- » sensés que vous êtes, avez-vous pré- » sumé que cette corde coupée ne se-

» rait pas aussitôt remplacée par une » autre ? »

Edmond reçut une vive mercuriale du rhétoricien et de son ami, et à chaque phrase qu'ils lui adressaient, il répondait : » C'est vrai.... Vous avez raison ... » Je ne me laisserai plus entraîner à » faire le mal. Tu as donc un com- » plice ? lui dit Robert. Oh ! je crois le » connaître. Le malheureux ! Gardez- » vous de le nommer, poursuivit le rhé- » toricien. Subissez la peine qu'on vous » infligera, et souvenez-vous que tout » délateur est un homme infâme. »

Pendant que les uns parlaient morale, et que l'autre les écoutait avec soumission, le proviseur rentra à l'infirmerie, accompagné du chirurgien de la maison. A la première inspection de la plaie, ce dernier prononça que dans quinze jours elle serait fermée. « Vous êtes assez puni,

» dit le proviseur à Edmond, par ce que » vous avez souffert, et parce que vous » souffrirez encore. Mais la corde de la » cloche a été coupée à sept pieds de haut, » et il n'y a pas d'échelle dans cette cour. » Vous avez donc un complice; je vous » ordonne de le nommer. » Edmond baissa les yeux, et répondit d'une voix timide : « Un délateur est un homme » infâme. — Cette pensée, cette expression » ne sont pas de vous. Qui vous a dit cela? » Edmond baissa les yeux de nouveau, et ne répondit pas un mot.

« Le principe que vous venez d'éta- » blir, lui dit le proviseur, est vrai en » général; mais il est soumis à des ex- » ceptions. Si vous saviez, par exemple, » que quelqu'un voulût attenter à la » vie de votre ami Robert, ne me le » nommeriez-vous pas? — Je courrais au » devant de vous pour le dénoncer. —

» Eh bien! mon enfant, apprenez qu'un » élève, mauvais sujet, est l'empoisonneur moral de tous les enfans qui l'entourent. Je vous connais assez pour » croire que vous avez été entraîné; » nommez votre séducteur. » Edmond persista à garder le silence.

« Vous ne voulez pas avoir le mérite » de la sincérité? Je connaîtrai la vérité » malgré vous. Voyez-vous ce couteau? » Le sonneur l'a trouvé à terre, sous la » cloche. Est-ce le vôtre?—Non, Monsieur.—A qui appartient-il?..... Vous » vous taisez? Vous persistez dans un » coupable et inutile silence?..... Je vais » savoir à qui appartient ce couteau. »

Edmond est pansé. Le proviseur et le chirurgien sortent. La cloche annonça le dîner, et le proviseur se rendit au réfectoire. Il fit le tour des tables, et remarqua bientôt Auguste qui se servait

du couteau d'un de ses voisins. « Il n'est » pas commode, lui dit le proviseur, de » n'avoir qu'un couteau à deux. Auguste, » voilà le vôtre; mais, pendant quinze » jours, vous vous en servirez en prison, » d'abord pour avoir porté Edmond à » faire une action coupable, ensuite pour » l'avoir lâchement abandonné. » C'était la douzième fois qu'Auguste s'était caché derrière quelqu'un de ses camarades qu'il poussait au mal; c'était la première qu'il était découvert et puni.

On sut promptement à l'infirmerie qu'il était sous les verroux, soumis à un régime assez austère. « Ah! dit Ro- » bert, c'est un mauvais écolier, et on » va lui faire perdre quinze jours! Tiens, » Edmond, M. De Lâtre a raison : une » fustigation, appliquée plus ou moins » fortement, selon la circonstance, n'em- » pêche pas de travailler, et ce châti-

» ment, plus redouté que la prison, doit
» rendre aussi les fautes plus rares. —
» Tu n'en commets jamais, toi, et tu
» parles de la punition fort à ton aise.
» — Et qui t'empêche de faire comme
» moi? — Oh! je t'imiterais en tout, si
» j'étais toujours avec toi. — Ecoute,
» mon ami, une coupure au pied n'em-
» pêche pas de s'occuper. Fais demander
» tes livres à M. le proviseur. Cette dé-
» marche lui fera plaisir, et nous tra-
» vaillerons ensemble. »

Le lendemain, le proviseur vint visiter l'infirmerie. Il trouva Edmond faisant un thême que Robert lui avait donné. Robert, à qui le rhétoricien avait prêté du papier, traduisait le troisième livre de l'Enéide; le rhétoricien avait mis son Tacite dans sa poche, en se rendant à l'infirmerie, et il méditait profondément certains passages difficiles de ce

précieux auteur. « Oh! oh! dit le provi-
» seur, je croyais entrer à l'infirmerie,
» et me voilà dans une classe. Robert,
» votre état exige que vous vous repo-
» siez, et si vous ne me donnez votre
» parole d'honneur de renoncer à toute
» espèce de travail, jusqu'à ce que vous
» puissiez retourner avec vos camarades,
» je mettrai Edmond dans une autre
» chambre. Vous savez que celui qui se
» respecte ne viole jamais sa parole
» d'honneur. » Robert donna la sienne
en soupirant, et la tint religieusement.

Il n'avait besoin que de repos, et le proviseur n'avait pas voulu inquiéter sa mère, en lui écrivant que son fils était à l'infirmerie. Cependant le dimanche de la réunion des deux familles était commencé, et madame Robert entrait chez le concierge du collége, au moment où l'horloge sonnait huit heures du

matin. Elle venait prendre son fils et Edmond.

Le censeur la conduit à l'infirmerie. Elle trouve son fils pâle, défait, mais n'ayant aucune espèce de maladie. La figure d'Edmond annonce la santé, et cependant il est encore au lit, à huit heures, lorsqu'il sait qu'on va le conduire chez son père! Le censeur fut obligé de lui tout apprendre.

Des larmes roulèrent dans les yeux de madame Robert. « Ah! Edmond, quel » chagrin vous allez causer à monsieur » et à madame Du Perron!—Pour Dieu, » madame, cachez-leur ma faute.—Hé! » le puis-je, cruel enfant? Que leur di- » rai-je, quand ils verront que vous » n'êtes pas avec moi? Je ne puis, d'ail- » leurs, me résoudre à descendre jus- » qu'au mensonge: jamais il n'a souillé » mes lèvres. Et de qui vos dignes parens

» doivent-ils attendre la vérité, si ce n'est
» de celle qui en a reçu et qui en reçoit
» tous les jours des services essentiels?
» —Ah! je vous en supplie, madame;
» ménagez-moi. — Je vous promets d'at-
» ténuer votre faute, en la rejetant tout
» entière sur celui qui vous a entraîné.
» Mais n'oubliez jamais, Edmond, com-
» bien il importe de savoir choisir ses
» amis. »

Madame Robert pria ensuite le censeur de lui permettre d'emmener son fils. « J'en aurai le plus grand soin. Rap-
» portez-vous-en, monsieur, au cœur
» d'une mère. » Le censeur n'avait aucune raison de se refuser à cette demande. Madame Robert sortait pour aller demander une voiture..... « Ah!
» maman, vous savez combien je vous
» aime, combien je suis heureux pen-
» dant les heures que je passe avec vous;

» mais abandonnerai-je Edmond à ses » tristes réflexions? Permettez-moi de lui » sacrifier mon dimanche. » Madame Robert embrassa son fils avec la plus vive tendresse; le censeur l'embrassa à son tour. « N'oubliez jamais, dit-il à Edmond, » ce trait de dévouement et d'amitié. » Vous aurez souvent, dans le cours de » votre vie, l'occasion de faire de sem- » blables sacrifices. »

Madame Robert se retira, après avoir appris à son digne fils qu'une lettre du colonel lui annonçait que la paix était signée, et qu'il allait rentrer en France à la tête de son régiment.

On pense bien que M. et madame Du Perron montèrent en voiture aux premiers mots que leur adressa madame Robert. Ils étaient convenus en route de parler à leur fils avec une grande sévérité; mais ils entrèrent à l'infirmerie à

l'heure du pansement, et à l'aspect de la blessure d'Edmond, sa mère perdit toute son énergie, et les reproches de son père furent plutôt raisonnés que durs. Ils comblèrent le bon Robert de caresses, et M. Du Perron s'aperçut qu'Edmond fondait en larmes : « Méri-» tez, mon fils, que nous vous traitions » comme Robert; nos cœurs y sont » tout-à-fait disposés.—Oh! oui, oui; » je le mériterai. » Et il avait saisi la main de sa mère, et il la mouillait de ses larmes. M. et madame Du Perron s'attendrissaient; ils s'arrachèrent de cette chambre, et retournèrent tristement chez eux.

Jeunes enfans, qui êtes vraisemblablement destinés à devenir pères, connaissez l'extrême tendresse que vos parens ont pour vous, et gardez-vous bien de jamais en abuser. Croyez qu'il existe une

justice éternelle, et que vos enfans vous rendront le bien ou le mal que vous aurez fait à vos père et mère.

On avait compté être cinq chez M. Du Perron : on jouissait d'avance du plaisir que devait causer cette réunion, et on n'était que trois. Oh! combien on fut sensible à l'absence des deux petits êtres intéressans! On cherchait la gaîté; elle ne se présente jamais quand on l'appelle; elle doit naître naturellement. Le reste de la journée fut triste, très-triste. Mais à la quinzaine suivante, une douce et tendre joie s'établit dans la rue de Tournon, et elle y régna jusqu'au moment où les deux enfans retournèrent à leur collége.

En effet, Robert avait recouvré son teint et ses forces; il avait repris ses travaux avec une nouvelle ardeur. Edmond avait rompu sans retour (il le

croyait au moins) avec Auguste *le mauvais sujet*, c'est ainsi que les élèves studieux le nommaient. Edmond ne pensait plus à remettre au lendemain ce qu'il devait faire le jour. Il travaillait sérieusement, et en entrant chez son père, il eut la satisfaction de lui apprendre qu'il était le cinquième de sa classe. Robert était le premier de la sienne, et on n'en fut pas étonné.

On était à table. La conversation était gaie, vive, animée, parce que chacun était content de soi et des autres. Les deux dames commencèrent en *duo* le fameux quatuor de *Lucile : Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* On ne chantait pas toujours très-juste, on n'allait pas toujours en mesure ; mais on riait des fautes qu'on faisait, parce que la vanité n'entrait pour rien dans les plaisirs du jour : la cordialité en fai-

sait seule les frais, lorsque le colonel entra. Hélas! les accens de la joie allaient être remplacés par ceux de la tristesse.

On se lève, on court; on s'arrache le colonel, on l'embrasse, on le fête; il ne sait à qui entendre. Il partage sincèrement les vives émotions que produit sa présence. Mais quand les premiers transports sont calmés, il laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et prononce ces mots avec l'accent d'une douleur profonde : « Je ne suis plus rien...—Vous n'êtes plus » rien?—Vous n'êtes plus rien?—Com- » ment! vous n'êtes plus rien? »

« — Je rentrais à Strasbourg avec les » restes de ce régiment de recrues qui » étaient devenues de braves soldats. Ce » drapeau, neuf quand nous sortîmes de » la ville, flottait au gré de l'air, criblé de » balles. Les habitans nous entouraient, » nous pressaient, nous félicitaient. Ils

» nous conduisirent en chantant à la
» caserne qu'on avait préparée pour
» nous.

» Le lendemain matin, un marquis
» de Fierville se présente chez moi. Les
» vaincus, me dit-il, ont payé une forte
» contribution de guerre. Le ministre
» de la guerre m'a chargé de vous en
» remettre votre part sur votre reçu.
» Voici quatre mille francs. Signez.

» —M. le marquis, on a levé soixante
» millions de contributions, et la part
» d'un colonel ne s'élève qu'à quatre
» mille francs! N'importe; je me suis
» battu par devoir et pour la gloire :
» j'ai rempli ce double objet. Je signe,
» et je serre les quatre mille francs.

» — Ce n'est pas tout, M. Robert.—
» M. Robert, dites-vous? Ne suis-je plus
» colonel? et croit-on acheter mon si-
» lence avec quatre mille francs?—Lisez

» cet ordre de son excellence. Je lis : Le
» colonel Robert remettra le comman-
» dement de son régiment au marquis
» de Fierville, et il jouira de la retraite
» attachée à son grade, que le roi a dai-
» gné lui accorder.—Qu'il a *daigné* lui
» accorder! Lorsque, pendant quatre
» mois, j'ai tous les jours exposé ma vie,
» lorsque ma santé et mes forces me
» permettent de faire encore dix campa-
» gnes, on *daigne* m'accorder une re-
» traite! On grève l'état d'une pension
» inutile! Ah! je vois ce que c'est : on
» m'a pris comme un esclave dont on a
» besoin, et qu'on jette de côté quand il
» cesse d'être utile... On *daigne* m'accor-
» der une pension, parce qu'on a un mar-
» quis à placer? Et de quel corps sortez-
» vous, M. le marquis?—J'avais le brevet
» de capitaine dans les gardes-du-corps
» du roi.—Je les crois braves, et sans

» doute vous vous ferez tuer, quand l'oc-
» casion s'en présentera. Mais, Monsieur,
» il y a dans l'armée française des chefs
» de bataillon et des lieutenans-colonels
» qui avaient des droits avant vous. Un
» capitaine!

» — Finissons, Monsieur, et prenez
» connaissance de ce second ordre : Si
» le sieur Robert s'emporte, si même il
» murmure, vous le ferez enfermer à la
» citadelle.—Oh! oh! de la persécution,
» de l'arbitraire! Si toutes les parties de
» l'administration publique sont con-
» duites ainsi, qu'il doit y avoir de mé-
» contens en France! Croyez-moi, le ré-
» gime de la force n'a qu'un temps; ses
» ressorts s'usent, se brisent, et l'heure
» de la vengeance sonne. — Monsieur,
» relisez ce second ordre.

» Que de choses je pouvais dire en-
» core! Je pensai à ma femme et à mon

» enfant ; je sortis. Je fis battre le rap-
» pel; je mis le régiment en bataille,
» et je proclamai le marquis de Fierville
» mon successeur. Je passai une redin-
» gote grise sur mon habit d'uniforme,
» et j'allai chercher une voiture. En sor-
» tant de la caserne, je trouvai tous mes
» officiers qui m'attendaient pour me
» dire un dernier adieu, et m'adresser
» l'expression de leurs sincères regrets.
» Mes soldats me suivaient de loin, et
» beaucoup d'entre eux répandaient des
» larmes. Le marquis de Fierville vit tout
» cela, et je dois lui rendre justice : il
» se montra généreux; il ne troubla pas
» ma retraite, et j'en avais dit assez pour
» qu'il me fît arrêter. Des chevaux de poste
» m'enlevèrent avec rapidité, et je sortis,
» en soupirant, d'une ville où venait de
» s'éteindre l'espoir d'un avenir brillant,
» qu'autorisaient mes derniers services.

» Me voilà rendu à ma famille et à
» mes meilleurs amis. Ma pension est de
» 3000 francs ; elle est fort au dessus du
» *maximum* de mon grade, et je suis à
» l'abri du besoin. Permettez, mon cher
» Du Perron, que je vous remette les
» 2000 francs que vous m'avez généreu-
» sement prêtés. »

Edmond fait de nouvelles fredaines.

Robert et Édmond étaient rétablis ; ils avaient repris leur rang dans leurs classes respectives. Auguste s'était mal conduit dans sa prison, et il avait été condamné à y passer huit jours de plus. Robert fut tranquille, pendant cette semaine, sur les mauvais conseils que pouvait lui donner le mauvais sujet, et il

travailla avec son ardeur ordinaire. M. De Lâtre a raison, se répétait-il souvent. On fait perdre trois semaines à un paresseux, qui très-probablement doublera sa septième; tant mieux. Edmond montera en sixième, et il sera tout-à-fait séparé de l'hypocrite Auguste.

On lui rendit sa liberté, et celui qui surveillait les élèves pendant la récréation, lui défendit expressément de s'approcher d'Edmond. Cette mesure tranquillisa Robert. Il vit souvent son ami; mais il ne lui donnait qu'un quart d'heure, et il ne l'employait pas tout entier à lui parler raison. Il jouait en raisonnant.

Avant l'aventure de la cloche, Auguste avait gâté plusieurs de ses camarades. Parmi eux était un petit monsieur, vif, étourdi, espiègle, aussi franc qu'Au-

guste était dissimulé ; incable de compromettre ses amis pour échapper à la punition, Henri n'était discret sur ses fredaines que pour les dérober à la connaissance de ses maîtres; du reste, il en riait de tout son cœur avec celui qu'il avait mis de moitié dans quelque étourderie. Enfin Henri était un bon enfant, qui remplissait bien ses devoirs; mais dont l'imagination, toujours active, enfantait souvent, pendant les récréations, quelque projet nouveau.

« Mon ami, dit-il un jour à Edmond,
» il serait plaisant de faire dormir tout
» le collége, du proviseur au dernier
» marmiton, jusqu'à huit heures du ma-
» tin.—L'idée est vraiment heureuse.—
» Oh! j'ai renoncé à ces petits tours obs-
» curs, qui ne procurent ni honneur ni
» plaisir. J'aime à tailler en grand, et
» surtout je me plais à opérer en plein

» jour.—Explique-toi.—Auguste est un
» fou, qui n'a pas prévu que la corde
» qu'il t'a fait couper serait remplacée
» aussitôt. C'est un traître qui t'a fait faire
» un saut périlleux, et qui a couru se
» cacher dans son lit. Moi, je partage
» les dangers avec celui que j'associe à
» mes desseins.—Finis-en donc. Com-
» ment feras-tu dormir deux ou trois
» cents individus de neuf heures du soir
» jusqu'à huit heures du matin? Oh! je
» vois ce que c'est : tu jetteras quelque
» drogue dans la marmite. — Fi! l'hor-
» reur! Risquer d'empoisonner tout un
» collége! Et puis, je ne connais pas
» de drogue qui fasse dormir; d'ailleurs,
» où en trouverais-je une assez grande
» quantité pour produire de tels effets?
» Ecoute, mon ami: Ambroise ne sonne
» le réveil que parce qu'il entend sonner
» l'horloge. Qu'elle ne sonne plus, et

» chacun, en attendant la cloche, se dé-
» lectera dans son lit. Il suffit pour cela
» de démonter le balancier, et de le bien
» cacher. Il faudra cinq à six jours à l'hor-
» loger pour en refaire un autre.—Mais,
» mon cher Henri, ton projet est celui
» d'Auguste, à quelque chose près. —
» Oui, mais c'est son projet médité, rai-
» sonné, perfectionné. Mon père a in-
» venté une machine propre à élever l'eau
» à une hauteur considérable, et il a eu
» soin de prendre un brevet d'invention.
» Un autre a changé quelque chose à sa
» machine, et il a pris un brevet de per-
» fectionnement : il paraît qu'on donne
» des brevets à quiconque veut les payer.
» Il résulte de là que mon père ne vend
» plus rien, et que l'autre vend beau-
» coup. Donc le perfectionnement est au
» dessus de l'invention. — Je n'ai rien à
» répondre à cela. » C'est ainsi qu'on rai-

sonne à onze ans, et l'on craint de se laisser conduire!

Ces petits messieurs s'occupèrent à régler les détails d'exécution de leur projet. A trois heures le jardinier goûte et dort dans sa loge. Elle est entourée de cerisiers qui dérobent à sa vue le reste du jardin. Edmond feindra certain besoin, et sortira de la classe. Henri portera son mouchoir à sa figure, et du jus de cerises, qu'il y aura mis d'avance, persuadera le professeur qu'il est pris d'un saignement de nez. Il sortira de son côté, et ils se réuniront près de l'horloge, dont un seul ne pourrait décrocher le balancier.

« C'est très-bien, Henri. Mais que fe-
» rons-nous de ce balancier? — Nous le
» porterons dans le jardin, dont la porte
» est ouverte à cette heure, et nous l'en-
» fouirons.... où nous pourrons. » C'est

en effet à trois heures que le jardinier portait à la cuisine la provision de légumes du lendemain.

Le lendemain l'horloge sonne trois heures, et voilà mes espiègles en mouvement. Ils se joignent au lieu indiqué ; ils vont opérer..... On ne prévoit pas tout à cet âge. Ils oublient que si l'horloge ne sonne pas quatre heures et les suivantes, on ira en rechercher la cause, et que leur projet échouera. Ils enlèvent le balancier, ils le portent, en haletant, dans le jardin. Pas une pioche, pas une bêche ne se trouve sous leur main pour faire un trou. Ils se plaignent de ce contretemps, et ils ne songent pas que la terre, fraîchement remuée, décelerait, sinon les espiègles, du moins l'espiéglerie. Fatigués, excédés, ils traînent le balancier jusqu'au pied de la couche aux melons. Ils creusent avec leurs mains à sa base ; ils

introduisent le balancier en travers; replacent, tant bien que mal, le fumier qu'ils ont dérangé, vont se laver les mains à la pièce d'eau, et retournent en classe, enchantés de ce qu'ils viennent de faire.

Sans doute il y avait de la prévoyance à s'être décrassé les mains; mais le professeur avait remarqué que l'absence des deux coupables avait dépassé de beaucoup les besoins qu'ils avaient prétextés. Il leur donna à chacun, non des férules, qui eussent tout terminé en un instant, mais un *pensum*, qui devait les occuper pendant la récréation du soir, et qu'ils se promirent bien de faire gaiement, en pensant aux événemens de la matinée du lendemain. Robert eût pensé encore que M. De Lâtre voulait que les récréations tournassent au profit de la santé des élèves, et non qu'ils les passassent à faire des *pensum*. Jusque là le

professeur de septième n'avait aucun soupçon de ce qui s'était passé.

Mais le jardinier, en retournant à son ouvrage, avait passé devant la couche aux melons; il avait remarqué que la base avait perdu son apparence de vétusté; que du fumier avait été éparpillé à droite et à gauche. Il conclut de là, très-savamment, que quelque chat, quelque chien, venait de gratter autour de sa couche.

Il va prendre un râteau; il essaie de repousser à leur place des parcelles de fumier que ces messieurs n'ont pas pris le temps de rassembler toutes; le dos du rateau éprouve une résistance à laquelle le jardinier ne pouvait s'attendre. Il frappe, il frappe plus fort, et la lentille du balancier rend un son sourd, mais sensible. Il travaille à son tour du râteau et des mains; il a bientôt déterré ce ba-

lancier que de faibles enfans n'avaient pu enfoncer au delà de cinq à six pouces. Il le charge sur son épaule, et va droit trouver M. le censeur.

Le délit était constant; mais comment découvrir les coupables? la sagacité de M. le censeur fut, pendant quelques minutes, embarrassée, et par conséquent insuffisante. Cependant le jardinier assurait que la faute n'avait pu être commise que depuis trois heures. On était en classe alors, et on y était encore, quoiqu'il fût quatre heures et un quart, parce que l'horloge ne sonnait plus.

Il n'était pas présumable qu'un tour de cette espèce eût été joué par des enfans. M. le censeur va s'informer, en philosophie, en rhétorique, quels sont les écoliers qui ont demandé à sortir vers trois heures. Ou personne n'était sorti, ou l'absence n'avait pas été assez

longue pour qu'on pût exécuter ce méfait.

Toujours précédé du jardinier, qui portait sur son épaule la pièce de conviction, M. le censeur, à mesure qu'il entre dans une classe, cherche à démêler, sur les figures, du trouble, de la crainte. Les écoliers rient de tout, et la figure grotesque du jardinier était propre à exciter l'hilarité générale. Aussi le censeur ne remarqua sur toutes ces physionomies que l'expression de la gaîté.

Il sortait de la sixème, et il balançait à entrer dans la septième : quelle apparence, en effet, de trouver les coupables dans une réunion d'enfans aussi jeunes? Cependant il n'est pas de faute qui ne porte avec elle sa punition, comme l'a fort bien fait observer Robert à Edmond. Le censeur, poussé peut-être

par un instinct indéfinissable, peut-être aussi par le désir de ne pas laisser sa tournée incomplète, le censeur entre dans la septième... Henri et Edmond rougissent jusqu'au blanc des yeux, et ils sont placés précisément en face de M. le censeur, qui s'approche d'eux, et examine leurs mains. Elles avaient été lavées; mais l'eau verdâtre y avait laissé une teinte légère, qui n'échappa point à un œil exercé et scrutateur. Le professeur rappela la longue absence des deux coupables. Cependant, on n'avait contre eux que des présomptions, et le censeur craignit de leur faire ajouter le mensonge à un délit dont ils étaient vraisemblablement les auteurs, mais dont il n'avait pas de preuves suffisantes. Or le mensonge dégrade l'homme, et le proviseur et ses officiers tendaient à former des êtres qui pussent s'esti-

mer eux-mêmes, afin qu'ils fussent fondés à prétendre un jour à l'estime de leurs concitoyens. Le censeur réfléchissait profondément... Mais la nature départ ses dons avec une sorte d'égalité; la pénétration, le jugement se trouvent souvent dans un individu habitué à ne manier qu'une bêche, comme chez celui qui se sert habilement d'une plume. Étudions les hommes, sans égard à l'habit qui les couvre, et nous apprendrons à faire à chacun la part qui lui appartient. « Parbleu! s'écria le jardinier, si » ce sont eux qui ont fait le coup, il » doit rester du fumier à la semelle de » leurs souliers. Levez les pieds, » dit le censeur, éclairé par cette heureuse idée, et les deux enfans sont convaincus.

La bonté du caractère de Henri, son équité naturelle se manifestèrent dans cette occasion. « Je suis le seul coupable,

» M. le censeur; c'est moi qui ai conçu le » projet, et qui ai pressé Edmond de » m'aider à l'exécuter. Je dois être seul » puni. » Ce trait de franchise et de dévouement désarma le censeur. Cependant il fallait un exemple propre à contenir les mauvaises têtes, et il prononça que l'inventeur du délit serait huit jours en prison, et que celui qui avait contribué à l'exécuter ne serait détenu que pendant quatre.

Le lendemain matin, Edmond trouva, sous la porte de sa prison, ce billet de Robert : « Tu t'es toujours très-bien trouvé de suivre mes conseils, et très-mal de t'être laissé entraîner par ceux des autres. Je te supplie, mon cher Edmond, de me consulter avant que de céder à des séductions toujours dangereuses. Écris, si tu en as les moyens, à tes parens, et tâche de faire ta paix avec

eux. » Il n'avait rien de ce qu'il faut pour écrire. Mais il pleura en lisant le billet de son ami. Il avait donc un cœur sensible, et ces cœurs-là offrent toujours de grandes ressources; mais trop souvent l'étourderie, l'irréflexion en empêchent les heureux résultats. Enfans, défiez-vous toujours de vous-mêmes, et, je vous le répète, sachez choisir vos amis.

C'était le second dimanche du mois. à la fin de la première quinzaine, Edmond était retenu à l'infirmerie, et cette fois il était en prison. Que va penser, que dira sa mère? cette idée lui tira de nouvelles larmes. Il fit demander M. le censeur, qui se rendit aussitôt à son invitation. Edmond le supplia de lui envoyer ce qu'il fallait pour écrire à sa mère. Il n'attendit pas long-temps.

Sa lettre fut longue, assez mal tournée; mais elle exprimait un repentir sin-

cère, et la ferme résolution de se bien conduire à l'avenir. Le censeur vint la prendre lui-même, il embrassa tendrement Edmond; mais il lui dit: « Vous » ferez vos quatre jours de prison. »

Mesdames Robert et Du Perron attendaient à la porte. Le censeur leur présenta Robert d'une main, et de l'autre la lettre d'Edmond. Sa mère s'attendrit en la lisant, et demanda la grâce du coupable. Le censeur lui fit aisément comprendre que le maintien de l'ordre exigeait qu'il fût sévère, et il ajouta, en souriant, que quatre jours sont bientôt passés. Robert ne pouvait donner des consolations à son ami, et il suivit sa mère.

M. Du Perron se plaignit amèrement de la conduite de son fils; sa femme lui présenta la lettre du petit prisonnier, et à mesure qu'il lisait, il se sentait dé-

sarmé. Il finit par s'attendrir à son tour.
« Hé! ventrebleu! s'écria le colonel, vous
» êtes tous deux aussi enfans que votre
» fils. Quatre jours de prison! voyez la
» grande affaire. Si un tambour de mon
» régiment eût caché la canne de son
» tambour-major, je l'eusse tenu trois
» mois au cachot. — Mais, colonel, ad-
» mettez donc des différences. — Ma-
» dame, il n'y en a que relativement à
» l'âge, et c'est par là seulement qu'il
» faut juger de l'importance de la puni-
» tion. Empêcher de sonner l'horloge
» qui avertit les écoliers de ce qu'ils ont
» à faire, et mettre un tambour-major
» dans l'impuissance de faire battre le
» rappel, quand le bien du service
» l'exige, c'est la même chose des deux
» côtés. Dînons, mes amis, et dînons
» gaîment. C'est ce que nous avons de
» mieux à faire... A propos, Robert,

» quelle place as-tu ? Mon ami, répond
» avec empressement la bonne mère,
» il est le premier depuis un mois. —
» C'est fort bien, mon fils, reprend le
» colonel. Continue. »

M. Du Perron félicita le colonel sur les succès brillans qu'obtenait son fils dans ses classes. Il lui demanda ensuite ce qu'il se proposait de faire de lui, quand il aurait terminé ses études. « Ma foi!
» je n'en sais rien. On ne peut penser
» à servir maintenant. Il n'y a d'avan-
» cement que pour les marquis, ou
» pour des officiers qui se déclarent
» les soutiens du despotisme. On nous
» y conduit par degrés, lents, j'en con-
» viens, mais sensibles pour ceux qui
» observent, et qui font des rapproche-
» mens. — Mon cher colonel, il reste
» encore la chirurgie, la médecine, la
» jurisprudence pour les jeunes gens qui

» ne savent que du latin et du grec. Je
» n'imagine pas que vous vouliez faire
» un prêtre de Robert, quoique le mé-
» tier soit bon aujourd'hui. — Très-bon
» pour ceux qui l'exercent; mais nuisible
» à la société, et je veux que mon fils ne
» nuise à personne.

» La religion est respectable, elle est
» utile, tant que ses ministres en bornent
» la pratique à la simplicité évangélique.
» Quand ils vont au delà, il n'y a plus de
» religion; il n'y a plus qu'un clergé, et
» voilà où nous en sommes aujourd'hui.

» Etre prêtre, avide d'or et de places,
» tout cela est synonyme. Le sacerdoce
» marche à grands pas vers la puissance.
» Déjà il a subjugué la cour, qu'il a sou-
» mise à des pratiques minutieuses, et
» par conséquent ridicules. Le prince s'i-
» magine, en donnant l'exemple, entraî-
» ner toute une nation. *Hébétons pour*

» *régner*, tel est le grand axiome des » prêtres et des rois. Le nôtre ne sent » pas qu'il se soumet à ceux de qui il » tiendra l'autorité absolue, et qu'un » peuple fanatisé lèvera le poignard sur » lui, s'il sort de la ligne qui lui est tracée.

» Robert, sois bon chrétien; observe » les commandemens de l'église, puis- » que tu es catholique; qu'ils soient ta » charte, et si ton confesseur veut te » faire aller au delà, ne l'écoute pas. »

A l'appui de ce que le colonel venait de dire de raisonnable, on cita un proviseur de collége qui était nouvellement destitué, parce qu'il n'était pas assez dévot. Un jésuite l'était allé trouver, et lui avait mielleusement représenté que l'éducation religieuse de ses élèves était fort incomplète. « Mon père, répondit » le proviseur, ils font leur prière le ma- » tin et le soir; ils vont à la messe tous

» les jours, et à confesse une fois tous » les mois. Il me semble que c'est assez. » — Ah! il vous semble, monsieur; il » vous semble! Vous êtes loin du but » vers lequel vous devez tendre. » Le jésuite lui indiqua beaucoup de pratiques qui devaient prendre une grande partie de la journée. Il lui remit une longue liste d'ouvrages mystiques, propres à éteindre l'intelligence des enfans, et cependant à exalter leur imagination. Or ces livres sont composés par des jésuites.

« Monsieur, répondit avec fermeté » le proviseur, les parens me confient » leurs enfans pour que j'en fasse des » hommes, et non des imbéciles et des » cagots. Je ne changerai rien au genre » d'éducation qu'ils reçoivent ici. » Le proviseur fut dénoncé le jour même par le jésuite; le lendemain, il était destitué, et remplacé par son dénonciateur.

« Si nos enfans étaient dans ce col-
» lége-là, s'écrièrent à la fois le colonel
» et M. Du Perron, nous les en retire-
» rions à l'instant. »

La probité exige qu'on paye ses dettes, et le colonel avait rendu à M. Du Perron les deux mille francs qu'il lui avait prêtés, pour la forme : le remboursement dépendait des hasards de la guerre, et ensuite des facultés pécuniaires qu'aurait l'emprunteur. D'après cela, il est clair que M. Du Perron avait donné, et qu'il n'avait parlé d'un prêt que pour ménager l'amour-propre de son ami. La délicatesse va plus loin que la probité.

Madame Robert était devenu nécessaire à madame Du Perron, et son mari s'arrangeait à merveille de la franchise et de la gaieté du colonel. La dépense de la maison était augmentée, sans doute;

mais pas assez pour gêner M. Du Perron. D'ailleurs, il n'avait pas de passions, et il considérait comme donné à ses plaisirs ce qu'il sacrifiait à l'amitié. Le colonel ne voyait pas ainsi : il était délicat.

« Monsieur, dit-il à Du Perron lors-
» qu'on se leva de table, j'ai trois mille
» francs de revenu, et je n'entends pas
» être à charge à mes amis. — Croyez-
» vous, mon cher colonel, que cela soit
» possible ? — Il n'est pas question ici
» de possibilité, mais de ce qui doit être.
» Je vous donnerai deux mille francs par
» an, pour ma femme et pour moi. Il
» nous en restera mille pour notre en-
» tretien, et c'est assez. — Mais, mon
» ami..... — Pas de mais, s'il vous plaît.
» Les choses iront ainsi, ou demain
» nous nous retirons. Choisissez. — Vous
» êtes pressant, colonel. — Oui, ou non ;

» décidez vous à l'instant. — En vérité,
» je ne sais..... — Oui ou non, vous dis-je.
» — Je ne peux me décider à vous per-
» dre. — Ainsi vous acceptez. Il me reste
» deux mille francs dont je ne sais que
» faire. Les voilà; prenez-les pour la pre-
» mière année, et qu'il ne soit plus ques-
» tion de cela. »

Que pouvait faire M. Du Perron? mettre les deux mille francs dans son porte-feuille, et c'est ce qu'il fit. Retournons au collége.

Les petits prisonniers étaient sortis de leur triste demeure. Robert s'était hâté de parler raison à son ami. Ses remontrances n'étaient pas nécessaires, du moins dans ce moment-là : la prison avait produit son effet. D'ailleurs, le proviseur avait parlé avec fermeté aux deux étourdis. Sa harangue ne fut pas longue : « *Prima gratis, secunda debet, tertia*

» *solvet.* Entendez-vous ce latin-là, mes-
» sieurs de la septième? il signifie qu'à
» la première sottise que vous vous per-
» mettrez, vous serez chassés du col-
» lége. »

« Chassés! dit en soupirant Henri à Ed-
» mond; quelle honte pour nous! — Ma
» mère en mourrait de chagrin. — Et la
» mienne! — Et puis, à quel autre collége
» nous présenter, sans un certificat favora-
» ble du proviseur de celui-ci? — Mon ami,
» notre éducation serait manquée sans re-
» tour. — Henri, prenons une bonne ré-
» solution, et tenons-y irrévocablement.
» — Tu as raison, mon ami; travaillons
» avec ardeur : c'est le seul moyen que
» nous ayons de faire oublier nos fre-
» daines. »

Ils travaillèrent si bien, qu'ils furent constamment les premier et second de leur classe. Le bon Robert était heureux,

il l'était au delà de toute expression ! il aimait tant son Edmond !

C'était, nous l'avons dit, je crois, un garçon très-réfléchi que Robert. Il savait que ses parens étaient à leur aise ; il savait aussi que la pension de son père devait s'éteindre avec lui, et il ne se mettait jamais à l'ouvrage sans penser à sa mère. Il voulait absolument faire deux classes par année, et à la fin de celle-ci il enleva tous les premiers prix. Edmond et Henri en obtinrent chacun deux. Les réunions des dimanches de quinzaine étaient autant de petites fêtes.

« Vois-tu, disait Henri à Edmond, » quel est le fruit d'une bonne conduite? » Nos parens nous aiment, nous le prou- » vent ; M. le proviseur lui-même semble » avoir oublié nos fredaines. Persévé- » rons, mon ami. »

Robert, Edmond et Henri furent dési-

gnés les premiers, Robert pour monter en troisième, les deux autres en sixième.

On entrait en vacances. Robert voulut les passer au collége. Un maître d'études, qui l'avait pris en affection, promit de le faire travailler et tint sa parole. Edmond et Henri étaient chez leurs parens, et ils s'amusaient.. .. ah! c'était une chose à voir. Madame Du Perron trouvait cela fort juste; elle répondait à son mari, qui voulait que l'enfant travaillât deux heures par jour, que, lorsqu'on avait remporté deux prix, on méritait de jouir de ses vacances.

Mais pendant qu'elles durèrent, avec quel empressement le studieux Robert se rendait aux réunions de la quinzaine! il comblait ses parens de marques d'affection; il était respectueux et amical avec M. et madame Du Perron, et il

jouait avec Edmond. Il jouait! Il est vrai que son ami avait une collection de joujoux de choix, que sa mère avait grand soin d'augmenter toutes les fois que son fils allait au delà de ce qu'elle attendait de lui. Ces jolies choses n'éblouissaient pas Robert; il ne désirait rien de ces brillantes bagatelles; mais il trouvait tout simple qu'on s'en servît, quand on les avait sous sa main. Quand il était rentré au collége, il oubliait tout cela, et quand il regardait les gens au dessus de lui, quand leur luxe fixait son attention, il baissait aussitôt les yeux, et se disait : Il faut savoir se passer de ce qu'on ne peut avoir.

Quand un désir insensé commençait à se manifester, il s'arrêtait devant de petits malheureux qui jouaient dans la boue, et dont la mise attestait la misère. Il trouvait, avec raison, son sort fort

au dessus du leur, et il concluait de ce qu'il voyait que pour être satisfait de sa position, il faut toujours regarder en bas.

En effet, si ceux dont la splendeur nous étonne paraissent dignes d'envie, ne doit-on pas penser que s'ils regardaient tous au dessus d'eux, et de proche en proche jusqu'au trône, le monde ne serait peuplé que d'envieux? et cette maladie est la mère de l'égoïsme. Or, qu'est-ce qu'un égoïste? C'est un être qui rapporte tout à lui seul, qui n'a aucune de ces qualités dont se compose le chaînon qui lie, les uns aux autres, tous les membres de la société.

Il ne faut pas conclure de ce que je dis de Robert, qu'il fût un enfant parfait : aucune créature ne l'est. Nos forces physiques ont leurs bornes; notre intelligence et toutes les qualités qui en dérivent ont aussi les leurs. Robert était

fier de ses succès; il aimait à faire sentir sa supériorité à des condisciples plus âgés, et qu'il laissait loin derrière lui; quelquefois il se permettait de donner des conseils à ceux qui ne lui en demandaient pas. Si, par hasard, un maître d'études se trompait en corrigeant ses devoirs, un rire moqueur agitait légèrement ses lèvres; enfin Robert était un orgueilleux.

Sa raison était plus développée que celle des enfans de son âge. Il sentait le tort que ce défaut pourrait lui faire plus tard, et c'est pour revenir à des sentimens de modération et d'égalité qu'il s'arrêtait devant de petits malheureux, en allant du collége chez M. Du Perron, ou lorsqu'il retournait à Louis-le-Grand. Quand il était trop mécontent de lui, il jouait quelques instans avec eux : c'est la pénitence qu'il s'infligeait. Il ne leur

donnait rien, parce qu'il n'avait rien à leur donner.

Mais comment sa mère ou madame Du Perron permettaient-elles qu'il se conduisît ainsi? La maxime de tous ceux qui ont de l'aisance est qu'il faut vivre avec ses égaux, et cette manière de voir n'est pas déraisonnable : la grande famille, dont se compose un royaume, est nécessairement divisée en plusieurs classes; la subordination, dont dépend le maintien de l'ordre, exige que chacun reste dans la sienne. Je vais répondre à la question que je viens de me proposer.

Robert avait, dans son collége, une réputation de sagesse, si bien faite et si bien méritée, qu'on n'exigeait pas qu'on vînt le prendre, quoiqu'il eût à peine douze ans. Il était le seul élève de son âge qui jouît de cette prérogative, et la

confiance absolue que lui accordaient ses maîtres était son plus bel éloge.

Robert avait moins travaillé pendant les vacances que dans ses classes. Cependant il avait fait des progrès sensibles, et la rentrée fut brillante pour lui. Il se trouva d'abord au centre de la troisième, et il pouvait se contenter de cet avantage. Son orgueil blessé regardait avec envie ceux qui étaient assis aux bancs supérieurs. Il se promit bien de les laisser bientôt derrière lui.

Edmond et Henri avaient joué pendant près de deux mois. Non-seulement on n'apprend rien en jouant; mais on oublie quelque chose de ce qu'on sait. Les deux espiègles se trouvèrent à la queue de la sixième.

De nouvelles folies se présentaient souvent à leur imagination, et ils ne manquaient jamais de se les confier.

Mais l'un répétait toujours à l'autre ces mots terribles du proviseur : *chassés du collége!* Et ils combattaient la tentation, et ils la surmontaient : avec une volonté forte, on fait ce qu'on doit.

Ils travaillèrent avec ardeur, et leur professeur seconda leurs efforts. A chaque composition, ils gagnaient quelques places, et ils s'applaudissaient de leur bonne conduite.

Ils furent soutenus dans la route qu'ils s'étaient tracée par l'expulsion publique et humiliante d'Auguste. Il mit encore en avant un de ses camarades, qui, moins délicat qu'Edmond, déclara qu'il avait été entraîné par lui. Le proviseur revint sur la corde de la cloche coupée, et sur quelques fautes graves commises précédemment. On avait soupçonné Auguste; mais on n'avait pas eu de preuves contre lui. Le proviseur appela, l'un

après l'autre, les élèves qui avaient été punis. Il les pria, il les pressa de parler. Il leur représenta qu'il était de l'intérêt général de dénoncer un hypocrite, qui compromettait successivement tous ses condisciples. Le voile, qui avait longtemps couvert la vérité, fut déchiré enfin.

Pendant la récréation de midi, cette cloche, qu'Auguste avait voulu réduire au silence, rassembla tous les élèves au milieu de la cour. On les mit en rang, et deux domestiques amenèrent Auguste au milieu du carré. Le proviseur prononça à haute voix ces paroles terrifiantes; « élèves du collége de Louis-le-» Grand, Auguste Le Tourneur cesse d'ê-» tre votre camarade, s'en étant rendu » indigne par son infâme conduite. » Les deux domestiques le dépouillèrent de son habit d'uniforme, et le revêtirent

d'une redingote grise. On le mit dans un fiacre, et on le conduisit chez ses parens.

Cette scène de terreur frappa tous les esprits. Pendant le reste de la récréation, pas de gaieté, pas de jeux, pas même de conversation. Chacun se promenait isolément, et méditait profondément sur ce qui venait de se passer. Robert seul paraissait radieux. Il cherche, il trouve Edmond; il le presse dans ses bras, et l'embrasse avec tendresse, avec une effusion qui partait du fond de son cœur. « Me voilà tranquille enfin. Je ne cessais » de craindre que le vil hypocrite ne » t'enlaçât encore dans ses filets. Dieu » merci! il n'est plus à craindre pour » toi. Mon ami, que la scène terrible, » dont tu viens d'être témoin soit tou- » jours présente à tes yeux. »

On prétend que lorsqu'un moine tra-

piste en rencontre un autre, il lui dit : Il faut mourir, frère, et que l'autre lui répond : Frère, il faut mourir. Pendant plus d'un mois, lorsque Henri et Edmond se réunissaient à la récréation, le premier disait d'une voix sombre : *Auguste Le Tourneur cesse d'être votre camarade.* Le second ajoutait : *s'en étant rendu indigne par son infâme conduite.*

Ces mots étaient une espèce de talisman qui agissait avec force sur leur imagination. Peu à peu, la gaieté naturelle à leur âge reprenait son empire, et la balle et la corde faisaient tout oublier. Mais en retournant à l'étude, en rentrant en classe, on prononçait à voix basse les paroles magiques, et on ne se permettait pas la moindre négligence. Cette bonne conduite produisit ses fruits. Edmond et Henri étaient à la tête de leur

classe au milieu de l'année scolastique. Dès long-temps Robert était en possession de la première place, dans tous les genres de composition.

Ses camarades se trouvèrent, à son égard, dans la position où il avait mis ses condisciples de cinquième. Ils murmurèrent d'abord, et ils décidèrent d'appeler premier celui qui obtiendrait la seconde place. Cette singularité fut remarquée par les maîtres. Ils en cherchèrent la cause, et le résultat de leurs démarches fut de faire passer Robert en seconde. Son orgueil fut flatté d'une distinction qu'il obtenait seul, et qui avait lieu pour la seconde fois.

Cependant il était certain d'enlever tous les premiers prix en troisième, et cet orgueil voulait qu'il en emportât quelques-uns en seconde. Son ardeur pour le travail redoubla; mais sa santé

ne suffit pas à ses efforts. Il tomba malade, et plus sérieusement que la première fois. Sa mère, son père venaient le voir souvent, et il se plaignait à eux de la perte d'un temps précieux. Nous verrons à la fin de l'année comment tournèrent les événemens.

Jeunes enfans, les bonnes impressions durent peu à votre âge, si on n'a le plus grand soin de les entretenir. Les mauvaises se soutiennent chez ceux qui se conduisent mal, parce qu'une faute en amène une nouvelle. Au bout de quelques mois, Henri et Edmond avaient oublié les terribles paroles du proviseur. Plus de réflexions utiles, plus de ces encouragemens mutuels, auxquels ils avaient dû des succès. L'étourderie, qui leur était naturelle, se manifesta avec une force proportionnée à la longue résistance qu'ils lui avaient opposée.

Edmond était friand, très-friand même, et le réfectoire ne lui présentait rien qui piquât sa sensualité. La corbeille de la marchande, à qui l'entrée de la cour était permise au moment du déjeuner, était garnie de choses saines et simples, qu'Edmond et Henri dédaignaient très-souvent. A leur entrée en sixième, leurs parens avaient augmenté leur petit revenu d'un tiers. Ils faisaient bourse commune, et ils n'en tiraient guère que ce qu'il fallait pour payer un ballon, une corde à sauter, ou un volant. Ainsi ils étaient riches, relativement à leur position.

Quand on allait à la promenade, ils mettaient quelques sous dans leur poche, et ils les distribuaient à des pauvres infirmes, ce qui diminuait très-peu leur petit trésor.

Mais qui les portait à préférer des es-

tropiés à des enfans qui paraissaient aussi misérables, et avec qui le rapport d'âge semblait devoir établir une sorte de sympathie? Le professeur de sixième, homme d'un sens droit, leur avait appris que des enfans, accoutumés à mendier, deviennent toujours des fainéans, et qu'un fainéant est un fardeau pour la société.

Cependant, en longeant les rues qui conduisent au Luxembourg ou aux Boulevards neufs, la troupe joyeuse passait devant des marchandes, qui étalaient les plus beaux fruits. Henri et Edmond les convoitaient en passant, parce qu'il était expressément défendu de sortir des rangs, jusqu'à ce qu'on fût rendu aux lieux où on allait se livrer à des jeux d'exercice. Il était donc inutile que les deux amis prissent de l'argent avant que de sortir du collége.

Tous les matins le jardinier portait, à M. le proviseur, un panier de superbes fraises; quelquefois il passait près d'Edmond et de Henri, qui jetaient un coup d'œil d'envie sur le panier tentateur. « Qu'il est heureux, M. le proviseur, de » manger des fraises tous les jours! — » Nous n'en avons que tous les quinze » jours chez nos parens. — Mais est-il » impossible de nous en procurer plus » souvent? » Cette dernière phrase annonce une tentation forte. Toute tentation, bien prononcée, ressemble à une pente douce, sur laquelle il est agréable de se laisser glisser. On ne s'occupe pas de ce qui est au bas, et c'est un grand mal. « Mon cher Edmond, il faut abso- » lument que nous mangions des frai- » ses. — Oh! oui, mon cher Henri. — » Mais comment nous y prendrons- » nous? — Je n'en sais rien. — Ni moi. »

Leur bon génie, Robert, était détenu à l'infirmerie. Un mot de lui eût suffi, peut-être, pour éteindre le désir des fraises; mais ce malheureux panier, qui, tous les matins, tentait nos étourdis, était leur mauvais génie.

Un certain jour le jardinier oublia de fermer derrière lui la porte du jardin. Une grande partie de barres était engagée dans la cour, et chacun était tout à son jeu. L'occasion était favorable et dangereuse. Nos deux étourdis, au lieu de se parler, de réfléchir, se bornent à se faire un signe très-significatif, et en quatre sauts les voilà dans le jardin.

Ils en connaissaient tous les détours, depuis l'aventure du balancier de l'horloge; ils vont droit au carré de fraises. Il était bordé de groseillers, sous lesquels nos maraudeurs se couchent, et ils

travaillent avec ardeur, sans relâche, à satisfaire leur gourmandise.

Ils commençaient à être rassasiés, et ils étaient persuadés qu'ils sortiraient du jardin comme ils y étaient entrés. Tout à coup ils entendent donner un double tour de clef à la porte..... Les voilà stupéfaits, anéantis. Ils se rappellent, mais trop tard, les paroles terrifiantes du proviseur, et une sueur froide coule de tous leurs membres.

« Non, on ne nous dépouillera pas » publiquement de notre habit. — Non, » nous ne serons pas chassés, déshonorés. — Nous fuirons. — Où? chez » nos parens? — Aussi sévères que le » proviseur, ils nous banniraient de » chez eux. » Cruels enfans, vous doutez de votre père, et surtout de votre mère! Si vous êtes pères à votre tour, vous sentirez dans votre cœur une source

inépuisable d'amour, et si, comme vous, vos enfans ont le malheur d'en abuser, vous vous rendrez aux accens du repentir. De tels raisonnemens étaient au dessus de l'âge d'Edmond et de Henri.

« Si du moins nous avions pris notre » argent avant que de nous exposer » ainsi ! » Ces petits malheureux n'avaient pas un sou dans leur poche.

Cependant le jardinier travaillait de différens côtés, en chantant la chansonnette. Les coupables suivaient tous ses mouvemens, et ils se traînaient sur le ventre pour chercher un nouvel asile qui les dérobât à ses regards. Le bon homme était loin de penser à eux.

Bientôt le son de la cloche appelle les élèves en classe. « On va s'apercevoir de » notre absence, nous sommes perdus. » — Perdus sans retour. — Mais si nous » rentrions dans la cour à l'heure où le

» jardinier porte ses légumes à la cui-
» sine?—Nous ne sommes pas en classe;
» l'effet est produit, nous sommes per-
» dus. — Vois-tu se renouveler la scène
» d'infamie que nous a donnée Auguste?
» — Comment n'est-il pas mort sur la
» place?—Je sens que j'y mourrais.—Et
» moi aussi.» Hélas! pourquoi cette crainte salutaire ne les a-t-elle pas éclairés plus tôt?

« Nous fuirons, nous fuirons.—Il le
» faut nécessairement. — Mais par où?
» mais comment? nous sommes entou-
» rés de murailles élevées. » En changeant continuellement de genre de travail, le jardinier les avait poussés jusqu'à un tas considérable de fumier derrière lequel ils se cachèrent.

Ce tas de fumier était auprès d'une porte charretière qui donnait dans une ruelle parallèle à la rue Saint-Jacques. Elle ne s'ouvrait que pour recevoir les

charrettes qui apportaient l'engrais au collége, et, en ce moment, elle était exactement fermée. Mais, à quelques pas de là, était une longue échelle plantée contre le mur; les deux enfans se regardent, en riant de ce rire machinal qui annonce la démence ou le désespoir. C'est de celui-là, nous dit-on, que rit l'ange des ténèbres, quand il a fait pécher l'innocence. « A trois heures le jardinier dort. — A trois heures nous » escaladerons ce mur. — Un cordeau, » attaché au haut de l'échelle, nous aidera à descendre dans la ruelle. — » Nous prendrons celui dont le jardinier » vient de se servir tout à l'heure pour » tracer un alignement. — Nous sortirons de Paris; quand nous serons » dans la campagne, nous tomberons à » genoux..... — Et nous prierons Dieu » d'avoir pitié de nous. »

Fort heureusement pour eux ils avaient dans leur poche le morceau de pain du déjeuner, et, à cet âge, le désespoir n'ôte pas toujours l'appétit. D'ailleurs, il y avait loin de là à trois heures; le temps est long quand on est péniblement affecté, et manger c'est se distraire, au moins pour un moment. A leur frugal repas succéda un accablement profond.

Ils se regardaient sans se parler, comme le font des malheureux que l'approche du supplice terrifie et abat. N'est-ce pas, en effet, un supplice que de franchir les murs de cette paisible enceinte pour s'éloigner des meilleurs parens, pour se jeter dans un monde inconnu, où ils ne trouveront peut-être aucune ressource? Vous l'avez voulu, malheureux enfans!

Ils comptaient les minutes, et le bruit

d'une feuille morte, que le vent faisait rouler auprès d'eux, les faisait frissonner. Le son de la cloche, en leur indiquant l'heure, les rappélait où ils devaient être, et où ils ne pouvaient plus arriver. Ils regrettaient intérieurement cette maison de travail, de subordination et de plaisir, dont ils ne sentaient plus que les agrémens : un grand mal éteint la sensation d'un moindre, et le collége de Louis-le-Grand ne leur paraissait plus qu'un lieu de délices. C'est ainsi qu'Adam et Eve, chassés du paradis terrestre, oubliaient les orties et les chardons qui leur avaient piqué les pieds et les jambes, car tout, sur notre terre, même un paradis terrestre, offre un mélange de bien et de mal.

Trois heures sonnent enfin. Les deux coupables se lèvent et regardent autour d'eux. Ils voient le jardinier entrer dans

sa loge, un chiffon de pain dans une main, et une bouteille dans l'autre. Ils commencent à retrouver des idées et à se les communiquer. Ils conviennent d'attendre qu'il ait pu goûter et s'endormir. Attendre, toujours attendre, quand on est sur des charbons ardens !

Enfin ils se mettent en marche. Ils vont prendre le cordeau qui doit favoriser leur évasion. Ils montent au haut de l'échelle, et ils attachent la corde au dernier échelon. Edmond enfourche le mur, et se laisse glisser dans la ruelle. La rapidité de sa chute lui écorche et lui brûle l'intérieur des mains.

« Oh ! oh ! dit un savetier, dont la » boutique était en face, voilà un sin- » gulier chemin que prend cet enfant, » pour aller faire l'école buissonnière.... » Ah ! diable, en voilà un second ! Tout

» le collége de Louis-le-Grand va-t-il
» s'envoler par-dessus les murs? »

Le savetier appelle le menuisier son voisin, et ils se mettent à raisonner. « Oh, ils vont faire un petit tour de » ville. — Oui, et ils rentreront par la » grande porte : cette route est plus fa- » cile que celle qu'ils viennent de choi- » sir.—Mais si nous les reconduisions au » collége? — Ce serait une bonne ac- » tion. » Henri et Edmond, un peu étourdis de leur manière de voyager, se secouaient les oreilles. A ces mots, ils prennent leur course, et on court bien à cet âge-là, surtout quand on a peur.

« Ma foi, dit le savetier, qu'ils aillent » où ils voudront : je ne suis pas coureur, » moi. — Et puis nous n'avons pas la » pratique du collége. Qu'ils aillent où » ils voudront. »

Après avoir tourné quelques rues,

Henri et Emond ralentirent leur marche, parce qu'ils étaient hors d'haleine, et qu'ils ne voulaient pas avoir l'air de fugitifs. Ils avançaient en causant, et ils se retournaient souvent pour s'assurer qu'on ne les suivait pas : « Que ferons-
» nous quand nous serons dans les
» champs? — Nous entrerons dans le
» premier village, et nous demanderons
» à dîner. — Nous n'avons pas de quoi
» le payer. — Nous donnerons une leçon
» de lecture à la petite fille.... — Une
» leçon de latin au petit garçon. — Hé,
» mais.... mon ami .... — Qu'est-ce ? —
» Pourquoi ne nous ferions-nous pas
» maître d'écoles? Nous pouvons con-
» duire nos écoliers jusqu'en sixième.
» — Et c'est beaucoup pour des paysans.
» — Et puis ce moyen de gagner notre
» vie est honorable. — Allons, allons,
» nous serons maîtres d'école. »

Ils arrivent à la barrière Saint-Laurent. De ce moment ils se croient libres. Fidèles à l'espèce de vœu qu'ils ont fait dans le jardin du collége, ils se mettent à genoux, ils prient Dieu de leur être en aide, et surtout de leur faire avoir beaucoup d'écoliers.

Comme ils finissaient leur prière, arrive près d'eux un coucou qui allait à Saint-Denis : « Allons, mes petits amis, » j'ai encore deux places sur mon siége, » montez. » Ils étaient fatigués, mais ils savaient qu'un cocher vit de son métier. « Hélas! Monsieur, nous n'avons pas le » sou. — Pas le sou, et vous courez les » champs! Où allez-vous donc comme » ça? — Nous allons nous faire maîtres » d'école. — Oh! oh! honneur à la science, » même lorsque sa bourse est vide. Mon- » tez, mes enfans, et s'il ne se présente » pas de lapins sur la route, je vous con-

» duirai gratis jusqu'à Saint-Denis, pour
» l'amour de la science.

« —Vois-tu, Henri, l'aumônier du col-
» lége avait bien raison de nous dire qu'il
» est toujours bon de prier Dieu : il nous
» a envoyé une voiture. — S'il daignait
» aussi nous envoyer des écoliers. — A
» dîner d'abord, c'est le plus pressé. »

On riait beaucoup, dans la voiture, de la conversation des deux enfans; mais rire n'est pas aider. Parmi les voyageurs, se trouvait une jeune mère, qui ne prenait aucune part à la gaieté générale. Mon fils a six ans, pensait-elle, le temps n'est pas très-éloigné où il fera, peut-être aussi, des espiégleries. Que ne donnerais-je pas à l'homme compatissant qui prendrait soin de lui !

En arrivant à Saint-Denis, elle fit entrer Edmond et Henri chez un pâtissier, et donna à chacun d'eux une douzaine

de talmouses. Elle allait leur faire un petit sermon sur leur fuite du collége, et sur la nécessité d'y retourner.... baste, ils étaient déjà loin. Ils couraient les rues de Saint-Denis, leurs talmouses sous le bras. Ils les détachaient de la masse l'une après l'autre, et au bout d'un quart d'heure ils avaient recouvré l'usage de leurs deux mains: il ne restait plus rien de ce que leur avait offert un cœur maternel.

En allant, en venant, ils furent frappés de l'aspect d'un écriteau : *Boutique et dépendances à louer :* « Bien, c'est cela. » — Voilà ce qu'il nous faut. Rien n'est » plus commode qu'un rez-de-chaussée » pour établir une école.—Et les maîtres » se logeront dans les dépendances. — » Entrons. — Entrons. »

Le propriétaire de la maison trouva fort plaisant que deux enfans voulussent

louer sa boutique. Il rit de tout son cœur quand il les entendit parler d'aller commander à un menuisier des tables et des bancs : « On ne paie pas tout comptant » au collége. — Le menuisier nous fera » crédit. Et nous nous acquitterons avec » les produits de notre école. »

Le rire continuel du propriétaire fit descendre un jeune officier de la garde, qui logeait dans la maison. Quand il sut de quoi il était question, il rit d'aussi bon cœur que le propriétaire, et en riant il examinait les boutons de l'habit uniforme, autour desquels était écrit : *Collége de Louis-le-Grand.*

Il entra en conversation avec les deux fugitifs. Il leur fit remarquer qu'on ne loue pas une boutique à des enfans, qui n'offrent aucune garantie du loyer. Il les assura que, par la même raison, aucun menuisier ne leur ferait crédit. Enfin il

leur apprit qu'on ne peut ouvrir une école sans l'autorisation du maire; que, d'ailleurs, leur âge ne commandait pas la confiance, et qu'aucun parent ne leur donnerait ses enfans : « Et puis, ajouta-» t-il, le maire verra vos boutons; il » vous fera arrêter et reconduire à votre » collége. »

A ces derniers mots, les petits malheureux fondirent en larmes : « Etre re-» conduits au collége! — Etre déshono-» rés! — Mes jeunes amis, à votre âge » on aime à faire du bruit. Suivez-moi; » je vais vous mener à la caserne, et le » maire ne vous prendra pas là. — Mais, » monsieur l'officier, que ferons-nous à » la caserne? — Je vous mettrai entre » les mains du tambour-major; il vous » passera une caisse au col, et ra tan » plan, plan, plan, vous ferez un carillon » de tous les diables. — En effet, ra tan

» plan, plan, plan, cela sera joli. — Et » le maire ne viendra pas vous chercher » là. » Ils suivent gaiement l'officier, et ils arrivent à la caserne. L'officier les livre au tambour-major, et, en sortant, il les consigne au factionnaire placé à la grille.

Cet officier n'avait que vingt ans, et c'était cependant un jeune homme réfléchi. Il avait pensé qu'il fallait s'assurer de ces enfans qui, au moindre soupçon, se seraient jetés à travers les champs, et qu'on aurait eu peut-être beaucoup de peine à rejoindre.

En sortant de la caserne, l'officier alla rendre compte au maire de ce qu'il avait fait. Ils convinrent de laisser ces enfans passer au service du roi le reste d'une journée aventureuse; mais qu'on la leur rendrait dure, afin de les dégoûter des voyages dangereux.

En conséquence de cet arrangement, l'officier retourne aux casernes et fait un signe expressif au tambour-major. MM. Edmond et Henri sont mandés dans la cour, et on leur fait battre la caisse. Il battent mal; cela devait être ainsi, et, à chaque faute, le tambour major leur allonge sur les épaules quelques coups de courroie. Il se plaignent à l'officier, qui leur répond que c'est l'usage, mais que lorsqu'ils sauront bien faire ra-ta-plan, ils s'amuseront comme des compères.

Cependant les fautes se répètent, et les coups continuent à pleuvoir. Les petits malheureux pleurent, gémissent; ils demandent en grâce qu'on leur permette de retourner chez leurs parens. L'officier leur répond que, puisque le service du roi ne leur convient pas, on verra le lendemain ce qu'on pourra faire pour eux;

qu'en attendant ils aillent manger la soupe et se coucher.

Il se rangent autour d'une gamelle que déjà dix hommes convoitaient. On leur met à la main une cuiller d'étain malpropre. Tout cela leur paraît dégoûtant; mais il ont déjà digéré les talmouses, et ils mangent avec assez d'appétit. Cependant, quand ils vont trop vite, le voisin donne avec sa cuiller un coup sur la leur; elle tombe, et avant qu'ils l'aient relevée, les dix hommes ont vidé deux fois la leur.

Après la soupe, on leur donne à chacun un morceau de pain de munition, sur lequel on place un très-léger morceau de lard. Oh! alors personne ne leur dispute ce qu'ils tiennent, et ils font à leur aise un assez mauvais souper.

Alors le caporal, chef de la chambrée, leur notifie qu'ils ayent à se coucher.

Il répondent qu'il fait encore grand jour. Une banderole de giberne devient dans les mains du caporal un argument sans réplique. Ils se mettent dans un lit, composé d'une paillasse, dont la paille n'a pas été renouvelée depuis six mois, d'un matelas, épais comme une galette, dur comme un noyau de pêche, et de draps gros et crasseux. On sent bien que tout cela avait été arrangé entre l'officier et le caporal. Retournons au collége de Louis-le-Grand, où certes ils n'eussent pas été traités aussi sévèrement.

En passant et repassant, le jardinier s'aperçut que le carré aux fraises était foulé, il jugea aussitôt qu'il était entré quelques mauradeurs. Mais par où avaient-ils passé? Guillaume se grattait l'oreille en regardant le ciel, et il n'y trouvait pas ce qu'il cherchait. Il se rappela enfin avoir laissé la porte ouverte pendant

la récréation du matin, lorsqu'il portait les fraises à la cuisine.

Son premier mouvement fut de faire l'inspection exacte de tout le jardin: c'était le moyen le plus sûr de reconnaître jusqu'où avait été porté le dégât.

Il passe devant le tas de fumier; il arrive au pied de l'échelle; il entend du bruit dans la ruelle; il lève la tête, et il aperçoit pendre au dernier échelon un bout de son cordeau. Il monte au haut de l'échelle, et il voit l'autre bout de la corde traînant dans le ruisseau. « Re-» garde, regarde, lui crie le savetier, » les oiseaux sont envolés. » Guillaume n'a qu'un parti à prendre en semblable circonstance, c'est d'aller conter ce qu'il a vu à M. le censeur.

Depuis trois heures de l'après midi on avait remarqué l'absence d'Edmond et de Henri. Le censeur était allé à l'in-

firmerie; depuis long-temps il interrogeait Robert, qui pouvait savoir quelque chose des projets de son ami, ou du moins donner, d'après les goûts et les habitudes des fugitifs, quelques indices qui pusssent aider à les retrouver. Le pauvre Robert ne disait rien, parce qu'il n'avait rien à dire. « Il sont peut-» être allés chez leurs parens? — Non, » monsieur le censeur. M. Du Perron au-» rait déjà ramené son fils au collége. — » Vous avez raison, Robert; mais où les » chercher? Apprendre leur fuite à leur » parens, ce serait les inquiéter, les tour-» menter sans résultat... Où les chercher? » où les chercher? » Robert, profondément affligé de l'escapade de son ami, ne proférait plus un mot. Le censeur et lui se regardaient en silence lorsque le jardinier entra à l'infirmerie.

Il raconte ce qu'il sait, et l'âme tout

entière de Robert est concentrée dans ses oreilles. Il est bien faible encore, mais l'amitié lui parle avec force, et peut-être sa vanité lui dépeint le triomphe dont il jouira, s'il ramène les petits déserteurs. Le censeur se dispose à aller demander des recherches à la police; le plan de Robert est arrêté dans son esprit.

Dès qu'il est seul il met ses souliers, prend quatre francs, qui étaient toute sa fortune, et descend chez le concierge. « Je vais, lui dit-il, remplir une mission de » M. le proviseur.—Où est votre *exeat?* » — Je ne sais pas trop ce que j'en ai » fait. N'importe, laissez-moi sortir. » Véracité, loyauté, sagesse, Robert, tout cela était synonyme au collége. Le concierge, comme les autres, le croit incapable de mentir : il le laisse passer.

Deux enfans qui s'échappent du collége ne vont point au pas. Robert espère que

la rapidité de la course de Henri et d'Edmond les aura fait remarquer, et il commence par se rendre à leur point de départ. Il interroge le savetier. Ils ont suivi la ruelle, et ils doivent avoir pris la rue de la Harpe. Dans cette rue, et dans plusieurs autres, il obtient des renseignemens, après avoir inutilement consulté vingt personnes. En effet, deux enfans qui courent les rues ne sont pas très-remarquables. Robert est incapable de se rebuter, quand il est question de servir son ami. Il arrête tout le monde, il interroge tout le monde, et, de moment en moment, il devient plus incertain de la route qu'il doit suivre.

Sa faiblesse le contraignit enfin à s'asseoir sur une borne, près de laquelle étaient placés deux commissionnaires-décroteurs. Il les observe, et il remarque qu'ils examinent soigneusement les pas-

sans et qu'ils invitent à poser le pied sur la sellette ceux qui leur paraissent avoir besoin du petit coup de brosse. Ces décroteurs lui apprennent qu'ils ont vu passer, il y a environ quatre heures, deux enfans en uniforme, qui couraient à toutes jambes, et qui souvent regardaient derrière eux. De ce moment Robert se décide à ne plus consulter que les commissionnaires des coins de rues, et guidé par eux, d'une de leurs stations à l'autre, il arrive à la barrière du faubourg. La fatigue le contraint à se reposer là, et là il réfléchit, en buvant un verre de *coco*, que vient lui proposer le marchand.

« Me voilà dans la campagne ; la grande » route est devant moi, elle conduit à » Saint-Denis. Mais je vois à droite et à » gauche un chemin qui file le long des » murs d'enceinte de la ville. Par où irai-

» je pour les retrouver? Mon pauvre Ed-
» mond, ou es-tu? que fais-tu? que vas-
» tu devenir? Ah! pourquoi t'être enfui
» du collége! »

Un mendiant, qu'il n'avait pas remarqué, était debout, près de lui, appuyé sur son bâton, et son chapeau était à terre devant lui. Un mendiant est, au moins, aussi observateur que les commissionnaires; celui-ci cherchait à lire sur toutes les figures cet air de bonté qui indique le sou prêt à s'échapper, et à passer dans sa main.

Le mendiant a entendu le monologue de Robert. « Mon jeune Monsieur, vous
» cherchez un écolier, moi, j'en ai vu
» deux. — Deux! deux! dites-vous!... ô
» ciel, est-il possible? — C'est comme
» j'ai l'honneur de vous le dire. Ils se
» sont mis à genoux là, ils ont prié un
» moment, ce qui m'a paru assez extra-

» ordinaire, et puis ils sont montés à
» côté d'un cocher de *coucou*, qui les a
» sûrement menés à Saint-Denis. —
» Bon homme, vous me rendez un im-
» portant service. Acceptez ce franc; je
» vous donnerais davantage, si j'étais
» plus riche. »

Le mendiant se félicita d'avoir parlé à propos, et Robert monta dans le premier coucou qui passa devant lui. Le voilà aussi dans la petite ville de Saint-Denis. Que fera-t-il à présent?

Il n'y avait qu'un parti à prendre: c'était d'aller trouver le maire, et de s'expliquer avec lui. Robert, très-avancé dans ses études, l'était très-peu dans les usages du monde, et surtout des lois. Il imagina de demander la demeure d'un tambour de ville, et il lui promit les deux francs vingt-cinq centimes qui lui restaient, s'il voulait tambouriner deux

écoliers du collége de Louis-le-Grand, qui en étaient sortis furtivement le matin.

Le tambour court chez le maire, pour demander son autorisation. Le maire et ses adjoints étaient à la promenade. Le tambour croit avoir satisfait au règlement de police, et il se met en train de gagner les deux francs vingt-cinq centimes. Robert marchait à côté de lui.

Ils passent devant un café, où notre jeune officier s'amusait avec quelques camarades. Le bruit du tambour fixe toujours l'attention. Ces messieurs s'avançent, regardent et écoutent. « Oh, » oh, dit notre jeune homme, encore un » échappé de collége! il cherche les deux » autres, sans doute pour courir la pré- » tentaine avec eux. Je vais les réunir. »

Il s'approche de Robert, et lui dit qu'il va le conduire où sont ses deux

amis. Robert devient rouge, et haletant de plaisir. Il baise les mains et le bas de l'habit de l'officier, il le suit, en le comblant de bénédictions. Il l'eût suivi en sautant, si sa faiblesse lui eût permis de sauter. Qu'il est heureux! il va revoir son Edmond! il va le presser sur son cœur! mais dans quel état va-t-il le retrouver?

Il entre avec l'officier dans la chambre où les deux amis sont détenus. Couchés dans un mauvais lit, ils donnent un libre cours à leurs larmes; ils montrent à Robert leurs épaules, meurtries par les coups de courroies. Robert s'attendrit à son tour, il les caresse, il les console; il leur parle raison, avec ce ton de persuasion que le mensonge n'imite jamais. L'officier est ébranlé; cependant, il pense qu'un espiègle est adroit: il l'avait été lui-même. Il donne l'ordre au

caporal de faire coucher le nouvel arrivé au milieu des autres. Fort heureusement pour Robert, il était trop tard pour qu'on lui donnât une leçon de rataplan.

Un caporal est une machine essentiellement obéissante; en deux tours de mains il a déshabillé Robert, et avec une claque sur les fesses, il l'envoie rouler entre ses camarades.

« Je l'ai toujours dit, s'écria Robert, » il n'est pas de faute qui n'entraîne » après elle sa punition: je suis sorti du » collége sans permission, j'ai menti au » concierge, afin de pouvoir m'échap- » per; je mérite mon sort, et je le su- » birai avec résignation; mais je prends » le ciel à témoin que je n'avais d'autre » pensée, mon cher Edmond, que de te » retrouver, et de te faire rentrer dans » le devoir. »

Le caporal n'était plus jeune; il avait fait les dernières guerres, et la bonté est le caractère distinctif des vieux soldats. Robert continuait de parler, et le caporal l'écoutait avec attention. Vaincu enfin par ses raisonnemens sages et affectueux, il essuie une larme qui mouille sa paupière, il prend Robert dans ses bras, il le porte dans son lit: « Tu cou-
» cheras avec moi, lui dit-il; mais ces
» deux vauriens-là resteront où ils
» sont. »

« Vous êtes bon, lui dit Robert, et
» je m'attendais à être traité aussi dure-
» ment que mes camarades. Mais, Mon-
» sieur, la nuit s'approche, et, depuis
» douze heures, je n'ai rien pris; je me
» sens prêt à défaillir d'inanition. —
» Tiens, mon brave enfant, tiens. » Et le caporal prend son pain de munition. Il va en couper une tranche. « Non, non,

» pas de pain de munition à un enfant » qui se sacrifie pour sauver son ami. » Il coupe un bon croûton du pain blanc de la soupe, et il dit en soupirant : « Voilà tout ce que je peux t'offrir. De» main matin, je remplacerai ce qui » manque au pain de la soupe. Mange » et dors. »

Edmond et Henri furent frappés de la différence que le caporal établissait entre eux et Robert. « Voilà, chuchotaient» ils, les fruits que produisent les bons » principes. Robert a failli, sans doute ; » mais c'est par excès d'attachement » pour moi. M. le proviseur lui pardon» nera, mais nous, nous... » Le sommeil, si nécessaire après une journée de tribulations et de fatigue, vint rafraîchir les membres de ces trois enfans, et leur couper la parole. Ils n'entendirent pas battre la retraite ; ils n'entendirent pas

rentrer dans la chambre les soldats qui la composaient.

Le lendemain de très-bonne heure, l'officier y entra, suivi d'un sergent de ville. Il intima aux trois détenus l'ordre de s'habiller promptement. Pendant qu'ils faisaient leur courte toilette, le caporal tira l'officier à part, et, après un court entretien, celui-ci s'avança vers Robert, d'un air riant, lui prit la main, et lui annonça qu'il retournerait à Paris libre, absolument libre.

Un coucou attendait devant la grille. Le sergent de ville y fait monter les deux coupables, et se place entre eux. Robert monte à côté du cocher, pour qu'on ne doutât pas de la distinction que l'équité avait établie en sa faveur. Encore un mouvement d'orgueil ! Le cocher fouette ; on est sur la route de Paris.

A tous les âges de la vie, l'imagination

se porte en avant; elle crée des chimères brillantes ou gracieuses, qu'elle brûle d'atteindre; elle sommeille ou elle s'alarme, quand elle est forcée de rétrograder, et de rentrer dans le présent, auquel elle a cru échapper. Ainsi, Henri et Edmond croient se régaler avec des fraises, qui leur paraissent assez ordinaires; ainsi, ils espèrent échapper au châtiment qu'ils ont mérité, en sautant par-dessus les murs; ainsi, ils comptent trouver, dans les champs, la liberté, ce bien que nous chérissons tous, et dont on ne jouit presque jamais; ainsi, ils se sont vus maîtres d'école, et gagnant honorablement leur vie. Comment ces illusions se sont-elles dissipées? Elles ont disparu sous la salutaire banderolle d'un tambour-major, et les petits malheureux ne voient plus dans un avenir, auquel ils touchent déjà, qu'une ef-

frayante réalité, une dégradation infamante, que suivra la perte de l'amitié et de l'estime de leurs camarades, et l'indignation de leurs parens.

Ils pleuraient, et à mesure qu'on approchait de la barrière, leurs sensations devenaient plus cruelles. Le bon Robert tâchait de les consoler; il leur représentait que, quelle que fût la punition qui les attendait, elle serait moins dure que celle qu'ils avaient reçue à Saint-Denis. « Etre dégradés, mon cher Robert!..... » Etre publiquement chassés du col- » lége! » Et à cette idée, leurs sanglots redoublaient; un désespoir, qui pouvait avoir des suites funestes, s'empara enfin de toutes leurs facultés.

Robert, inquiet, désolé, parle au sergent de ville. Il lui représente la nécessité de calmer ces pauvres enfans; il le conjure de ne pas les reconduire au col-

lége, dont le seul aspect peut les jeter dans une crise nouvelle; il le caresse, en le suppliant de les remettre entre les mains de leurs parens.

Ce sergent de ville était un bon homme, marié, père de famille, et quand on a des enfans, on s'intéresse plus ou moins à ceux des autres. L'officier avait marqué à Robert des égards, que ses sentimens justifiaient; son éloquence de douze ans, mais qui partait du cœur, était plus que suffisante pour persuader un homme simple. Robert pleurait; il pleura aussi, et il dit au cocher, d'une voix entrecoupée : «Conduisez-nous rue de Tournon. »

A ces mots, la scène de désolation et d'effroi qui se passait dans la voiture se calma insensiblement. Quel est l'enfant coupable qui ne compte pas un peu sur l'indulgence paternelle? « L'enfant pro-» digue s'est égaré, dit enfin Edmond.

» Oui, répondit Henri. Il est venu repen-
» tant, se jeter aux pieds de son père.....
» — Et son père lui a pardonné. Les vô-
» tres pardonneront aussi, reprit Robert.
» Oui, oui, continua le sergent, ils par-
» donneront, parce que vous êtes bons
» et repentans ; » et il les embrassait tous les deux, et il prenait la main de Robert, et la pressait affectueusement.

On sent bien qu'au moment où la fuite des deux enfans fut connue, le proviseur les envoya réclamer chez leurs parens. Ils apprirent la faute de leurs fils, sans savoir où ils les retrouveraient. Une heure après, le colonel Robert fut averti que le modèle du collége était également en fuite. « Il aura affaire à moi, disait le
» vieux soldat. Il sera sévèrement puni,
» reprenait M. Du Perron. Qu'ils revien-
» nent, s'écriaient les deux mères, et on
» verra ce qu'il faudra faire. » Celle de

Henri accourait pour savoir si on avait des nouvelles. Mesdames Robert et Du Perron allaient, de chez elles, au collége. De là elles couraient chez madame Henri. Madame Henri ne sortait plus de son cabriolet. Les trois mères affligées se croisaient souvent, s'interrogeaient des yeux, et un simple mouvement de tête répondait qu'on n'avait rien découvert.

MM. Robert et Du Perron avaient pris le seul moyen qui pût mettre un terme à leur anxiété : ils étaient allés à la préfecture de police. Tous les espions étaient à la recherche des fugitifs ; le préfet en avait envoyé jusqu'aux filets de Saint-Cloud. A la chute du jour, les parens, les valets, les chevaux, étaient excédés de fatigue.

Point de repos, pendant la nuit, pour les malheureuses mères. Si le sommeil les

surprenait un moment, des rêves affreux les éveillaient en sursaut; des idées sinistres les tourmentaient, les torturaient ; leur état devenait insoutenable, et leur faisait maudire le jour qui les avait rendues mères. Cruels, ingrats enfans, réfléchissez, avant que de commettre une faute grave; mettez-vous à la place de votre faible mère, et si vous n'avez pas le cœur gâté, vous vous arrêterez au bord du précipice; vous préviendrez les larmes amères que vous alliez faire couler.

Sept heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg. Un violent coup de marteau, frappé à la porte cochère de M. Du Perron, fait tressaillir tout le monde. On se regarde, et avant qu'on eût pu prononcer quatre mots, Robert s'élance dans le salon, en s'écriant : « Je les ra-» mène; les voilà, les voilà. » Les deux

mères sautent les escaliers ; madame Du Perron presse son fils sur son cœur; madame Robert fait conduire Henri chez sa mère. De quel poids le cœur de M. Du Perron est soulagé! Cependant il tâche de se rendre impénétrable ; il regarde son fils d'un air composé, et qu'il croit sévère. Des larmes roulent dans ses yeux.

Le colonel est toujours maître de lui. Il ordonne à son fils, en fronçant ses épais sourcils, de lui raconter ce que tout cela veux dire. Le jeune Rohert voudrait répondre; sa mère ne cesse de le couvrir des plus tendres caresses, et parce qu'elle l'a retrouvé, et parce qu'il a ramené Edmond. « Corbleu, madame, s'é-
» crie le colonel, vous aurez le temps
» d'embrasser votre fils; finissez, s'il vous
» plaît, et qu'il parle : je le veux. »

Il était plus simple d'interroger Ed-

mond, qui avait joué un principal rôle dans le drame de la veille. Mais il se tenait serré contre sa mère, les yeux baissés, et retenant son haleine. Tel le jeune poulain cherche un refuge sous la sienne, à l'approche du loup. M. Du Perron n'avait plus rien de menaçant, et Edmond se fut rassuré, s'il eût pu lire dans le cœur de son père.

Le jeune Robert prit la parole, et il appuya sur toutes les circonstances qui pouvaient atténuer la faute de son ami, ou inspirer de l'intérêt. Quand il parla de la protection demandée à Dieu par ces faibles enfans, l'attendrissement se peignit dans tous les yeux. Lorsqu'il raconta comment le jeune officier était intervenu dans cette circonstance, la curiosité succéda à la sensibilité, et l'intérêt alla en augmentant jusqu'à l'entrée des deux fugitifs à la caserne; mais à la

leçon du tambour-major, et à la description de la fatale banderolle, madame Du Perron poussa un grand cri; elle déshabilla promptement son fils, et elle arrosa de ses larmes ces épaules noircies par les coups. Edmond, hors de lui, s'écria: « Oui, j'ai été puni cruellement; mais je » l'avais mérité. » A ces mots toute idée de culpabilité s'évanouit. M. Du Perron embrassa son fils à son tour, et le colonel proclama à haute voix le tambour-major un homme féroce. « Je suis sûr » qu'un soldat, qui se complaît à mal- » traiter ainsi deux enfans, n'est qu'un » lâche, qui ne tiendrait pas au feu. »

Tout cela était fort bien; mais une affaire essentielle restait à régler, celle de la rentrée au collége des jeunes déserteurs. On en parla pendant le déjeuner, et le résultat de la discussion fut que le colonel et M. Du Perron se rendraient

auprès du proviseur, pour mettre un terme à ses inquiétudes et solliciter son indulgence. Tout père frappe à côté, a dit le bon La Fontaine.

Le proviseur était un homme excellent, mais ferme. Convaincu de la nécessité de maintenir l'ordre dans une maison comme la sienne, il répondit aux instances des deux pères que Robert rentrerait au collége, et qu'il serait légèrement puni, parce que sa faute prouvait la bonté de son cœur, et que, d'ailleurs, c'était la première qu'il commettait. A l'égard de Henri et d'Edmond, il déclara avec fermeté qu'il ne les recevrait plus, et qu'il publierait leur expulsion du collége, parce qu'il fallait un exemple. Il ajouta, cependant, que si le sergent de ville les eût ramenés directement à Louis-le-Grand, il leur eût épargné la dégradation, subie par Auguste Letourneur,

parce qu'il établissait entre eux une grande différence. En effet, Henri et Edmond n'étaient que des étourdis, et Auguste était un hypocrite, un astucieux, qui poussait ses camarades à faire le mal, et qui se cachait derrière eux.

M. Du Perron n'avait rien à répliquer aux raisonnemens du proviseur; il lui demanda ce qu'il ferait de son fils. « Je » suis intimement lié avec le proviseur » du collége de Henri IV. Je le verrai au- » jourd'hui. Présentez-lui demain vos » deux enfans, et je vous réponds qu'ils » seront reçus. »

Il est très-difficile, quand on s'est fait chasser d'un collége, d'être admis dans un autre, parce que, je l'ai dit, il faut présenter un bon certificat du chef de la maison d'où on sort. Le proviseur de Louis-le-Grand ne pouvait le délivrer en conscience; mais il dit, à celui de

Henri IV, beaucoup plus de bien que de mal de Henri et d'Edmond, et il leur rendait rigoureusement justice. Leur admission fut arrêtée.

Quand Edmond sut qu'il allait être séparé de Robert, il s'affligea vivement. « Robert, dit-il, était mon ami, mon bon » génie. Qui le remplacera près de moi? » —Je te rendrai l'ami, répondit Henri, » et notre bon génie sera le souvenir de » la banderolle du tambour-major. Plus » de folies, mon cher Edmond. Soyons » studieux et soumis. On est toujours » heureux, quand on est bien avec soi » et avec les autres. »

Robert rentra le soir même au collége. Le proviseur le remit à l'infirmerie. Là, il lui dit: « Vous avez commis une faute, » que son motif, j'en conviens, rend, » jusqu'à certain point, excusable. Je » n'ajouterai rien à ce que vous avez dû

» vous dire à vous-même. Cependant
» toute faute doit être punie. Je vous
» prive rigoureusement de papier, plu-
» mes et livres, jusqu'à l'entier retour de
» vos forces. » Bien peu d'écoliers méritent d'être aussi honorablement traités.

L'homme naît avec le sentiment intime du juste et de l'injuste. L'enfant le conserve pur jusqu'à l'époque où, lancé dans le monde, les passions et surtout l'égoïsme l'altèrent plus ou moins, et quelquefois l'anéantissent tout-à-fait. Tous les élèves de Louis-le-Grand applaudirent à la conduite du proviseur envers Robert, Edmond et Henri.

FIN DU PREMIER VOLUME.

CONTES

A MON PETIT-FILS.

TOME II.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain des Prés, n° 9.

CONTES

MON PETIT-FILS,

PAR PIGAULT-LEBRUN.

TOME SECOND.

PARIS,

G.-E. BARBA FILS, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN ET DE PAUL DE KOCK,

RUE DE SEINE, N° 33, F. B. S.-G.

1831.

CONTES

A MON PETIT-FILS.

Edmond est corrigé.

Ceux-ci entrèrent le lendemain au collége de Henri IV. Ils tinrent tout ce qu'ils s'étaient promis. Travail assidu aux heures d'études, et gaieté folle pendant les récréations : rien n'est plus juste. Henri s'empara de son ami Edmond; il

s'attacha à lui, comme l'avait fait Robert. On ne peut exiger la perfection de personne, moins encore des écoliers. Ceux-ci se faisaient souvent de ces niches, qui n'ont rien de sérieux. Edmond était souvent tenté de les imiter. Henri le devinait. Il ne perdait pas de temps à pérorer. Il se contentait de dire : La banderolle du tambour-major. Si Edmond répliquait, il ajoutait : « Une espiéglerie » conduit à une faute légère, qui en » amène une plus grave, et, sans s'en » douter, on arrive à la caserne de » Saint-Denis ou ailleurs. Travaillons et » jouons. »

La famille Du Perron s'était liée avec celle de Henri. A toutes les quinzaines on se rassemblait, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres. Robert était enchanté de la conduite de son ami ; il estimait celui qui ne lui donnait que de

bons conseils. Il les conjurait tous deux de persévérer.

Tout allait bien. Edmond et Henri étaient toujours à la tête de leur classe. L'indisposition de Robert, et le défaut de livres l'avaient un peu retardé; mais dès qu'il lui fut permis de s'occuper, il renouvela des efforts que le succès avait toujours couronnés. Il monta à la première place, et n'en descendit plus.

Vint la distribution des prix. Il enleva tous les premiers de la seconde. Edmond et Henri se partagèrent ceux de la sixième. Quelle maman manque à cette solennité, quand elle espère que son fils sera couronné? Quelle joie, quand l'enfant auquel elle s'intéresse est appelé! Elle cherche à se contraindre, dans la crainte de paraître ridicule; de douces larmes, les larmes du plaisir la trahissent, malgré elle. Ridicule! Une bonne

mère peut-elle jamais l'être? Quelques idiots ricanent, et croient faire les connaisseurs, les importans. Ils ne s'aperçoivent pas que ceux qui les remarquent lèvent les épaules.

Jouissez, mesdames Robert, Du Perron et Henri. Soyez fières de vos enfans; laissez-vous aller aux douces impressions de la nature, et dédaignez ces êtres stupidement froids, qui ne peuvent vous comprendre.

Robert fut proclamé rhétoricien au milieu des applaudissemens. Henri et Edmond furent aussi favorablement traités du public, lorsqu'on annonça qu'ils montaient en cinquième.

Le reste de la journée s'écoula dans cette joie mutuelle que les bons cœurs savent apprécier, qu'ils appellent sans cesse, et qui semble n'exister que pour eux.

Henri, le sage Henri n'était cependant pas sans défaut. Chacun a les siens, je l'ai dit, et l'homme le plus estimable est celui qui les combat de manière à leur ôter ce qu'ils ont de dangereux. Henri aimait le jeu, et il était presque impossible qu'il ne communiquât pas ce goût à son ami, comme il lui avait inspiré son amour pour le travail et son éloignement pour toute étourderie d'éclat. La passion du jeu se développa en eux avec d'autant plus de force qu'elle ne présentait aucun danger apparent. Ils jouaient pendant les récréations, et toujours avec des écoliers plus grands qu'eux, parce que ceux-là avaient plus d'argent que les petits; mais aussi ils étaient plus adroits.

On ne mettait pas au jeu; on jouait sur parole, et le surveillant ne pouvait se douter de rien. Mais Henri répétait

tous les jours à Edmond que la parole d'un honnête homme doit être sacré; un honnête homme de douze ans! N'importe, on aime à voir se développer, dans des enfans, le germe d'une rigoureuse probité.

Edmond et Henri, payaient en cachette ce qu'ils avaient perdu, et ils perdaient presque tous les jours. Un joueur qui perd a, nécessairement, plus ou moins d'humeur, et le travail se ressentait de cette triste impression: on est peu à ce qu'on fait, quand on est agité par des sensations récentes et pénibles. Ces deux élèves descendirent bientôt au centre de leur classe, et ils eussent été relégués aux dernières places, s'ils eussent pu continuer de jouer. Mais ils n'avaient plus d'argent; ils devaient à eux deux cent sous qu'ils ne pouvaient payer avant la première réunion des trois familles,

et ils étaient réduits à manger leur pain sec depuis dix jours, lorsque le dimanche si souhaité arriva. Ils se regardaient tristement, en mâchonnant leur croutons, et ils senblaient s'accuser mutuellement.

« Ecoute, dit enfin Henri, c'est ma » faute, c'est ma très-grande faute : c'est » moi qui t'ai inspiré ce penchant des- » tructeur qui nous ruine, qui nous » soumet à une diète qui rend nos re- » grets plus cuisans, et qui influe si tris- » tement sur nos études. Aux félicita- » tions honorables dont nous avons été » comblés à la distribution des prix, a » succédé l'indifférence de nos maîtres, » et bientôt nous serons en but à leur sé- » vérité. — Mon cher Henri, tu parles » comme un docteur. — Je ne m'en tien- » drai pas là. Je t'ai engagé dans une » fausse route ; nous en sortirons ensem- » ble. Nous nous sommes dit plusieurs

» fois que la parole d'un honnête homme
» est sacrée; donnons-nous, franchement
» et loyalement, la nôtre de ne plus jouer
» d'argent. Les plus courtes folies sont
» toujours les moins nuisibles. » Ils prononcèrent leur serment avec une satisfaction réciproque.

Mais ils devaient cent sous à quelques camarades. La modique pension que leurs parens leur faisaient chaque semaine devait, le lundi suivant, servir à les acquitter. Il fallait se résigner à déjeuner et à goûter encore avec du pain sec pendant quinze jours. Cette réflexion était pénible. « Au moins, s'écria Ed-
» mond, rien ne nous agitera plus, et
» nous porterons à l'étude cette tranquil-
» lité de l'esprit, sans laquelle on ne
» peut rien faire de bien. »

Mais le dimanche suivant ils étaient quelquefois rêveurs, et même soucieux;

il fallait se dépouiller le lendemain de l'argent qu'ils allaient recevoir : ils l'avaient promis, et ils étaient loin de penser à violer leur promesse. Rien n'échappait à Robert. Il prit son cher Edmond à part, et lui tira facilement le secret de sa situation. « Mon père a long-temps » mangé du pain sec, et souvent il était » moisi. On m'en donne d'excellent au » collége, et je m'en contente; ainsi je » n'ai pas besoin d'argent. J'ai amassé six » francs; prends-les, et crois que je m'es- » time heureux de pouvoir, si facilement, » tirer mon ami d'embarras. » En finissant de parler, Robert glisse son petit trésor dans la main de son ami. Edmond ne peut consentir à dépouiller le bon, l'excellent Robert. Il recule sa main, et les six francs tombent sur le parquet.

Rien de plus simple que de l'argent qui tombe et qu'on relève. Aussi les pa-

pas et les mamans ne donnèrent pas la moindre attention à cet incident; mais Edmond crut qu'il avait été remarqué, et il ne balança pas à s'accuser hautement. « J'ai ajouté, dit-il, au sentiment » de ma faute, le regret cuisant d'avoir » affligé celui dont mes erreurs n'ont pu » affaiblir l'amitié. »

Henri prend la parole. Il se proclame la première cause de l'inconduite d'Edmond; mais il ajoute, ce qui était vrai, qu'il l'avait ramené à la plus ferme résolution de ne plus jouer. Monsieur et madame Du Perron, monsieur et madame Henri, sont agités de sensations opposées. L'inconduite de leurs enfans les afflige, et leur sincérité les désarme. Ils hésitent; ils ne savent à quelle idée s'arrêter. Le colonel, que rien n'étonne, que rien n'effraie, ramasse les six francs, et les remet à son fils. « Loin de les em-

» ployer à payer les sottises de deux
» mauvais sujets, garde-les pour faire une
» bonne action, si l'occasion s'en pré-
» sente. Corbleu ! Messieurs, si le gou-
» vernement impie, qui veut démoraliser
» le peuple, qui lui ouvre des maisons
» de jeu et des bureaux de loterie, si ce
» gouvernement vous connaissait, il vous
» ferait une pension pour vous aider à
» jouer et à corrompre vos camarades,
» avant qu'ils aient atteint l'âge des pas-
» sions.—Mais, colonel, dit madame Du
» Perron, d'un ton timide et les yeux
» baissés, ces enfans avouent leur faute,
» et ils s'en repentent.—Hé ! madame, le
» malfaiteur, qu'on traîne au supplice,
» se repent aussi.—Ses aveux, son re-
» pentir sont l'effet de la conviction.—Ces
» enfans ont tout déclaré, lorsque aucun
» soupçon ne planait sur eux. — Fort
» bien, madame, fort bien. Détruisez

» l'effet des paroles salutaires que je leur
» ai adressées. Enfans, aimez, respectez
» vos mères ; mais défiez-vous de leur
» excessive indulgence : elle vous per-
» dra tôt ou tard. »

M. Du Perron se hâta de donner une autre direction à un entretien qui pouvait s'échauffer trop. Déjà on s'occupait beaucoup de politique, et le colonel était très-attentif, lorsqu'on en parlait. Il avait sur le cœur sa destitution, et même la forte pension de retraite qu'on lui avait donnée pour le réduire au silence.

« Le gouvernement, dit-il, marche à
» sa perte, et ne s'en doute pas. Qu'est-
» ce que c'est que cette loi sur le droit
» d'aînesse, si ce n'est le dessein de jeter
» la division dans les familles? Comment
» les cadets ne haïraient-ils pas des aînés
» qui les dépouilleraient de biens que le
» droit naturel les appelle à partager

» avec eux? *Divisez pour régner*, disait
» je ne sais plus quelle reine.

» Cette loi, dérisoirement appelée d'*a-*
» *mour*, et cette loi sur le sacrilége, lors-
» que personne n'en commet en France;
» et cette charte, dont le maintien a été
» juré à Reims, et que chaque jour on
» déchire feuille par feuille!..... Oui, le
» gouvernement marche à grands pas
» vers le despotisme; mais l'armée le se-
» condera-t-elle? Toute la question est là.

» Les sous-officiers n'ont plus d'avan-
» cement, et ils vivent sans cesse avec les
» soldats. Leur mécontentement se com-
» muniquera de proche en proche, et
» tous les colonels marquis ne préven-
» dront pas une insurrection, si elle doit
» avoir lieu. Que restera-t-il alors au gou-
» vernement? quelques corps privilégiés,
» qui se battront pour défendre leurs
» priviléges. Mais la nation indignée se

» lèvera, et deux mille, quatre mille of-
» ficiers disgraciés, mis à la retraite, pa-
» raîtront tout à coup, se mettront à la
» tête des combattans, et les conduiront
» à la victoire. »

Cette conversation n'avait rien d'attrayant pour des femmes et des enfans. Une troupe de sauteurs, précédée d'un orgue de Barbarie, s'arrêta sous les fenêtres de M. Du Perron, et tout le monde courut aux croisées.

Le père tournait la manivelle de l'orgue; la mère et trois enfans faisaient leurs exercices sur un tapis crasseux, et s'efforçaient d'inspirer de la pitié aux spectateurs. Le colonel, toujours prêt à attaquer le gouvernement, demandait pourquoi il n'existait pas de maisons où les enfans, abandonnés à la charité publique, apprendraient un métier honnête et lucratif. « Ceux-ci s'élèveront

» dans la fainéantise, et mendieront » quand ils auront perdu la flexibilité de » leurs reins. Qu'importe cela à l'auto- » rité perverse, qui vient de faire mas- » sacrer, sans nécessité, vingt ou trente » hommes dans la rue Saint-Denis? La » poire mûrit; elle tombera; je vous le » prédis. Au reste, empêchons ces mal- » heureux de mourir de faim aujour- » d'hui. »

Le jeune Robert leur jette une pièce de vingt sous, et son père lui frappe sur l'épaule en signe d'approbation. Edmond et Henri n'ont rien; mais les mamans leur glissent une pincée de monnaie blanche. « Combien donnerons- » nous? demanda Edmond à Henri. — » Vingt sous, comme Robert : donner » plus serait l'humilier. »

Le père, la mère et les enfans les comblèrent de bénédictions. « Ces petits êtres

pèce d'enthousiasme concentré, qu'un jour il serait un grand orateur. Il se trompa complètement.

Robert faisait des vers, tout-à-fait selon les règles; mais dépourvus de goût et surtout d'imagination. On lui donna un jour un discours à faire sur l'influence du Saint-Esprit. Robert écrivit comme un jeune homme qui ne peut s'élever à la hauteur de son sujet, et quand on traite de ce qu'on ne connaît pas bien, on est incertain dans sa marche, obscur dans ses expressions. Robert sentait qu'il faisait mal; il sentait aussi qu'il ne pouvait faire mieux.

Le professeur ne se rebuta point. Il connaissait assez son disciple pour être persuadé qu'il était appelé à exceller dans un genre quelconque. Il donna une amplification à faire sur ce texte : *la morale est l'unique base de l'ordre public.*

Oh! ici Robert fut à son aise. Garçon honnête par principes et par habitude, il saisit rapidement la beauté et l'étendue de son sujet. La réflexion le lui produisit sous toutes les faces qu'on peut embrasser à treize ans. Il fit un ouvrage, où les moyens qu'il put employer étaient appuyés par une force de raisonnement, qui porta le professeur à décider que Robert était né pour la géométrie. Heureux les enfans dont les maîtres s'étudient à pénétrer ce qu'ils doivent être un jour, et qui dirigent leurs études vers le but où les appelle la nature.

Celui-ci se fit un plaisir d'enseigner à Robert, pendant quelques momens des récréations, l'arithmétique, trop négligée dans les colléges. Il le fit ensuite passer à l'algèbre, et de ce moment, l'élève commença à jouir. Il fut complètement heureux, quand il put résoudre,

pèce d'enthousiasme concentré, qu'un jour il serait un grand orateur. Il se trompa complètement.

Robert faisait des vers, tout-à-fait selon les règles; mais dépourvus de goût et surtout d'imagination. On lui donna un jour un discours à faire sur l'influence du Saint-Esprit. Robert écrivit comme un jeune homme qui ne peut s'élever à la hauteur de son sujet, et quand on traite de ce qu'on ne connaît pas bien, on est incertain dans sa marche, obscur dans ses expressions. Robert sentait qu'il faisait mal; il sentait aussi qu'il ne pouvait faire mieux.

Le professeur ne se rebuta point. Il connaissait assez son disciple pour être persuadé qu'il était appelé à exceller dans un genre quelconque. Il donna une amplification à faire sur ce texte: *la morale est l'unique base de l'ordre public.*

Oh! ici Robert fut à son aise. Garçon honnête par principes et par habitude, il saisit rapidement la beauté et l'étendue de son sujet. La réflexion le lui produisit sous toutes les faces qu'on peut embrasser à treize ans. Il fit un ouvrage, où les moyens qu'il put employer étaient appuyés par une force de raisonnement, qui porta le professeur à décider que Robert était né pour la géométrie. Heureux les enfans dont les maîtres s'étudient à pénétrer ce qu'ils doivent être un jour, et qui dirigent leurs études vers le but où les appelle la nature.

Celui-ci se fit un plaisir d'enseigner à Robert, pendant quelques momens des récréations, l'arithmétique, trop négligée dans les colléges. Il le fit ensuite passer à l'algèbre, et de ce moment, l'élève commença à jouir. Il fut complètement heureux, quand il put résoudre,

avec quelque facilité, des problèmes qui lui découvraient une vérité nouvelle, et toujours incontestable.

La jeunesse est enthousiaste. Robert prétendit bientôt que les mathématiques, où tout est prouvé, sont la seule science utile, et par conséquent la seule qu'on dût enseigner aux enfans. L'exagération traîne toujours, après elle, de graves inconvéniens. On préparait Robert à faire sa première communion, et il raisonnait avec son confesseur. Il rejetait tout ce qui n'était pas mathématiquement prouvé. Le confesseur se fâcha. Cependant il ne pouvait faire punir Robert sans révéler la confession. Mais il confia à deux jésuites, sans nommer personne, la position difficile dans laquelle il se trouvait. Les jésuites, à force d'intrigues, étaient parvenus à un degré de puissance, qu'ils couvraient du voile

de la modestie. Le gouvernement leur était soumis ; ils le poussaient sans cesse au bigotisme, qui n'est pas la religion ; ils attiraient sur lui le mépris, qui devait fonder la puissance suprême à laquelle ils aspiraient. Ils attendaient l'occasion de jeter le masque, et de se déclarer les appuis du trône. Ils se perdirent avec lui.

Le confesseur ne pouvait lutter de finesse avec des jésuites ; ceux-ci l'amenèrent, sans qu'il s'en doutât, à nommer Robert, et ils voulurent avoir une conférence avec lui.

Cet enfant les étonna ; ils formèrent le projet de l'attirer à eux. Dès lors, ils conseillèrent au chef de la maison de suspendre sa première communion, jusqu'à ce que la grâce l'eût éclairé. Une décision jésuitique était une loi qu'on ne publiait pas, mais à laquelle se sou-

mettaient les membres d'une congrégation, dont les racines étaient répandues sur toute la France. On laissa Robert tranquille; mais les deux jésuites s'emparaient peu à peu de son esprit; ils attendaient, avec la patience à laquelle ils doivent ce qu'ils sont, le moment de l'admettre dans la société, et, plus tard, de lui révéler les secrets de l'ordre. Rien de tout cela ne devait arriver.

Henri et Edmond n'étaient pas mathématiciens. Ils avaient fait leur première communion avec simplicité, avec ferveur, et tout le monde était content d'eux. La religion dans laquelle nous ont élevés nos pères, doit être respectable pour nous, et elle est vraie, lorsqu'elle inspire la vertu. Enfans, soumettez-vous-y.

Les récréations devinrent utiles à Edmond et à Henri. Leur bonne fortune

leur envoya un surveillant de leurs plaisirs, homme instruit, qui aimait les enfans, qui se plaisait à causer avec eux, et à donner de l'extension à leurs idées. Il disait un jour à Edmond : « Vous ve-
» nez de lancer votre balle contre celle
» de Henri. Pourquoi cette seconde balle
» a-t-elle acquis du mouvement? — Hé!
» Monsieur, c'est parce que la mienne
» lui en a communiqué. — C'est fort
» bien; mais pourquoi la vôtre s'est-elle
» arrêtée après cette communication?
» — Monsieur, je n'en sais rien. — Hé
» bien! je vais vous le dire. Toute force
» est bornée, selon la cause qui l'a pro-
» duite. Votre bras, débile encore, a
» donné à votre balle un mouvement de
» moitié plus faible que celui que je lui
» aurais imprimé. Si j'avais lancé votre
» balle, elle eût fait rouler celle de Henri
» plus loin; mais elle se fût aussi arrêtée, à

» une plus grande distance, à la vérité.
» Voilà l'unique cause de ces effets, qui ne
» diffèrent qu'en apparence ; votre balle
» a perdu la force qu'elle a imprimée à
» celle de Henri.

» Un boulet de canon, qui ne rencon-
» tre pas d'obstacles, vole, jusqu'à ce
» que la force, qui lui a été communi-
» quée par la poudre, soit épuisée. S'il
» est arrêté par quelque objet solide, il le
» brise, il le renverse, il en jette les
» éclats au loin ; mais il tombe au pied
» des ruines, qui attestent et sa force
» première, et son épuisement actuel.

» Le volant que pousse votre raquette
» n'en reçoit qu'une force proportion-
» née à la faiblesse de l'instrument qui
» la lui communique. Aussi, il tombe
» aux pieds de celui avec qui vous jouez,
» s'il n'a l'adresse de le relever et de vous
» le renvoyer.

» Ainsi, tout mouvement imprimé par » l'homme, qui est fini, doit finir comme » lui, à des époques plus ou moins rap- » prochées. Cette roue, si solidement » construite, et que l'eau fait tourner, » met en mouvement une meule, qui » pèse plusieurs milliers. Après quelques » années, la meule s'arrête tout à coup. » Cela vient de ce que la roue, qui la » forçait à tourner, vient d'être brisée » par le courant de l'eau, qui, dès le » moment de sa construction, n'a cessé » de travailler à la détruire. »

Un autre jour, il leur disait : « Quand » croyez-vous que parte la flèche que » vous allez décocher de votre arc ? — » Mais... elle partira au moment où je » lâcherai la corde. — Pas du tout. Elle » ne sera lancée que lorsque la corde » aura repris sa position première. — » Bah ! — Voyez, examinez. — Hé ! mais

» c'est très-vrai. Quelle est la cause de
» ce phénomène ? — La voici. L'exer-
» cice de toute espèce de force a besoin
» d'un point d'appui. Votre corde ne
» peut exercer sa vibration, c'est-à-dire
» la force de tremblement que vous lui
» avez communiquée, et qui pousse la
» flèche, que lorsqu'elle s'appuie sur les
» deux extrémités du cerceau qui forme
» votre arc.

» Hier, vous vous disputiez la corde
» avec laquelle vous vous exercez à sau-
» ter; vous tiriez chacun de votre côté,
» et la corde s'est rompue. — Hélas!
» oui; mais nous en achèterons deux;
» alors nous ne nous disputerons plus.
» Tenez, Monsieur, en voilà les mor-
» ceaux; ils ne peuvent plus servir à
» rien. — Pourquoi cette corde s'est-
» elle brisée à cet endroit-là? — Oh!
» nous ne nous en doutons pas. — Un

» fil de soie, de grosseur parfaitement » égale dans toute sa longueur, soutien- » drait un poids immense sans pouvoir » se rompre, parce qu'il n'y aurait au- » cune raison pour qu'il rompît à un » point plutôt qu'à un autre. C'est ainsi » que les nerfs d'un homme vigoureux » résistent à des efforts inouïs; mais, s'il » dépendait de lui de les pousser plus » loin, ses nerfs se rompraient, parce » que si l'homme ne fait rien que de fini, » la nature ne fait rien d'égal. Un côté » de votre corps est plus gros que l'au- » tre; vous reconnaîtrez cette vérité en » vous chaussant, et votre imagination » ne s'exerce pas toujours avec un avan- » tage soutenu.

» Résumons, en quatre mots, ce que » je viens de vous dire. Votre corde » était filée inégalement, et elle a cassé » à l'endroit le plus faible. »

Edmond et Henri étaient avides d'apprendre, et le maître savait piquer leur curiosité. Dès qu'il paraissait disposé à parler, ils quittaient leurs jeux, et venaient se ranger auprès de lui.

« Pourquoi, leur demandait-il, cette » petite boule d'ivoire que vous laissez » tomber sur ce morceau de fer, qui » vient de se détacher de la pompe, re- » bondit-elle, et comment rebondit- » elle? — Monsieur, nous ne le savons » pas. — Tout corps est plus ou moins » élastique. — Élastique! que signifie ce » mot? — L'élasticité est la propriété » qu'ont certaines portions de matière » de s'étendre et de se resserrer. Lorsque » votre bille frappe le fer, elle s'aplatit, » ainsi que l'objet sur lequel elle tombe. » L'un et l'autre reprennent aussitôt leur » état habituel. En s'y rétablissant, le » fer et la bille acquièrent une force

» d'impulsion qui fait bondir la partie
» la plus légère, selon que son élasticité
» a été plus ou moins mise en action. C'est
» ainsi qu'une cloche s'allonge, alternati-
» vement, à l'endroit frappé par le bat-
» tant, et se rétablit aussitôt dans son
» premier état; mais la vibration reste,
» et produit le son. Pour vous convaincre
» de cette vérité, montons au premier
» étage ce morceau de fer, qui vient de
» vous paraître immobile, et laissons-le
» tomber sur cette grande pierre, encla-
» vée dans le bas du mur. »

Le morceau de fer sauta en effet à quelques pieds de distance.

« Mais, Monsieur, cette pierre est
» donc aussi élastique? — Bien, mon
» enfant, bien; votre question prouve
» que vous m'avez compris. Oui, cette
» pierre et tous les corps durs sont élas-
» tiques. Ce qu'on appelle impropre-

» ment matière inerte, c'est-à-dire privée
» de vie et de mouvement, ne peut exister
» sur notre terre, où tout est vie et mou-
» vement. Mais la plupart des hommes,
» au lieu d'étudier la nature, s'en rap-
» portent à leurs yeux, qui les trompent
» très-souvent. — Les miens, Monsieur,
» ne me trompent jamais.

» — Voyons cela. Quand, pour la pre-
» mière fois, vous entrez le soir dans une
» longue avenue, la lune vous paraît assise
» sur la cime des arbres qui sont à l'au-
» tre extrémité de l'avenue. Vous avan-
» cez, et quand vous êtes au bout, vous
» retrouvez la lune à son élévation ordi-
» naire, et continuant son cours, soumis
» à des lois éternelles.

» Vous voyagez avec vos parens;
» vous distinguez dans l'éloignement
» une de ces tours qu'éleva autrefois le
» régime féodal, et d'où le seigneur do-

» minait ses vassaux. Cette tour vous pa-
» raît ronde, et elle est jugée telle par
» tous ceux qui la voient pour la première
» fois. Vous vous en approchez, et bien-
» tôt vous la voyez carrée, parce que les
» angles ou les coins, que l'éloignement
» ne vous permettait pas d'apercevoir,
» deviennent sensibles à la vue, par le
» seul effet du rapprochement. Ne pour-
» rait-on pas conclure de ces deux faits,
» que le plan que nous avons de la lune
» doit être fort inexact? »

C'est ainsi que ce bon maître les préparait à l'étude de la physique et même de l'astronomie.

Robert, de son côté, se livrait sans réserve à l'étude des mathématiques. Il négligeait sa rhétorique, à l'exception cependant de la langue française et de l'éloquence, qu'il jugeait devoir être très-utiles dans toutes les positions de

la vie. Il ne se délassait qu'en se livrant à des jeux de calcul, qui rentraient dans l'objet essentiel de ses études actuelles. Le proviseur le grondait quelquefois; il lui répondait en lui montrant son travail de la semaine. Le proviseur répliquait que les mathématiques ne sont pas la rhétorique. Robert en convenait facilement; mais il ajoutait que la géométrie est la science par excellence, et qu'elle peut, au besoin, servir d'amusement. Il lui mit sous les yeux un calcul qu'il venait de terminer.

Il en résultait que six personnes peuvent s'arranger autour d'une table de sept cent vingt façons différentes; huit, de cinq mille quarante; neuf, de trois cent soixante-deux mille huit cent quatre vingts, et dix, de trois millions six cent vingt-huit mille huit cents manières, sans que la même figure soit jamais répétée.

Le proviseur n'avait ni le temps ni peut-être l'instruction nécessaire pour vérifier ce calcul, et il voulut bien en croire Robert sur sa parole.

Cependant les deux jésuites, dont la présence lui déplaisait, mais qu'il ne pouvait se dispenser d'accueillir, surtout depuis qu'un de ses confrères avait été destitué pour n'avoir pas pensé comme eux, les deux jésuites se présentèrent, et, pour abréger un entretien qui lui était à charge, il leur donna le dernier calcul de Robert à vérifier. Ils le trouvèrent parfaitement juste, et ils résolurent de prendre ce jeune homme étonnant à Mont-Rouge à la fin de l'année scolastique.

Elle approchait, et déjà on ne parlait que de la composition pour les grands prix. Le professeur de rhétorique représenta, dans un conseil académique,

que des sujets ordinaires étaient au dessous de l'intelligence qu'on devait supposer à des jeunes gens de quinze à dix-sept ans. Robert n'en avait pas encore quatorze; on connaissait l'affection que lui portait le professeur; mais la grande jeunesse de l'élève favori ne permettait pas de supposer qu'il fût l'objet des observations du maître. Après une assez longue discussion, il fut arrêté qu'on donnerait pour sujet du grand prix de rhétorique : *Des avantages qui doivent résulter de l'étude des sciences exactes.* Il était impossible de mieux servir Robert; aussi, il composa son discours sans se fatiguer : on fait toujours bien, quand on est maître de son sujet. Enfans, pénétrez-vous toujours de celui qu'on vous donnera à traiter.

Il obtint le grand prix, et il fut invité à lire le discours couronné. Madame Ro-

bert n'y comprit pas grand'chose, et elle était dans l'enchantement. Le colonel serra la main à sa femme, et lui dit à voix basse : « Notre fils a plus d'esprit que nous. » M. l'archevêque de Paris occupait la première place, non en raison de sa science; mais à cause de sa mitre. Un jésuite, placé derrière lui, lui annonça que l'enfant qui venait de lire était celui dont il lui avait parlé. Alors, Monseigneur donna les plus grandes marques de satisfaction, et quand Monseigneur applaudit, le clergé présent doit suivre son exemple. Un grand vicaire pria Robert de lui remettre son discours; il passa dans toutes les mains, et chacun admira tel passage, qu'il n'avait peut-être pas compris, et qu'en ce moment peut-être, il n'avait pas sous les yeux. Monseigneur déclara que ce discours serait imprimé à ses frais.

A ces mots, madame Rober tmanqua de tomber à la renverse. Son fils imprimé, et imprimé à quatorze ans! il y avait de quoi perdre la tête. La bonne dame ne se doutait pas que les projets des jésuites sur son fils venaient de s'appuyer de l'assentiment du haut clergé de Paris.

Le tour des écoliers de sixième vint enfin. Edmond obtint le premier prix de thème, l'espiègle Henri enleva celui de version : celui-ci appartient de droit à l'esprit. Mériter des prix au grand concours ! Les mamans et même les papas étaient dans un ravissement impossible à dépeindre ; ils se félicitaient, ils s'embrassaient , et, pour ne pas se quitter d'un instant, ils s'entassèrent tous dans le même fiacre , et allèrent descendre rue de Tournon.

On se doute bien que le lendemain il y eut une grande fête chez M. Du Perron.

L'assemblée était nombreuse, et cependant bien composée, ce qui arrive rarement. Henri et Edmond n'avaient aucune idée de la danse, et ils sautèrent à tort et à travers, dirigés par des danseuses de leur âge : les petites filles ont un tact merveilleux pour bien saisir les figures. Robert était trop fier pour entreprendre ce qu'il ne savait pas faire; il se garda bien de danser. Assis dans un coin du salon, il suivait de l'œil tous les mouvemens de cette jeunesse folâtre. A chaque instant, il saisissait un carré, un triangle, une ligne courbe, une ligne parallèle, et il jouissait autant que les danseurs.

On était entré en vacances. Le lendemain, Champagne prit le cabriolet, et alla prendre, aux deux colléges, les vêtemens et le linge, dont les trois élèves avaient besoin.

Il trouva à la porte de Louis-le-Grand un homme simplement, mais proprement vêtu.

« Monsieur Champagne... — Ah! vous » savez mon nom! — J'ai été le deman- » der hier matin à l'hôtel de la rue de » Tournon. — C'est bien là, en effet. — » — Vous êtes le domestique de confiance » de M. Du Perron... — C'est encore » vrai. — Je vous attends ici, depuis hier, » dix heures du matin, la nuit exceptée » cependant. — Hé! que voulez-vous faire » de mon nom et de moi? — Vous prier » de remettre cette lettre au jeune Ro- » bert, qui va passer ses vacances chez » votre maître. — Ah! parbleu, vous » êtes bien bon. Que ne mettiez-vous » votre lettre à la petite poste? — C'est » qu'il faut que le jeune homme la reçoive » sans témoins. — Diable! et de quelle » part? — Il le saura en la lisant. Adieu,

» monsieur Champagne. — Adieu, mon-
» sieur je ne sais qui. »

Cet homme-là, pensait Champagne, en rangeant ses paquets dans le cabriolet, cet homme-là a un air caffard qui me paraît drôle, et le mystère qu'il met à son message me donne des soupçons. Ma foi! je remettrai la lettre au colonel.

Lorsque Champagne rentra à l'hôtel, tout le monde était dans la cour à regarder le combat que livrait un petit caniche à un gros chien de garde. Le caniche tournait autour de lui, sans jamais lui présenter le devant, et il le mordait aux fesses, quand il le pouvait impunément. Le gros chien aboyait à faire trembler les vitres; il faisait des bonds effrayans. Les spectateurs s'attendaient, à chaque instant, à lui voir dévorer le caniche. L'intelligent petit animal passait sous son ventre, ou sautait par dessus

lui, selon les circonstances, et se trouvait toujours par derrière. On n'osait les séparer de vive force, et un seau d'eau, jeté sur les combattans, n'avait produit aucun effet.

On présume bien que le caniche n'avait pas été l'aggresseur : le pot de terre n'attaque pas le pot de fer, dit La Fontaine. Le pauvre petit ne pensait à rien, lorsque le gros mâtin tomba d'un bond sur lui, lui déchira une oreille et manqua de lui casser les reins. « Voilà ce qui se » passe dans le monde, s'écria le colonel : » toujours les grands écrasent les petits. » Mais quand il vit la tournure que prenait le combat, il répéta cette fameuse épigraphe des anciennes Révolutions de Paris : *Les grands ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. Levons-nous.* Et il ajouta : « Le petit animal, que grandit » son courage, sortira vainqueur de cette

» longue lutte. Avis aux oppresseurs du
» monde. »

Pendant que le colonel faisait de la politique et de la philosophie, son fils calculait les mouvemens des deux animaux, et il trouva que le plus faible faisait environ quatre sauts, pendant que son adversaire n'en faisait qu'un. « Ed-
» mond, dit-il, si ton maître de physique
» te demandait à quoi il faut attribuer
» cette différence, que lui répondrais-tu?
» — Que je n'en sais rien. — Je vais te
» le dire, mon ami. Dans les animaux,
» l'agilité diminue en proportion de leur
» plus grand volume. »

On se lasse de tout, et même de battre ses ennemis. Dans quelque position que nous soyons, le besoin du repos physique et moral se fait sentir enfin. Le caniche s'élança dans le vestibule, et s'alla coucher dans le cabinet de la femme de

chambre. Le mâtin regagna sa niche, l'oreille basse et la queue entre les jambes.

On parlait encore de ce qu'on venait de voir, et chacun, en attendant le moment de se mettre à table, faisait des observations, continuait les réflexions du colonel, raisonnait ou déraisonnait, ainsi que cela arrive souvent, lorsque Champagne, empressé de remplir une mission qu'il jugeait très-mystérieuse, s'approcha du colonel, en prenant un air d'importance, et lui remit la lettre dont il était porteur.

« Oh ! oh ! dit le colonel, une image » rouge et jaune au haut de la lettre! Hé » parbleu! c'est un saint Ignace. Lisons.

« Vos talens vous rendent digne, notre cher frère, de donner les premiers principes de mathématiques à nos jeunes élèves de Mont-Rouge. Là, vous acquerrez la connaissance approfondie de notre

sainte religion, que vous ne possédez pas encore. Vous rendre utile, en vous mettant dans la voie du salut éternel, c'est tout ce que peuvent faire de mieux pour vous deux amis, dont vous connaissez l'affection et le zèle.

» Nous avons besoin de nous entendre sur les détails. Dérobez-vous de la maison paternelle, demain à six heures du matin, le lendemain du jour où vous recevrez ce billet, et venez nous trouver au Luxembourg. Si votre père avait connaissance du rendez-vous, et qu'il vous défendît de vous y rendre, n'oubliez pas, notre très-cher frère, qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. »

« Qu'est-ce à dire? s'écria le colonel; » Dieu n'ordonne-t-il pas aux enfans » d'être soumis à leurs père et mère? — » Mais, reprit le jeune Robert, qui avait » été présent à la lecture de la lettre, il

» est beau, à mon âge, d'être professeur
» de mathématiques. » Il était clair que les jésuites voulaient le séparer de ses parens, à qui il était si fortement attaché, et sa vanité n'avait saisi que la première phrase de la lettre.

L'observation du jeune homme parut flatter l'amour-propre du colonel. Mais M. Henri le père, homme très-instruit, était là. « Avez-vous oublié, dit-il au co-
» lonel, que ces gens-là ont fait enlever,
» il y a quelques années, une jeune per-
» sonne protestante, et l'ont enfermée
» dans une pension du faubourg Saint-
» Germain ? Son père l'a redemandée en
» vain à toutes les autorités compétentes.
» On n'a rendu la liberté à la demoiselle
» que lorsqu'on a été bien convaincu de
» sa haine pour la religion de son père
» et pour son père lui-même.

» — En effet, il me semble que ces

» drôles-là veulent emprisonner mon fils
» à Mont-Rouge. — Allez-vous à con-
» fesse, colonel? — J'y allais autrefois.
» — Et à la messe? — J'y allais aussi. —
» Et vous n'y allez plus. Ces gens-là savent
» tout ce qu'il leur importe de connaître.
» Si vous étiez de la congrégation, ils
» n'eussent pas tenté de faire parvenir
» clandestinement leur lettre à Robert.
» — Qu'est-ce que c'est que la congré-
» gation? — Je vais vous le dire. Mais il
» faut que je reprenne les choses de plus
» haut.

» La Société de Jésus.... — Qu'est-ce
» que c'est que cette Société? — Ce sont
» les jésuites. — Hé! que diable? il me
» semble que Jésus voulut naître entre
» un âne et un bœuf; qu'il vécut au mi-
» lieu des pauvres d'esprit pour qui il
» avait de l'affection, puisqu'il a dit :
» Bienheureux les pauvres d'esprit, car

» le royaume des cieux leur appartient;
» enfin notre Sauveur est mort entre
» deux larrons. A laquelle de ces trois
» sociétés veulent appartenir les jésuites?
» — Mon cher colonel, le pape s'intitule
» le serviteur des serviteurs de Dieu, et
» il est prince souverain d'une partie
» de l'Italie. Ses prédécesseurs ont excom-
» munié et déposé des empereurs et des
» rois. Les jésuites, sous une apparence
» d'humilité, visent à la puissance uni-
» verselle.

» Chassés successivement de tous les
» états catholiques, et de la France par
» Henri IV, qu'ils contraignirent à les
» rappeler, et par Louis XV, qui ne les
» craignait pas, ils ne quittèrent que
» leur habit, et ils intriguèrent partout.
» Enfin de nos jours, l'empereur de Rus-
» sie, Alexandre, les admit dans ses états.
» Mais bientôt leurs manœuvres dange-

» reuses le força à les expulser de son
» empire.

» Vous remarquerez, s'il vous plaît,
» qu'ils prêchent partout la soumission
» à l'autorité du pape, et qu'ils s'étaient
» réunis chez un prince hérétique, parce
» que tout ce qui peut favoriser leurs
» pernicieux desseins leur paraît bon et
» légitime. Je reviens.

» Ils reparurent en France avec la res-
» tauration, en petit nombre, humbles,
» soumis, en apparence, à l'autorité tem-
» porelle. La religion n'avait pas brillé
» d'un grand éclat, sous l'empire de Na-
» poléon. Deux rois, ses successeurs,
» imaginèrent que la rétablir dans toute
» sa splendeur c'était s'assurer l'appui du
» clergé et la docilité du peuple qu'il
» gouvernerait. Ils accueillirent les jé-
» suites, non pas ouvertement. L'autorité
» parut ne pas s'occuper d'eux; mais elle

» les soutint, elle les soutient encore,
» sans oser les reconnaître publiquement.

» Forts du cagotisme ou de l'hypo-
» crisie des deux rois, ils marchèrent, à
» grands pas, vers une puissance à la-
» quelle il était d'autant plus difficile
» d'échapper que la grande majorité de
» la nation ne s'occupait pas d'eux. Par-
» tout ils tendirent des piéges, qu'ils
» couvraient de fleurs; le trait empoi-
» sonné était dessous.

» Bientôt, ils se firent de nombreux
» prosélytes, qu'ils affilièrent secrète-
» ment à leur Société; bientôt ils en ob-
» tinrent des donations qui leur permi-
» rent de multiplier leurs établissemens;
» bientôt leur adresse diabolique aug-
» menta leurs disciples au point qu'ils
» en eurent dans le haut clergé, et jusque
» sur les marches du trône; on assure
» que le roi régnant lui-même est un de

» leurs sujets; bientôt enfin, quelque
» mérite qu'on eût, on ne put obtenir
» une place sans être jésuite, de cœur
» au moins, ni éviter d'être destitué, si
» on ne persévérait dans sa soumission
» à la Société de Jésus; et voilà ce qu'on
» appelle la congrégation. — Hé! mais,
» mon cher Henri, c'est une race à étouf-
» fer. — Cela viendra peut-être. — Ainsi
» soit-il.

» — Il ne suffit pas d'accuser cette en-
» geance d'être pernicieuse et dangereuse,
» il faut examiner sa doctrine abomi-
» nable, et c'est ce que nous allons faire
» en peu de mots.

» Ignace de Loyola, espèce de fou,
» qui prenait le titre de chevalier de la
» sainte Vierge, fonda les jésuites en
» 1540, et, dix ans seulement après leur
» création, ils suscitèrent des troubles
» en Pologne. Ils n'ont pas cessé depuis

» d'en amener de plus ou moins graves
» partout où ils ont été reçus. On doit
» conclure de là que l'ambition est leur
» passion dominante.

» Il leur fallait un appui respectable
» et redouté : ils ne voulurent recon-
» naître d'autre chef que le pape. Ainsi
» cette milice forme partout une corpo-
» ration étrangère à l'autorité légale des
» différens gouvernemens, et par cela
» seul elle est dangereuse.

» Les jésuites ont un supérieur dans
» chacune de leurs maisons, qui corres-
» pond avec le chef établi dans chaque
» province, sous le nom de provincial.
» Ces provinciaux soumettent à leur su-
» périeur-général tout ce qui intéresse
» non-seulement l'existence, mais les
» progrès de la société auprès des puis-
» sances temporelles. Ce supérieur-gé-
» néral réside à Rome, et les papes,

» toujours portés à étendre leur auto-
» rité, emploient les jésuites comme auxi-
» liaires, et les favorisent de tout leur
» pouvoir.

» Dès l'an 1607, ils écrivirent et pu-
» blièrent que tout gouvernement qui
» n'est pas soumis au pape est illégi-
» time et doit être renversé; que le pape
» a le droit incontestable de déposer les
» souverains qui méconnaissent son au-
» torité; que, si l'excommunication ne
» suffit pas pour les réduire, Dieu per-
» met qu'on emploie contre eux le fer et
» le poison.

» Le dernier qui écrivit et propagea
» de telles doctrines fut un nommé Ma-
» lagrida, qui tenta de soulever le Por-
» tugal au 18e siècle. Tel était encore
» l'aveuglement des peuples, que le roi
» n'osa faire instruire le procès du cou-
» pable, sans en avoir obtenu la permis-

» sion du pape. La cour de Rome osa la
» lui refuser, et elle n'ignorait pas que les
» jésuites avaient été des ligueurs furieux,
» sous les règnes de Henri III et de
» Henri IV. Elle savait qu'ils étaient vio-
» lemment soupçonnés d'avoir été les
» instigateurs de l'assassinat de ces deux
» princes.

» Fort heureusement pour le roi de
» Portugal, Malagrida s'avisa de se faire
» prophète, et d'opérer des miracles. L'in-
» quisition donna au roi une satisfaction
» que le souverain pontife lui avait re-
» fusée. Malagrida fut brûlé vif, en 1761,
» comme sorcier.

» Les congréganistes répondent à ceux
» qui accusent les jésuites d'une immo-
» ralité révoltante, et qui traduisent leurs
» livres au tribunal de l'opinion publique,
» que les fautes de quelques membres
» d'une société ne doivent pas être im-

» putés à la société entière. Mais nous
» aussi nous connaissons les statuts de
» l'ordre, et nous savons qu'un jésuite
» ne peut faire imprimer un livre qu'avec
» l'approbation de son supérieur, de son
» provincial et du général lui-même.
» Ainsi la société adoptait les principes
» énoncés dans les ouvrages dont nous
» venons de parler.

» Ah! mon cher colonel, j'oubliais une
» circonstance très-importante dans ce
» moment-ci. En 1594, tous les curés de
» Paris dénoncèrent les jésuites comme
» tendant à corrompre la génération qui
» s'élevait, par la confession, et l'in-
» struction viciée des enfans.

» Faut-il que je vous rappelle ce qui
» s'est passé presque de nos jours ?
» Henri IV avait rendu, à Nantes, un
» édit qui favorisait les protestans. Un
» jésuite, confesseur de Louis XIV, s'em-

» para de son esprit, et lui fit révoquer
» cet édit. Cinquante mille familles sor-
» tirent de France, et portèrent dans les
» pays étrangers leurs capitaux et leur
» industrie. Plus tard, il persuada à ce
» monarque que tous ceux qui ne pen-
» saient pas comme lui, en matière de
» religion, devaient être exterminés. Ce
» prince envoya dans les Cévennes le
» maréchal de Villars et une armée. Les
» protestans se défendirent courageuse-
» ment, et Louis subit l'humiliation de
» traiter avec Cavalier, garçon boulanger,
» devenu, par sa valeur et sa bonne con-
» duite, le chef de ses co-religionnaires.

» Vous savez sans doute que, sous le
» règne de Louis XV, les jésuites étaient
» propriétaires et souverains du Para-
» guay, et qu'ils étaient au moment de
» bouleverser la France pour des bulles
» du pape, qui n'étaient que ridicules.

» Louis XV, fatigué de tout cela, chassa
» les jésuites, permis à eux d'aller régner
» au Paraguay.

» Ainsi, Robert, Edmond, Henri, tout
» bien examiné, défiez-vous, toute votre
» vie, du vin du crû, du gigot qui a
» bon goût, du derrière d'une charrette,
» du côté d'un porteur d'eau, et d'un
» jésuite de tous les côtés. »

La physique et la congrégation.

« Nous les fuirons, nous les fuirons, » s'écrièrent Edmond et Henri ! Profes- » seur de mathématiques, murmurait » Robert entre ses dents, c'est pourtant » beau ! Parbleu ! s'écria à son tour le » colonel, ces jésuites sont de grands co-

» quins, et ils veulent enrôler mon fils
» sous leurs sales drapeaux! ils lui don-
» nent un rendez-vous secret, pour le
» séduire et le déterminer à les suivre
» dans leur repaire de Mont-Rouge! Ils
» ne l'auront pas : je veux faire de
» lui un honnête homme. Bravo, colo-
» nel, dit M. Henri. Bravo, dit M. Du
» Perron.

» — Mon fils demain, à six heures du
» matin, nous irons au Luxembourg.
» J'aurai mon bâton d'épine sous ma
» capote de bivouac; tu me montreras
» ces drôles-là, et je leur donnerai une
» leçon dont ils se souviendront long-
» temps.

» — Gardez-vous en bien, mon ami. On
» vous fera d'abord un procès. Pendant
» l'instruction votre fils perdra sa bourse.
» Votre pension de retraite est fort au-
» dessus du *maximum* de votre grade;

» on la réduira au *minimum ;* peut-être
» la supprimera-t-on en totalité. — Ils
» oseraient faire cela! — Ils osent tout;
» mais ils ne paraissent jamais. Des pré-
» lats, des ministres qui appartiennent
» à la congrégation seront poussés en
» avant, et vous serez frappé des deux
» coups, au moment où vous vous y at-
» tendrez le moins.—Diable! diable! que
» faut-il donc que je fasse?

» Ne point aller au rendez-vous, ré-
» pondit M. Henri, et cacher votre fils à
» tous les yeux, ajouta M. Du Perron.
» — Cacher mon fils, le cacher par la
» crainte de quelques prestolets, qui
» déshonorent la religion! ne viendra-t-il
» pas quelque bonne révolution, qui
» nous délivre de toute cette clique-là!

» Point de déclamations, dit M. Henri.
» Voyons ce que nous pourrons faire de
» mieux dans cette circonstance.

» Les deux jésuites ne doutent pas
» que Champagne, à qui leur émissaire
» a confié la lettre, ne l'ait remise exac-
» tement, n'importe à qui de cette mai-
» son. Ne voyant pas, demain matin,
» Robert au Luxembourg, ils ajourne-
» ront l'exécution de leur projet jusqu'à
» la rentrée des classes. Alors, ils manœu-
» vreront auprès du proviseur, et nous
» jetteront sans cesse dans de nouveaux
» embarras.

» Robert a fait d'excellentes études, et
» il peut se passer de les terminer par un
» an de philosophie. La philosophie de
» collége se divise en quatre parties, la
» logique, la morale, la physique et la
» métaphysique. La logique est l'art de
» raisonner, et rien ne fait raisonner
» plus juste que les mathématiques; or,
» Robert est mathématicien. La morale
» n'a pas besoin d'être enseignée, parce

» que nous avons tous le sentiment in-
» time de ce qui est bon ou nuisible. J'ai
» un assez beau cabinet de physique, et
» j'en donnerai des leçons à cet enfant.
» Quant à la métaphysique, je la définis
» l'*art de déraisonner*. D'après tout cela,
» le jeune Robert n'a pas besoin de la
» philosophie des écoles. Ce soir, je le
» conduis chez moi, je l'y installe, et
» certes, personne ne viendra l'y cher-
» cher. »

M. et madame Robert embrassèrent M. Henri de tout leur cœur. Leur fils répétait sans cesse, à voix basse : N'être pas professeur de mathématiques ! « Tu
» le seras, mon ami, reprit M. Henri. Je
» chercherai, je te trouverai des élèves
» de ton âge, un fort maître de mathéma-
» tiques pour toi, et je me charge de te
» rendre physicien. » Oh ! alors Robert embrassa son nouveau protecteur ; il

embrassa tendrement son père et sa mère, dont l'orgueil du professorat l'avait éloigné un moment; il embrassa M. et madame Du Perron, Edmond et Henri; il embrassa tout le monde, parce que sa vanité satisfaite l'avait rendu aux douces émotions du cœur. Il alla même plus loin qu'on ne désirait: il maudit le sacerdoce, de quelque livrée qu'il se couvre.

Sa mère l'attira doucement à elle. « Mon cher enfant, quand tu rencon-
» treras un soi-disant prêtre, portant sur
» sa poitrine des décorations qui con-
» trastent avec son ministère, passe vite,
» et ne tourne pas la tête. Quand ta mar-
» che sera coupée par un carrosse somp-
» tueux, tiré par de superbes coursiers,
» et traînant à la cour un évêque, un ar-
» chevêque, passe encore, et dis-toi:
» sous cette mitre sont l'orgueil, la sou-

» plesse et l'esprit de domination. Ce per-
» sonnage habite un palais, et dédaigne-
» rait de dormir sous un toit modeste ;
» une simarre riche et élégante lui tient
» lieu de cilice, et son cuisinier est pour
» lui l'homme par excellence.

» Mais, mon cher enfant, si tu ren-
» contres un prêtre enveloppé dans une
» soutane à demi usée ; s'il a le front mo-
» deste et le regard doux ; si tu le vois
» s'enfoncer dans une allée obscure, suis-
» le. Il monte à un cinquième étage ; il
» entre dans un réduit, où tout annonce
» la misère ; il s'approche d'un grabat sur
» lequel se désole un homme affaibli par
» les privations. Sa femme, aux joues
» caves, à l'œil éteint, vient de partager,
» entre trois enfans, le dernier morceau
» de pain qui lui restait.

» Le bon prêtre tire de dessous sa sou-
» tanelle un pain et un flacon de vin

» vieux. Il s'approche du pauvre père, » il lui présente des alimens, il l'em- » brasse, il le console, il offre enfin » une pièce de cinq francs. C'est tout » ce qu'il peut donner : il n'est pas de la » congrégation.

» Mon cher enfant, attache-toi à un » prêtre comme celui-là ; il faudra que tu » le cherches, parce que la vertu modeste » se cache ; mais sois persuadé que tu le » trouveras. »

Le soir même, on fit un paquet des effets, à l'usage de Robert, qui appartenaient au collége ; le colonel y joignit, pour le proviseur, une lettre polie, dans laquelle il renonçait à la bourse de son fils, et Champagne fut expédié pour porter le tout à son adresse.

Quand la nuit fut avancée, les boutiques closes, qu'il ne resta sur le pavé de Paris que des ivrognes et des filous, un

fiacre reçut M. et madame Henri, leur fils et Robert.

Le colonel avait été entraîné d'abord par l'idée de soustraire son fils aux poursuites des jésuites. Bientôt la réflexion le ramena à la délicatesse qui lui était naturelle. Il souffrit trop de voir son Robert à la charge de M. Henri, pour ne pas s'en expliquer avec M. Du Perron. « J'arrangerai cela avec le nouvel hôte » de l'enfant, lui dit son ami. Vous ne » pouvez payer sa pension ; je la paye- » rai, moi. — Eh, ventrebleu, voilà » ce que je ne veux pas. — Pourquoi » cela ? Est-ce orgueil ? — C'est jus- » tice.

» — Mon cher colonel, vous avez été » employé au moment où vous y pen- » siez le moins. Je vous ai prêté, et vous » vous êtes acquitté. Qui sait ce que le » sort vous réserve ? Je veux vous prêter

» encore, et vous me rendrez..... quand
» vous le pourrez. — Mais..... Mais.....
» —Aimez-vous mieux savoir votre fils
» soustrait à tous les yeux dans un coin
» de Montrouge ou de Saint-Acheul? —
» — Corbleu! je l'en tirerais l'épée à la
» main. — Et vous vous perdriez, même
» en réussissant.--Alors je me brûlerai la
» cervelle. — C'est la ressource d'un lâ-
» che. — Monsieur! Monsieur! — Ne
» vous échauffez pas, et écoutez. On
» nous conduit visiblement au despo-
» tisme. Peut-être forge-t-on, en ce mo-
» ment, les fers sous lesquels nous gé-
» mirons un jour. Qui les brisera, si les
» hommes comme vous se donnent la
» mort? Vivez, pour servir la patrie et
» venger vos injures personnelles. — Je
» me rends.

» — Vous laisserez donc votre fils chez
» M. Henri? — Il le faut bien. — Et je

» vous prêterai le prix de sa pension?
» — Soit. »

Voilà notre jeune homme établi à son nouveau domicile. Quelques jours après, un maître de mathématiques vint lui donner sa première leçon. Il trouva un enfant plein de dispositions, et dévoré de la soif d'apprendre. Il lui promit de le pouser rapidement.

Il oubliait quelques heures d'études sérieuses en s'occupant de la physique. M. Henri savait combien il est utile de couvrir d'abord l'aridité de la science sous ce qu'elle peut offrir d'amusant. Il fallait, d'ailleurs, piquer sa curiosité pendant ses courts momens de repos. C'était le seul moyen qui pût l'empêcher de s'attrister profondément, lorsqu'il s'arrêtait à l'idée de vivre séparé de ses parens et de son ami Edmond.

M. Henri lui proposait des questions

de manière à ce qu'il pût facilement les résoudre, et Robert jouissait : vous savez qu'il a beaucoup d'amour-propre. Il trouva, par exemple, que le plus fort agent de la nature est le feu.

Il jugea, à l'aide d'une machine électrique, qu'il y a du feu dans tous les corps existans. Il ne put expliquer, et M. Henri ne l'expliqua pas davantage, comment le feu extérieur, joint aux efforts continuels du feu intérieur, qui alimente les volcans, ne produit pas un embrasement universel.

En tirant, à la fin de l'automne, du feu d'un corps froid à la main, Robert conclut que le froid n'est que le sentiment produit en nous par la diminution de la chaleur, «puisque lui disait M. Henri, » l'eau bouillante, très-chaude à l'égard » du corps humain, est froide relati- » vement au fer fondu.

» Ainsi, ajoutait-il, le froid absolu, » les ténèbres, l'opacité ou l'épaisseur » des corps, qui ne permet pas à la lu- » mière de les pénétrer, le néant sont » des mots qui ne présentent aucun sens » déterminé, parce que le froid n'est » qu'une chaleur moindre; les ténèbres, » une moindre lumière; l'opacité, un » composé de corps diaphanes ou trans- » parens; le néant, l'absence de toutes » choses, et vous voyez que des choses » existent.

» — Monsieur Henri, j'admets toutes » ces différences, à l'exception cepen- » dant des ténèbres, qui me semblent » devoir être absolues dans les lieux où » la lumière ne peut pénétrer, du moins » par ricochet. — Le mot propre est ré- » flexion; laissons de côté vos ricochets.

» Mon jeune ami, vous m'avez fait une » objection à laquelle je répondrai par

» un fait. Un malheureux est enfermé
» dans un cachot souterrain, inaccessi-
» ble, de toutes parts, à la lumière du
» soleil. Les ténèbres y paraissent si
» épaisses, que le geôlier n'y entre ja-
» mais sans avoir une lanterne à la main.
» Cependant le prisonnier parvient, au
» bout de quelque temps, à démêler les
» objets qui l'environnent. Donc il n'y a
» pas de ténèbres absolues.

» Puisque nous parlons de la lumière,
» pourquoi ne pas nous étendre un peu
» sur ce sujet intéressant? Le célèbre
» Huygens atteste que la lumière ema-
» née du soleil parcourt soixante-six
» mille lieues en une seconde. Ceci est
» étranger à la physique, j'en conviens;
» mais varier nos plaisirs, c'est nous con-
» duire en hommes sages.

» Or, la terre est éloignée du soleil de
» trente-quatre millions trois cent cin-

» quante-sept mille quatre cent qua-
» tre-vingts lieues.— Je vous entends, je
» vous entends, monsieur Henri. Nous
» allons nous amuser à calculer en com-
» bien de minutes la lumière nous arrive
» du soleil. Rien n'est plus facile. Cette
» lumière parcourt, en une seconde,
» soixante-six mille lieues, donc en une
» minute elle en parcourt trois millions
» neuf cent soixante mille. Ainsi ellé
» nous arrive en huit minutes et quelque
» chose, si, toutefois, il n'y a pas quel-
» que légère erreur de la part des calcu-
» lateurs des distances, ou de celle de
» Huygens lui-même. Tudieu! parcou-
» rir en huit minutes trente-quatre mil-
» lions trois cent cinquante-sept mille
» quatre cent quatre-vingts lieues! C'est
» beau en vérité! Je suis bien aise de sa-
» voir cela.

» — Voyons, maintenant, combien

» nous sommes petits, quand nous nous
» croyons quelque chose. Nous nous
» étonnons d'avoir pu inventer et utiliser
» la poudre à canon. Nous nous admi-
» rons dans la vitesse et la force du bou-
» let. Hé bien, mon ami, il ne parcourt
» que six cents pieds par seconde. S'il
» était possible qu'il fendît toujours l'air
» avec la même rapidité, combien ferait-
» il de chemin en vingt-quatre heures?
» — Trois mille quatre cent cinquante-six
» lieues. — Et combien lui faudrait-il de
» temps pour arriver au soleil? — Hélas,
» vingt-cinq ans environ. Vous avez rai-
» son, monsieur Henri, nous sommes bien
» peu de chose. — Et cependant nous
» sommes quelquefois beaucoup plus
» fiers que nous ne devrions l'être, n'est-il
» pas vrai, Robert? — Je tâcherai de me
» corriger. — A la bonne heure.

» Encore quelques mots sur la lu-

» mière. Un de ses plus étonnans phéno-
» mènes, c'est qu'elle se réfléchit, ou,
» pour me servir de votre expression,
» elle ricoche de dessus les corps, sans
» toucher à leur surface. — Oh, par
» exemple, monsieur Henri, ceci est
» trop fort. — C'est le grand Newton qui
» l'a dit. — Grand tant qu'il vous plaira.
» Quand je touche un mur exposé au
» soleil du midi, je le trouve brûlant.
» — Allez toucher cette cafetière, qui est
» là, devant mon foyer. — Je me brûle-
» rais, Monsieur. — Et cependant elle
» ne touche pas au feu. — L'argument me
» paraît sans réplique. — Sachez, mon
» jeune ami, qu'il est des noms tellement
» respectables, que personne, un enfant
» surtout, ne doit les attaquer qu'avec
» des preuves incontestables. Robert
» combattre Newton! encore un mou-
» vement d'orgueil, dont vous me pro-

» mettiez tout à l'heure de vous cor-
» riger.

« Un orgueilleux comme vous, mais
» beaucoup plus savant que vous l'êtes
» encore, a prononcé, sans appel, qu'il
» n'y a que certaines parties du corps
» qui puissent nous procurer des plai-
» sirs, et que toutes, à l'exception des
» ongles et des cheveux, font éprouver
» de la douleur. Que pensez-vous de
» cela? — Si je l'osais, je prononcerais,
» à mon tour, que cet homme est un
» sot. — Monsieur, il faut toujours être
» poli avec ses adversaires. Vous diriez
» que cet auteur s'est trompé, et vous
» en donneriez la preuve. — Cela n'est
» pas difficile. — Voyons-la, s'il vous
» plaît. — Je souffre quand je m'arrache
» un cheveu, je souffre beaucoup plus
» si je coupe un de mes ongles trop
» court. — Est-ce là tout ce que vous

» avez à dire ? — Il me semble que cela
» suffit. — Mon ami, je vais vous hu-
» milier encore.

» Quand vous vous arrachez un che-
» veu, ce n'est pas lui qui souffre. La
» douleur est causée par l'imperceptible
» partie de l'épiderme ou de la peau
» que vous arrachez avec lui. Si vous
» coupez un de vos ongles trop court,
» la douleur réside dans la partie char-
» nue qu'il couvre, que vous avez atta-
» quée, ou du moins que vous avez ex-
» posée à l'action de l'air, et qui est
» très-irritable. Ainsi, mon cher ami, le
» sot a eu raison, et le grand Robert
» s'est trompé. »

Notre jeune géomètre était battu, il le sentait. Il ne savait que répondre; il rougissait, il pâlissait alternativement. Sa raison combattait son orgueil blessé, lorsque ses parens et la famille Du Per-

ron se firent annoncer. M. Henri était trop délicat pour parler de ce qui venait de se passer. Robert se mit à son aise, et il accueillit les arrivans avec l'affection qu'il leur devait, et dont il était pénétré.

Les trois familles se voyaient souvent, et c'était presque toujours chez M. Henri qu'elles se réunissaient. Lorsque celui-ci, sa femme et le jeune Henri allaient chez M. Du Perron, Robert restait seul, et ne s'ennuyait pas, parce qu'il aimait à s'occuper; mais il éprouvait une privation pénible; on le savait, et on évitait de la lui imposer souvent. Le colonel déclamait contre les jésuites; sa femme et ses amis le calmaient, en lui représentant que son fils était en sûreté. » En sûreté, tant qu'il vous plaira; mais » n'est-il pas affreux d'être réduit à se » cacher quand on n'a pas de reproches » à se faire? »

Les vacances finissaient. Edmond et Henri rentrèrent au collége, commencèrent et continuèrent leur quatrième, avec assez de succès. Plus de sottises, plus même de tours d'écoliers; mais aussi pas de ces efforts soutenus que l'indigence des pères semble commander aux enfans. Ceux de Henri et d'Edmond étaient riches; ces enfans le savaient, et ils étaient sans inquiétude sur leur sort futur. C'est peut-être un malheur d'avoir des parens riches.

Mais ce n'était pas seulement la piété filiale qui avait fait de Robert un sujet extraordinaire. La nature, nous le répétons, l'avait doué d'une tête forte et d'une facilité de conception qui, vous le savez, avaient frappé les deux jésuites. Ils avaient démêlé son ambition naissante. Robert était donc un de ces sujets rares, que la société ne laisse pas échap-

per. Sûre de la docilité et de l'appui des autorités supérieures, elle commençait à suivre ouvertement la route qu'elle s'est tracée depuis des siècles. Qu'est-elle, en effet, depuis sa fondation? Un jésuite est un prêtre pour les petites filles et pour les bonnes femmes. C'est un être infiniment dangereux pour qui le connaît bien.

Nos deux jésuites se présentèrent au collége Louis-le-Grand à la rentrée des classes. Ils furent étonnés et inquiets en apprenant que le colonel avait retiré son fils, et ils comprirent pourquoi le jeune homme avait manqué au rendez-vous qu'ils lui avaient donné au Luxembourg. Ils jugèrent aisément que leur lettre avait été remise à son père. Les difficultés ne rebutent jamais les pères de la société de Jésus.

Champagne avait remarqué plusieurs

fois, dans la rue de Tournon et au Luxembourg, l'homme qui lui avait remis la lettre destinée au jeune Robert. Cet homme s'approchait de lui, s'en éloignait, et paraissait regarder les enseignes, à peu près comme faisait M. Du Perron, avant qu'il eût imaginé de se distraire en faisant du bien.

Quand les maîtres sont fortement préoccupés, il est presque impossible que les domestiques ne saisissent pas, en allant et venant, quelque chose qui les éclaire. Champagne connaissait parfaitement les motifs qui avaient déterminé la retraite du jeune Robert, et il était sur ses gardes.

L'homme en question voyait bien que Champagne l'avait remarqué et reconnu. Il s'impatientait de ce qu'il ne l'abordait pas, parce qu'on est embarrassé sur son début, quand on est chargé

d'une commission difficile. Voyant cependant que Champagne s'obstinait à garder le silence, il se décida à le prévenir, car enfin il fallait bien entamer la grande affaire.

« Hé! mais je crois que c'est monsieur » Champagne? — Vous m'avez reconnu » depuis le premier moment où vous rôdez dans le quartier, et depuis quatre » jours vous ne le quittez pas. — J'ai à » me plaindre de vous, monsieur Champagne. — Je m'en bats l'œil, monsieur » je ne sais qui. — Je vous charge d'une » lettre pour le jeune Robert, et vous » la remettez à son père! — Voyez le » grand malheur! — Ah, j'ai donc deviné. — Vous êtes si fin! — Vous » êtes revêche, monsieur Champagne. — » Vous êtes un fripon, monsieur je ne » sais qui. — Pour vous prouver le contraire, je vais vous payer bouteille,

» et nous nous réconcilierons le verre
» à la main. — Je ne vais jamais au cabaret. — C'est étonnant. — Et je ne
» veux rien avoir de commun avec vous.
» — Je vous en prie. — Eh! ventrebleu,
» laissez-moi tranquille! »

En prononçant ces derniers mots, Champagne fit faire une pirouette à monsieur je ne sais qui. Sa redingote grise se déboutonna du haut en bas, et Champagne aperçut très-distinctement une veste noire, surmontée du petit collet des enfans d'Ignace de Loyola. « Ah!
» vous êtes un frère jésuite! — Je m'en
» fais honneur. — Eh bien, valet mal-
» adroit, qui ne savez pas vous déguiser
» complétement, allez dire à vos pères
» que je ne suis pas de la congrégation,
» et que vous ne ferez rien de moi. »

Le premier soin de Champagne, en rentrant à l'hôtel, fut de raconter à

M. Du Perron la scène qui venait de se passer. M. Du Perron crut ne pas devoir la cacher au colonel. Celui-ci commença par tempêter, à son ordinaire; il voulait aller demander justice au chef du clergé de Paris; il voulait, en cas de refus, s'adresser aux tribunaux. Que ne voulait-il pas?

M. Du Perron, toujours réfléchi et tranquille, convint qu'il était évident que les jésuites voulaient s'emparer de son fils; mais il lui fit remarquer que des évêques publiaient des mandemens tout-à-fait dans le sens du despotisme, et que si cet exemple pernicieux n'était pas suivi à Paris, c'est qu'on redoutait les Parisiens. M. Du Perron ajouta que les procureurs du roi sont choisis parmi les congréganistes, et qu'ainsi ils marchent dans le sens qu'imprime au gouvernement l'autorité spirituelle; que s'ils

s'écartaient de la route qui leur était tracée, ils seraient destitués à l'instant. « Ventrebleu! mon ami, à qui donc de-» mander justice? — A votre épée, » quand le moment sera venu. Vous » voyez, comme moi, que tout nous » conduit à l'esclavage, ou à la nécessité » de conquérir la liberté. — Attendre! » attendre! et si, en attendant, ces fri-» pons-là empoisonnent moralement mon » fils? — On n'emploiera pas la violence » pour vous l'enlever. Qu'il reste où il » est, et opposons la surveillance à l'es-» pionnage. J'ai un domestique assez » nombreux pour pouvoir, à la rigueur, » me passer de Champagne; je vous le » donne. Il est actif, intelligent, et nous » lui ferons sa leçon. »

Voilà donc Champagne rôdant, pendant plusieurs heures de la journée, dans la rue de Tournon, et dans celle

de Bussy, où demeurait M. Henri. Quelquefois il ne sortait qu'à dix heures du soir, pour ne rentrer que lorsque les rues étaient à peu près désertes. Le frère jésuite ne paraissait plus; Champagne ne remarquait rien de particulier sur les figures qu'il rencontrait. L'absence présumée du danger et le temps font naître la sécurité, et le bon domestique négligeait un genre de service qui lui paraissait inutile. Il sortait par habitude; ses fantaisies dirigeaient sa marche, et quoiqu'il eût protesté au frère jésuite de son aversion pour le cabaret, il y passait souvent quelques heures le soir, avec ses camarades.

Le père, la mère de Robert, et leurs amis communs croyaient que les pères de la foi, la société du Sacré-Cœur, la société de Jésus, les jésuites enfin, qui changent de nom selon les circonstan-

ces, ne pensaient plus au jeune mathématicien. Ils étaient tranquilles : peut-on, doit-on l'être quand on a été menacé par la congrégation ?

Robert travaillait beaucoup ; il se délassait dans le jardin de M. Henri. Il n'était pas grand ; mais il y respirait un air nouveau, et c'était assez pour la santé. Il voyait tous les jours ses parens et ses amis Du Perron, et il était heureux. Qui rend la captivité dure? des portes qu'on ne peut franchir, et dont les verroux bruyans transportent l'imagination au milieu des champs. Il en est de la liberté comme de la santé : on n'en sent le prix qu'après les avoir perdues. Jouit-on de l'une et de l'autre, on ne s'en occupe plus. Robert avait à sa disposition un vaste logement, un joli jardin ; on lui avait trouvé dans la maison trois enfans à qui il donnait des leçons de mathé-

matiques. M. Henri lui abandonnait son cabinet de physique, qu'il ménageait beaucoup, et où il s'amusait souvent. Il se croyait libre, parfaitement libre. Mes chers enfans, ne sommes-nous pas réellement ce que nous croyons être, si un imprudent ne vient pas nous éveiller? Ce fou, qui se croyait Dieu, se frappait la tête contre la porte de sa loge, quand il voulait lancer le tonnerre. Le bruit qu'il faisait l'empêchait de sentir les contusions qui lui couvraient la figure. Il croyait voir, à ses pieds, le genre humain, tremblant, lui demander grâce. Il lui pardonnait d'un air de majesté, et retournait se jeter sur une poignée de paille humide.

Aux réunions de la quinzaine, il fêtait, il caressait Henri et Edmond; il les interrogeait ensuite sur leurs études; il engageait ses écoliers de mathémati-

ques à descendre après le dîner. Il les faisait travailler tous ensemble pendant une heure, une heure et demie. Les parens se regardaient d'un air étonné, et l'amour-propre du jeune professeur, sa passion dominante, le faisait jouir au-delà de toute expression.

Bientôt il forma le projet de donner à ses jeunes camarades des leçons de physique. Alors on descendait, au jardin, les instrumens dont il croyait avoir besoin.

« A l'aide de la pompe d'une machine » pneumatique.... — Qu'est-ce, Robert, » qu'une machine pneumatique? — C'est » cet instrument, à l'aide duquel on » pompe tout l'air qui est renfermé sous ce » verre bombé, qui couvre ce qui s'appelle » récipient. Je vais y placer ce moineau. »

Il l'y met en effet, et il pompe jusqu'à ce que l'oiseau chancelle et tombe.

« Oh ! le pauvre petit, il est mort ! — » Non, mes amis ; mais il ne tarderait » pas à l'être, et je vais lui rendre ses » forces. » En effet, il lui redonne l'air par degrés, et bientôt le moineau reprend son agilité avec la vie. « Cette ex- » périence prouve que nous ne pouvons » vivre sans air. Faisons-en une autre. »

Il attache une sonnette au haut du verre ; il ouvre un trou, presque imperceptible, pratiqué dans le cuir mouillé, sur lequel ce verre repose, et que bouchait une très-petite parcelle de cire ; il introduit, par-dessous, un mince fil de fer, qui va s'attacher au ressort de la sonnette. Il agite, il secoue le fil de fer, et on entend parfaitement le bruit de la clochette. Il tire l'air tant que la pompe peut agir, il sonne, et l'auditoire enfantin n'entend rien. « Cette » seconde expérience, dit le jeune pro-

» fesseur, nous apprend que les corps » susceptibles de rendre du son ne peu- » vent se faire entendre que lorsqu'ils » sont en contact avec l'air. — Contact! » contact! — Deux corps qui se touchent » sont en contact. — Mais l'air n'est pas » un corps. — C'est non-seulement un » corps, mais un corps élastique. Com- » primez de l'air dans un fusil à vent, » chargez-le, et lâchez la détente; la balle » percera, à trente pas de distance, une » planche d'un pouce d'épaisseur.

» Accrochez un violon à un mur, pre- » nez une flûte, et essayez de tous les » tons. Quand elle en rendra un qui sera » en accord parfait avec une des cordes » du violon, que vous ne touchez pas, » cette corde répétera le même son. — » Bah! — Essayons. »

Robert fait son expérience, et elle réussit parfaitement. « Mon ami Robert,

» cela est étonnant, prodigieux; mais » comment cela se fait-il? — N'allons » pas plus loin que l'action de l'air, dont » nous traitons en ce moment. Le ton de » la flûte, en rapport parfait avec la » corde du violon, y est porté par l'air, » or, un corps seul peut supporter quel- » que chose. »

Le colonel et sa femme ne perdaient pas un mot de ce que disait leur fils. Ils l'écoutaient la bouche ouverte, et la figure rayonnante de plaisir. « Cent dia- » bles, s'écria enfin le colonel, je ne vois » pas ce que les jésuites peuvent appren- » dre à mon fils, si ce n'est pourtant de » l'initier à leur profonde immoralité » Mais, ventrebleu! ils ne l'auront pas. » — Un moment, mon cher papa. Vous » respirez avec difficulté. En savez-vous » la raison? — Non, parbleu. — Lorsque » nous sommes fortement agités, nous

» respirons avec une sorte de violence;
» l'air remplit et gonfle nos poumons
» avec une surabondance telle qu'il a de
» la peine à en sortir assez promptement
» pour que la régularité des fonctions
» pulmonaires ne se trouve pas déran-
» gée. Concluons de là que l'air qui em-
» barrasse l'action de vos poumons ne
» peut être qu'un corps. Tout dans la
» nature accessible à nos sens, et par
» conséquent à notre intelligence, doit
» être un corps, ou n'être rien. Or,
» M. Henri prétend que *néant* est un mot
» vide de sens. »

Le colonel embrasse son fils d'un côté, sa mère l'embrasse de l'autre. Les familles Du Perron et Henri félicitent avec ardeur le jeune physicien. Ses petits camarades restent debout devant lui, et le regardent avec une espèce de vénération. Robert ne se donne pas la peine

de dissimuler sa vaniteuse satisfaction. Elle pétille dans ses yeux; elle s'exprime par ses gestes.

On oublia la science pendant le reste de la journée. On rit, on joua, on dansa, et la respiration de personne ne fut embarrassée : la douce sensation du plaisir ne surcharge pas les poumons.

A la réunion suivante, on engagea Robert à continuer à instruire et à amuser ses parens et ses amis, en continuant ses expériences, ou du moins ses observations sur la physique. C'était le prendre par son faible; aussi ne se fit-il pas prier. Il en revint à l'air, sur lequel il lui restait bien des choses à dire.

« Remarquons d'abord, dit-il, que » l'action de l'air est si nécessaire et si » générale, que sans la pression de l'at- » mosphère..... — Oh! l'atmosphère!..... » — L'atmosphère, qu'est-ce que cet ani-

» mal-là ? — L'atmosphère est la masse
» d'air qui entoure la terre, et qui de-
» vient tellement raréfié ou délié sur
» les hautes montagnes, que les sensa-
» tions de l'ouïe et de l'odorat y sont
» très-affaiblies. Avec quelques degrés
» de raréfaction de plus, l'homme y
» périrait, comme ce moineau que nous
» avons mis, il y a quinze jours, sur le
» récipient de la machine pneumatique.
» Il faut à l'homme un air plus dense,
» c'est-à-dire plus épais, plus serré, l'air
» corps enfin, dont nous avons parlé il
» y a quinze jours. Or donc, sans la
» pression de l'air atmosphérique, on ne
» pourrait tirer de l'eau avec une pompe,
» un enfant ne pourrait téter, on ne
» pourrait humer un œuf frais. — Je
» n'entens pas cela, dit le colonel. — Je
» vais vous l'expliquer. — Diable !

» Sans la pression de l'air atmosphéri-

» que, il n'y aurait pas d'air entre le bas du
» piston d'une pompe et l'eau d'un puits.
» Quel serait alors le moteur, ou la force
» d'action, qui ferait monter l'eau? Mais
» le piston, en descendant, plonge dans
» l'eau une quantité d'air qui s'y mêle;
» le piston, en remontant, attire l'air
» qu'il a fait descendre, et cet air attire
» l'eau avec lui. Il en est à peu près de
» même des deux autres opérations dont
» je viens de parler, dans lesquelles l'in-
» tervention de l'air atmosphérique est
» indispensable.

» —Mais, mon fils, il s'ensuivrait de là
» que l'air et l'eau ont entre eux des
» rapports frappans. — Ce sont ces rap-
» ports que nous autres savans définis-
» sons par le mot analogie. — Fort bien.
» Continuez, monsieur le savant. — C'est
» ce que je vais faire.

» L'eau a une analogie frappante avec

» l'air, en ce qu'elle est, comme lui, un
» fluide transparent, qui n'a ni odeur,
» ni couleur, ni saveur..... — Oh ! je te
» tiens, mon cher docteur. Pourquoi
» l'eau gèle-t-elle quelquefois, et l'air ja-
» mais ? — Parce que l'eau se compose de
» corps plus denses, c'est-à-dire plus
» épais que ceux de l'air pur, par consé-
» quent plus rapprochés et plus suscep-
» tibles d'être frappés par l'action du
» froid. L'air, au contraire, se divise, se
» subdivise à l'infini, et le froid ne peut
» exercer d'action sur lui. — Il me sem-
» ble, mon fils, que ton explication nuit
» un peu à l'analogie que tu viens d'éta-
» blir entre l'air et l'eau. Je crois que je
» vais l'anéantir tout-à-fait. — Ah ! voyons
» cela, mon père.

» — Je serai plus court que toi.
» L'homme périt sous l'eau, et le poisson
» meurt à l'air ; donc il y a incompatibi-

» lité entre ces deux élémens. — L'homme
» périt sous l'eau, parce qu'il ne peut
» respirer cet air trop épais; le poisson
» meurt à l'air, parce que sa raréfaction
» ou sa subtilité le tue. Mais nous na-
» geons tous dans l'espèce d'air qui nous
» convient. — Ah! nous nageons! je nage
» donc moi? — Mais, je le crois, mon
» père. Dans l'air atmosphérique, nos
» pieds agissent comme la queue four-
» chue du poisson dans l'eau, et nous di-
» rigeons notre marche avec nos bras,
» comme le poisson dirige la sienne
» avec ses nageoires supérieures. Tous
» les animaux sont environnés d'un
» fluide plus ou moins épais, dans lequel
» ils se meuvent. Que nous marchions
» ou que nous nagions, peu importe le
» mot. Si vous ne voulez pas nager, per-
» mettez aux poissons de marcher, et
» nous serons d'accord.

» Quelquefois votre chambre est hu-
» mide ? — Oui, quand le temps est à la
» pluie. Que conclus-tu de là ? — Que
» l'air se trouve alors chargé de parties
» aqueuses, qui s'amalgament avec lui,
» qui pénètrent partout avec lui, et leur
» analogie est telle que, dans certaines
» circonstances, dans celle-ci, par exem-
» ple, les deux ne font qu'un seul et
» même corps. — Diable, mon ami, tu
» es beaucoup plus savant que ton père.
» — Il faut bien que quelque chose me
» dédommage des qualités respectables
» que vous possédez, et que je n'aurai
» peut-être jamais. — Ah! coquin, tu me
» flattes! — Je dis la vérité. — Oh! quel
» jésuite tu ferais!

» — Il me semble, mon père, que
» vous venez de vous servir du mot élé-
» ment. — Est-ce qu'il n'y en a plus,
» selon toi? — Si l'eau et l'air sont si

» semblables, et vous venez d'en conve-
» nir, il n'en resterait que deux. — Assez
» semblables, je l'avoue; mais ils diffè-
» rent quelquefois, et alors ils sont sépa-
» rés et distincts. — J'ai dit que l'homme
» se noie dans l'eau, et que le poisson
» meurt à l'air. Cela prouve que nous ne
» pouvons vivre que dans l'espèce d'air
» qui nous est propre, voilà tout. La
» terre n'est que la matrice des végétaux,
» l'eau et l'air les nourrissent en se com-
» binant, en s'amalgamant, en se mêlant
» l'un avec l'autre, et cela prouve encore
» qu'ils ne font réellement qu'un.

» M. Henri me fait quelquefois de la
» chimie, surtout lorsque cette science
» se rapporte à la physique. Il a décom-
» posé l'eau devant moi, d'après la mé-
» thode de Lavoisier, et nous y avons
» trouvé de l'air, de la terre et du feu.
» Nous avons trouvé, dans de la terre

» franche, de l'air, de l'eau et du feu.
» Nous avons trouvé dans le feu de la
» terre, de l'air et de l'eau. Ainsi les
» quatre élémens, admis par presque
» tous les savans de l'Europe, ne sont
» qu'une chimère. — Ah! tu es plus
» savant que tous ces savans-là ? — Je
» ne dis pas cela; mais j'ajouterai que la
» nature, soumise à une loi spéciale et
» universelle, peut aussi n'employer
» qu'un moyen pour produire des pier-
» res, du bois, de la chair, des os, des
» fruits; c'est le concours de ce que vous
» appelez les quatre élémens, qu'elle
» rassemble, dont elle forme un seul
» corps, dont les parties agissent de
» concert, ce qui prouve qu'ils ne sont
» pas étrangers les uns aux autres, et
» qu'on a tort de les isoler, sous des
» noms différens. »

Le colonel ne savait plus que répondre

à son fils. Plein d'étonnement, et pénétré de reconnaissance envers M. Henri, il le pressa affectueusement dans ses bras. Un paysan sortant du sermon, dit à ses camarades que leur curé avait débité de si belles choses qu'il n'y avait rien compris. Mesdames Robert, Du Perron et Henri avaient bien quelque ressemblance avec ce paysan. Elles engagèrent Robert à écrire ce qu'il avait dit. En effet, la rapidité du débit d'un orateur fait perdre bien des choses. Ce qui est écrit reste, se lit, se relit, la méditation le fait comprendre, on admet ou on rejette, et voilà ce que voulaient ces dames. Mes enfans, imitez-les : lisez et relisez.

Il était difficile que la conversation passât subitement de la haute physique à des objets futiles. On parla peu en se mettant à table : on chercha à satisfaire un appétit franc avant la curiosité. Ce-

pendant, au second service, parut un faisan, tellement *faisandé*, que madame Henri le fit enlever, en se bouchant le nez. Les autres dames lui adressèrent un sourire d'approbation : « Celui-là devait » marcher, dit quelqu'un. A quelle nom- » breuse famille sa décomposition a dû » donner naissance ! » ajouta un autre. Les estomacs étaient à peu près satisfaits; on badinait avec les entremets; Robert n'était pas encore à la hauteur de la discussion qu'on semblait provoquer : ce fut M. Henri qui prit la parole.

« Ce que nous appelons la corruption, » la pouriture, n'est autre chose que la » division de toutes les parties d'un corps » que la vie a cessé de maintenir entre » elles. La pouriture, l'absence totale de » la vie ne peut la communiquer à aucun » être, parce que nul ne peut donner ce » qu'il n'a pas. La pouriture n'engendre

» pas plus les insectes et la vermine,
» qu'une charogne n'engendre des cor-
» beaux. L'argument me paraît fort, dit
» M. Du Perron. Cependant, si les insec-
» tes, qui ont paru naître et se multiplier
» dans ce faisan, n'ont pas dû la vie à la
» dissolution de ses parties, il y a donc
» eu une nouvelle création. — La ma-
» tière se modifie de mille millions de
» manières différentes, à la faveur de deux
» qualités qui lui sont propres, la cha-
» leur et le mouvement. Quelques savans
» croient que les germes de toutes choses
» sont répandus çà et là, et se développent
» lorsqu'ils trouvent une matrice
» qui leur est propre. Vous semez de la
» graine de réséda dans un pot garni de
» terreau, et vous le placez sur votre
» balcon. Le réséda lève et grandit. Bien-
» tôt il vous donne la fleur que vous
» attendez. Vous l'examinez, vous en res-

» pirez l'odeur. Plus tard, vous remar-
» quez des feuilles rongées. Vous les sou-
» levez, pour reconnaître la cause du
» dépérissement de la plante. Vous trou-
» vez, sous ces feuilles, des chenilles
» d'une moyenne grandeur, et d'un vert
» semblable à celui de la plante. Cepen-
» dant elle est seule sur votre balcon, et
» vous n'en voyez aucune autour de vous.
» Admettez-vous qu'il s'est opéré une
» création sur votre fenêtre ?

» D'autres savans vont plus loin que
» ceux dont je viens de vous parler. Ils
» prétendent que les germes des animaux
» résident dans la graine même de la
» plante qui doit les nourrir un jour. Le
» germe d'un quadrupède n'est-il pas
» dans la semence du mâle ? Cette se-
» mence ne produit rien si elle n'est dé-
» posée d'une manière convenable à la
» production. Un bouc enfermé gar-

» dera la sienne pendant toute sa vie;
» mais non-seulement elle existe, elle
» contient le germe de chevreaux, qui
» ne peut se développer par le défaut des
» circonstances voulues par la nature.

» Ce sont là de ces mystères que nous
» ne pouvons pénétrer, et sur lesquels
» nous établissons des conjectures, qui
» sont susceptibles d'être combattues.
» Cependant il est constant que la pou-
» riture, qui n'a plus de vie, ne peut rien
» produire de vivant; mais que quel-
» ques-unes de ses parties sont propres
» à nourrir certains animaux.

» Allons, allons, dit le colonel, c'est
» fort bien raisonner. Un verre de cham-
» pagne là-dessus. Mes amis, je bois aux
» germes de M. Henri. »

La mousse pétillait dans les verres, chacun était armé du sien. Pan, quelque chose saute au milieu de la table....

On s'étonne, on regarde.... : « Hé, c'est » Coco. — Oui, vraiment c'est Coco. » Coco est un joli petit singe, qui amuse beaucoup madame Henri, et qui a rompu, en faisant ses gambades, la chaîne d'argent qui l'attachait au balcon : « Qu'a-t-il » donc sur la tête? dit M. Henri. — Hé, » c'est mon bonnet de nuit, répond » Madame, dont il lui a plu de se coiffer. » Coco se complaît sous les dentelles, dont il voit, soir et matin, la figure de sa maîtresse enveloppée. Il se donne des airs, il fait des mines, probablement comme il en a vu faire à Madame, et il en attrape quelquefois d'assez gracieuses, pour un singe. On a posé les verres sur la table, pour le regarder, pour s'en amuser ; le colonel seul vide le sien gravement. Coco prend, avec la même gravité, celui de sa maîtresse, et en avale le contenu d'un trait. La liqueur pi-

quante lui monte au nez ; il s'imagine probablement que le colonel lui a tendu un piége en l'engageant à l'imiter. Il lui fait la grimace ; le colonel y répond par une autre. Coco, piqué, arrache de dessus sa tête le bonnet de sa maîtresse, et le lui jette au visage. Le colonel s'approche pour lui tirer les oreilles, Coco lui applique une paire de soufflets, et lui montre son derrière. Toutes les dames proclament Coco le plus aimable des singes. Mais un officier ne se laisse pas souffléter impunément.

Le colonel prend, de ses deux mains, deux coins de sa serviette, il la roule, et il donne à Coco ce qu'on appelle, en terme d'écolier, des jarretières. A chaque coup, Coco fait un bond, et casse, en retombant, un verre, un compotier, une carafe. Tantôt il est sur la table, tantôt il est dessous. Le

colonel le suit avec opiniâtreté ; Coco ne sait plus comment éviter la fatale serviette. Il saute sur le dos de son adversaire, se cramponne de trois pates à ses épaules, et de la quatrième il lui arrache les cheveux.

O événement imprévu, désagréable ! Le colonel a un faux toupet, et madame Robert seule est dans le secret. Le toupet reste à la main de Coco, qui fait trois ou quatre fois le tour de la table, qui présente son trophée à chacun des convives, et qui le dépose enfin dans de la crême que sa maîtresse a sur son assiette. Il semble lui dire que c'est pour elle qu'il a vaincu.

Un toupet de moins change singulièrement une figure. Celle du colonel, ordinairement noble et imposante, est devenue grotesque. Il s'élève un rire général, qu'on cherche à attribuer aux espié-

gleries de Coco. Le colonel n'est pas dupe du subterfuge, et lui seul ne rit pas.

Cependant ce guerrier, qui a prodigué sa vie dans vingt combats, sera-t-il vaincu par un singe ? il s'arme d'une carafe pleine, il épie le moment favorable, et la vide sur la tête de Coco. Le superflu du liquide roule sur la table, sur les robes de ces dames, qui cessent de rire, parce qu'une toilette dérangée leur donne nécessairement un peu d'humeur, qu'elles n'ont pas toujours la force de dissimuler.

Coco, saisi par la fraîcheur de l'eau, perd son courage et son agilité. Son ennemi le saisit par la queue, et va lui administrer une correction à la manière de M. De Lâtre. Madame Henri jette les hauts cris. Mesdames Robert et Du Perron joignent leurs voix clairettes à celle

de la maîtresse de la maison. Toutes demandent grâce pour Coco.

Déjà la large main du colonel est levée, et les cris redoublent. Coco fait un dernier effort, il mord les doigts vigoureux qui lui serrent la queue, et les force à lâcher prise. Les domestiques, attirés par un bruit, dont la cause leur est inconnue, rentrent dans la salle à manger. Coco, redevenu libre, s'enfuit et court de tous les côtés. La femme de chambre de la maison se présente à lui; il se réfugie sous sa robe, et s'accroche à ses jarretières. La femme de chambre, effrayée, crie avec les autres, et s'enfuit sur l'escalier. Là, elle s'arrête pour se dépétrer de Coco. C'est elle qui a soin de lui; elle le caresse, elle lui parle. Il reconnaît sa voix, et descend avec docilité. C'est une grande faute, à la guerre, d'abandonner une position sûre, et il

est constant que le colonel n'eût pas été chercher son adversaire dans la cachette mystérieuse qu'il avait choisie. Le guerrier paraît inopinément sur l'escalier, une houssine à la main, avec un toupet de moins, et deux doigts ensanglantés. Coco le reconnaît et s'élance. Il monte rapidement les escaliers, et le colonel le suit de loin, en le menaçant du geste et de la voix. Coco arrive aux mansardes, trouve une fenêtre ouverte, et saute sur le toit. Là, il se promène fièrement, comme un coq qui chante sa victoire, à cette différence près, que Coco ne chanta point.

Le colonel mit la tête à la fenêtre, et peu tenté de faire le saut périlleux, il descendit en grondant, et en disant que dans un état bien policé on ne devait pas souffrir de singe. On ne riait plus chez M. Henri; parce que la scène avait

fini d'une manière un peu sérieuse. La femme de chambre avait remis le toupet dans un état convenable, et madame Robert attendait son mari le taffetas d'Angleterre dans une main, et des ciseaux dans l'autre.

Le colonel, pendant qu'on pansait ses piqûres et qu'on le recoiffait, faisait, sur la méchanceté des singes, des réflexions tardives, mais très-sages. M. Henri laissait difficilement échapper l'occasion de faire paraître sa science. Quel est l'homme qui ne soit bien aise de briller, dans quelque genre que ce soit?

« M. de Buffon, dit-il, prétend, et je » pense comme lui, que la nature, en pro- » duisant des espèces d'une même classe, » les range, si on peut s'exprimer ainsi, par » chaînons, en montant du petit au grand. » C'est ce qu'on peut reconnaître si on veut » partir du roquet, pour arriver au chien

» de basse-cour. Ce naturaliste, frappé
» de la différence qui existe entre l'hom-
» me et le singe, qui cependant ont tant
» de rapports entre eux, ne balance pas
» à prononcer qu'ici il y a un chaînon
» de rompu. En effet, il est très-présu-
» mable qu'il existait entre le singe et
» l'homme une espèce qui n'était pas
» assez puissante pour détruire le genre
» humain; mais qui était redoutable au
» point de lui donner de continuelles
» inquiétudes. L'homme l'a sacrifiée à
» sa sûreté.

» Je suis tout-à-fait de l'avis de M. de Buf-
» fon, s'écria le colonel. Si un sapajou,
» gros comme un chat, m'a déchiré les
» doigts; si le singe, beaucoup plus
» gros, qu'on appelle l'homme des bois,
» marche sur ses pieds de derrière, un
» bâton à la main, et a assez d'intelli-
» gence pour faire certaines commis-

» sions, que n'avait-on pas à craindre
» d'une espèce plus grande, plus forte,
» plus intelligente sans doute, et qui
» peut-être parlait? — Oui, mon cher
» colonel, nos ancêtres ont anéanti cette
» espèce, et bien d'autres, peut-être,
» sur lesquelles nous n'avons aucunes
» notions. »

Pendant qu'on pérorait, madame Henri, ses amies, les domestiques appelaient Coco du ton le plus caressant, et l'invitaient à descendre, en lui montrant une meringue, une gimblette, une dragée. Coco, affranchi de tout sur son toit, jouissait de la plénitude de sa liberté, et ne donnait pas la moidre attention à ceux qui n'aspiraient qu'à le remettre à la chaîne. On ne savait quel parti prendre. On se rappela enfin qu'il avait fort bien dîné, et on jugea qu'il descendrait lorsqu'il aurait digéré. En conséquence,

on plaça des friandises, de distance en distance, de la croisée au milieu de la mansarde; on mit un domestique derrière le volet, avec injonction d'être très-attentif, et de fermer brusquement la fenêtre, lorsque Coco serait rentré. Ces précautions prises, on descendit au salon.

Coco regardait les passans, et leur faisait des gentillesses, qui arrêtaient les badauds dans la rue, et il y en a beaucoup à Paris, en comptant les dames, ou sans les compter. Une femme, très-bien mise, coiffée d'un chapeau de la dernière élégance, s'arrêta aussi, lorsque la digestion de coco commença à se faire. Il lui parut fort drôle de déposer *ce que vous savez* dans sa main, et de le lancer sur ses admirateurs. Honteux, peut-être, de ce qu'il venait de faire, il rentra, en deux sauts, dans la mansarde, la croisée

se ferma, il fut saisi, et malgré ses morsures, on le remit à la chaîne. Il se calma alors : il semble qu'un esclave n'ait de force que pour porter ses fers.

Cependant le *ce que vous savez bien* était tombé d'aplomb sur le superbe chapeau de la belle dame. Une huée générale s'éleva autour d'elle. Furieuse d'être un objet de ridicule, et de la perte de son chapeau, elle courut chez le commissaire de police. Le magistrat recevait d'autres plaintes, et pria la dame de s'asseoir. Elle trouva très-mauvais qu'on lui fît attendre son tour ; mais bientôt le commissaire la fit approcher en se bouchant le nez, et en la priant de jeter dans la cour ce qui l'incommodait beaucoup, lui et ceux qui attendaient. « Jeter cela, monsieur le commissaire ! » je m'en garderai bien, c'est la preuve » du délit. — Mais, Madame, je vous en

» prie. — Je n'en ferai rien. — Je vous » l'ordonne. — Un commissaire de police » donner des ordres à une femme comme » moi ! » Le commissaire, excédé, la mit à la porte de son cabinet. Elle y frappa avec violence des pieds et des mains, et le commissaire ne put s'en débarrasser qu'en l'envoyant à la préfecture de police, elle, son chapeau, et la preuve du délit.

Madame Henri fut condamnée à payer le chapeau, c'était tout simple. Mais le colonel disait : « Voilà des verres et des » cristaux brisés, le secret de mon faux » toupet connu, mes doigts déchirés, » une femme de chambre égratignée au- » dessus de ses jarretières, un chapeau » perdu, une dame arrêtée, et madame » Henri condamnée à payer soixante » francs, parce qu'il y a ici un singe gros » comme mon poing. Ventrebleu ! qu'eût-

» il fait, s'il eût été de ma taille et de ma
» force ? Oui, nos ancêtres ont très-bien
» fait d'anéantir l'espèce dont parle M. de
» Buffon, et on devrait traiter Coco
» comme l'ont été les géans de sa race. »
Et en terminant ce monologue, le colonel prit son chapeau, salua la compagnie et sortit.

On sent bien que, toujours amusé, ou plus ou moins sérieusement occupé, Robert filait ses jours sans compter les heures. Il ne pensait pas à sortir. Qu'eût-il vu, d'ailleurs, qui pût fixer son attention? des maisons, des pavés, des marchands, des acheteurs, des ouvriers, des jardins fréquentés par des gens qui inspirent l'ennui. Qu'est-ce que tout cela pour un jeune homme occupé de mathématiques et de physique ? Cependant on se gardait bien de lui parler de ce qui se passait dans Paris : on eût pu piquer

sa curiosité; de la curiosité à la tentation l'intervalle est court, et la tentation conduit promptement au désir violent d'y succomber. Il fallait, grâce aux jésuites, que Robert fût prisonnier, et qu'il ne s'en doutât pas. C'est ce qui arrivait.

Il y avait long-temps qu'on n'avait entendu parler des pères de la Foi, et on commençait à croire qu'ils avaient renoncé à leurs projets sur Robert; peu à peu la sécurité s'établit. Les réunions de quinzaine continuaient à être gaies, affectueuses et instructives. A chaque séance, Edmond et Henri s'écriaient, répétaient que rien n'est beau comme les mathématiques. Les petits mathématiciens se prononçaient hautement pour la physique et l'histoire naturelle. Le désir d'apprendre se communiquait de proche en proche, et faisait naître

l'émulation. Edmond et Henri, impatiens de se livrer à l'étude des sciences, faisaient des efforts inouïs pour abréger leurs humanités, comme cela était arrivé à Robert. Mais Robert était un être à part, un être tel que la nature en produit très-rarement. Cependant Edmond et Henri ne quittaient pas les premières places, et des prix les attendaient à la fin de l'année scolastique. Que de chagrins ils se fussent épargnés, en se conduisant ainsi dès le commencement de leurs études!

Un jour un carrosse s'arrêta à la porte de M. Du Perron. Un évêque en descendit : c'était le ministre de l'instruction publique. Charger un prêtre de diriger l'éducation, c'est vouloir la rendre toute sacerdotale. Monseigneur se fit annoncer. M. Du Perron savait qu'il ne faut piquer la robe sacrée qu'avec la certi-

tude d'écraser celui qui la porte, quand il abandonne son ministère, pour se livrer à des choses tout-à-fait étrangères à l'évangile. M. Du Perron fut très-poli et très-modéré avec monseigneur.

« Monsieur, vous avez retiré chez vous » le colonel Robert. — Oui, Monseigneur. » — Il a un fils d'un mérite infiniment » remarquable. — Monseigneur, je le » juge comme vous. — Les jésuites, tou- » jours empressés de faire le bien, vou- » draient le placer dans une position » brillante. — Ils ont bien de la bonté. » — Vous connaissez leurs vues sur ce » jeune homme. — J'en conviens, Mon- » seigneur. — Et au lieu de les seconder, » vous cachez Robert dans la rue de » Bussy. — Ah ! vous savez cela ! — Nous » savons tout. — Au fait, Monseigneur, » que voulez-vous ? — Vous savez, Mon- » sieur, que personne n'instruit les en-

celant, se retira, en faisant un geste expressif. « Mon cher ami, vous vous » êtes perdu, lui dit M. Du Perron. — » Je ne vois pas cela. Quand ils supprime- » raient ma pension tout entière, m'ô- » teront-ils le courage qui fait supporter » la misère? Le grand Bélisaire, aveugle, » demandait l'aumône; moi, j'ai tous mes » membres, et je travaillerai. Un homme » de cœur est toujours sûr de gagner du » pain; j'en gagnerai, et, sacrebleu, ils » n'auront pas mon fils. »

Malgré tout ce que purent lui dire d'affectueux et de sensé M. et madame Henri; malgré leurs instances, leurs prières, il fit enlever son ancien mobilier, qu'on avait monté au garde-meuble de M. Du Perron. Il les fit porter à un sixième étage, dans la maison qu'habitait M. Henri, et qui, par hasard, se trouvait à louer. Il y conduisit sa femme, toujours ai-

mante et docile, et il suspendit son épée au chevet de son lit. « De cette maison, » dit-il, je veillerai sur mon fils. »

M. et madame Henri le pressèrent en vain de vivre chez eux, comme il avait vécu chez M. Du Perron. « Non, non, » non, leur dit-il. Je ne contracterai pas » de dettes que je ne pourrais pas payer. » J'ai encore quelques écus. Quand ils » seront prêts à finir, j'aurai une grosse » veste, j'y attacherai mes épaulettes de » colonel, et j'écrirai sur mon chapeau : » Faites travailler un brave officier, que » la congrégation a condamné à mourir » de faim. »

Le dénoûment fut tel que l'avait prévu M. Du Perron. Le troisième jour, le colonel reçut du ministère de la guerre un paquet qui lui annonçait que sa pension était réduite à mille francs. « Bon, dit-il, » je serai dispensé d'afficher ma noble

[illegible] en faisant un geste [illegible] cher ami, vous vous [illegible] dit M. Du Perron. — [illegible] cela. Quand ils supprime- [illegible] tout entière, m'ô- [illegible] qui fait supporter [illegible] grand Bélisaire, aveugle, [illegible] moi, j'ai tous mes [illegible] travaillerai. Un homme [illegible] sûr de gagner du [illegible] et, sacrebleu, ils [illegible] fils. »

Mal [illegible] que purent lui dire d'af- [illegible] M. et madame Henri; [illegible] leurs prières, il [illegible] ancien mobilier, qu'on [illegible] garde-meuble de M. Du [illegible] Il le fit porter à un sixième [illegible] qu'habitait M. Henri, [illegible] se trouvait à louer. [illegible] sa femme, toujours ai-

mante et docile, et il s'pendit so
au chevet de son lit. « e cette m
» dit-il, je veillerai sur ion fils. »

M. et madame Heurle pressèr
vain de vivre chez eu. comme i
vécu chez M. Du Perron. « Non
» non, leur dit-il. Je n'contracte
» de dettes que je ne pourrais pas
» J'ai encore quelques écus. Qu
» seront prêts à finir, aurai une
» veste, j'y attacherai les épaule
» colonel, et j'écrirai sr mon ch
» Faites travailler un brave officie
» la congrégation a condamné à
» de faim. »

Le dénoûment fut te que l'avai
M. Du Perron. Le troisième jour,
lonel reçut du mini de la gue
paquet qui lui a que s
était lui ces n,
» je s d a

» misère au coin d'une borne. Ma chère
» amie, de l'eau, du pain, un plat de
» légumes, et nous vivrons. »

Le lendemain, il contraignit M. Du Perron à arrêter ses comptes avec lui. « Mon cher ami, lui dit-il, vous me con-
» naissez assez pour savoir que je vous
» paierai, si jamais je le peux; mais je
» ne veux pas vous devoir un sou de
» plus. Mon fils ne doit pas être plus
» difficile que son père; il vivra avec
» nous, et il descendra chez M. Henri,
» aux heures des leçons qu'il veut bien
» lui donner. »

Il restait à savoir comment on paierait le maître de mathématiques. Le colonel voulait le supprimer, et ce qu'il voulait, il le voulait fortement. M. Du Perron fut trouver le professeur, et lui fit part de tout ce qui se passait. Celui-ci était fier de son élève; il s'y était fortement atta-

ché, et il protesta qu'il lui donnerait des leçons gratuites. Il en donna sa parole d'honneur au colonel, et il la tint; mais M. Du Perron savait comment on dédommage un maître qui renonce à ses honoraires. Il était marié : une robe, un schall, du café, du sucre, le payaient de ses soins.

A côté de la maison qu'habitait M. Henri était une espèce d'appentis, qui servait d'atelier à un serrurier, brave homme, aimé de tous ses voisins. Au milieu de la quatrième nuit, on cria au feu, en s'empressant de sauver ce qui appartenait au locataire. Aux premiers cris, les voisins s'habillèrent à la hâte, et descendirent dans la rue. Le colonel, toujours soupçonneux, avait ordonné à son fils de rester avec sa mère. Mais Robert voyait la maison de M. Henri menacée. Il n'écouta que son zèle, et courut

se ranger au milieu de ceux qui faisaient arriver l'eau aux pompes.

Tout à coup on s'agite, on se pousse, la chaîne de ceux qui font passer l'eau est rompue. Au milieu du tumulte, trois ou quatre hommes, qui paraissent ivres, cernent Robert, et, par des mouvemens qui ne semblent pas étudiés, ils l'entraînent vers le carrefour de Bussi. Robert alors pénètre leur projet. Il se débat, il crie; le tumulte qui règne derrière lui l'empêche d'être entendu.

Un fiacre est posté au carrefour. La portière s'ouvre. Les ravisseurs s'emparent, à force ouverte, de Robert, et, malgré ses efforts, ils vont le faire entrer dans la voiture. « Arrêtez, coquin, arrê-» tez, s'écrie une voix de tonnerre, » et deux des assaillans tombent sur la place. Les autres prennent la fuite, et le cocher met ses chevaux au galop.

Qui donc a délivré Robert? Qui pouvait-ce être que son père? Le colonel l'avait aperçu travaillant avec ardeur, et mécontent de sa désobéissance, il ne lui avait pas dit un mot; mais il ne l'avait pas perdu de vue. Il jugea d'abord le projet des prétendus ivrognes. Armé d'une pince de fer, qui avait appartenu au serrurier, et qui se trouva à ses pieds, il avait couru au secours de son fils. « Robert, lui dit-il, vous avez répété » cent fois à Edmond qu'une faute porte » toujours sa punition avec elle. Où vous » conduisait votre infraction à l'ordre » que je vous ai donné de rester au- » près de votre mère? droit à Mont- » rouge. Frémissez et soyez soumis doré- » navant. »

Robert ne répondit rien, et le silence d'un coupable est un aveu positif. Son père le conduisit chez lui, l'enferma à

double tour, et revint porter de l'eau. Le toit était abîmé; la flamme s'était élevée à une hauteur prodigieuse; mais bientôt les pompiers furent maîtres du feu.

Le colonel retourna au carrefour de Bussi, pour obtenir quelques éclaircissemens sur ceux qu'il avait assommés. Déjà ils avaient été enlevés. Il lui parut clair que tous les événemens de la nuit étaient l'ouvrage des jésuites. Un bâtiment brûlé uniquement pour attirer son fils dans la rue; des drôles apostés d'avance pour l'enlever; d'autres placés çà et là pour leur prêter main-forte en cas de besoin, et les deux blessés ou morts emportés de suite par eux, n'importe où; tout cela lui paraissait un plan suivi, dont il se proposait d'obtenir justice. Il en parla le lendemain à M. Henri.

« Mon cher ami, lui dit celui-ci, vos » idées me paraissent parfaitement justes; » mais vos plaintes n'aboutiront à rien. » Le duc de Fronsac fit brûler une mai- » son, pour enlever quelqu'un que ses » parens lui dérobaient. Le crime était » connu, et le despotisme étouffa l'af- » faire. Nous arrivons au même gou- » vernement, sous des formes encore » constitutionnelles. Quelles preuves ma- » térielles, d'ailleurs, donneriez-vous de » ce que vous avanceriez? aucunes.

» Mon cher colonel, tenez-vous tran- » quille, et veillez avec nous sur votre » fils. — Comment! ces coquins-là brûle- » ront impunément des maisons! Il faudra » que je me taise, moi outragé dans ce » que j'ai de plus cher! » Hélas! personne ne prévoyait que, plus tard, et pendant trois mois, des villages seraient incendiés par ce parti diabolique.

Mais une mine patriotique se creusait dans le silence; chaque jour y ajoutait quelque chose; l'explosion devait être terrible.

Grands événemens.

Une année s'était écoulée, et Robert était tranquille. La congrégation semblait avoir abandonné les détails pour s'occuper des affaires majeures. Des ministères étaient tombés sous la force de l'opinion publique; mais ils n'avaient cessé d'atta-

quer sourdement la Charte, qui consacrait les libertés françaises. Enfin des ministres nouveaux parurent, et se préparèrent à établir un despotisme que rien ne pourrait comprimer. On pénétra leurs vues, et une clameur générale s'éleva contre eux. Ils la bravèrent.

Edmond et Henri avançaient dans leurs études, et leur application était récompensée par les premières places et par des prix. Robert était devenu un très-fort mathématicien; la physique avait peu de secrets pour lui, et il raisonnait quelquefois de manière à étonner M. Henri lui-même.

Le colonel persévérait dans ses idées de délicatesse; il vivait mal; mais il supportait patiemment les privations, parce qu'il entrevoyait un avenir vers lequel on marchait à grands pas. « Tant » mieux! s'écriait-il à chaque acte odieux

» du gouvernement. L'oppression amè-
» nera la liberté. »

Il ne craignait pas qu'on lui enlevât son fils de vive force pendant le jour. Robert sentit enfin sa position, et il était des momens où sa réclusion lui paraissait pénible. Son père crut pouvoir le promener, sans danger, deux ou trois fois la semaine. Alors il s'enveloppait dans sa capote de bivouac, sous laquelle il cachait son gros bâton d'épine. Ce costume paraissait ridicule aux Tuileries, au Luxembourg, au Jardin des Plantes étrangères. Quelquefois le père et le fils surprenaient, sur certaines physionomies, un sourire que la figure noble et sévère du colonel empêchait d'être plus marqué. Robert observait tout cela, et son père s'en moquait.

Bientôt le Jardin des Plantes devint leur unique promenade, parce que Ro-

bert y trouvait beaucoup à apprendre, et que plus il savait, plus il était avide de s'instruire encore.

Les réunions de chaque quinzaine avaient toujours lieu. Le colonel et son gros bâton accompagnaient partout les enfans, qui approchaient de l'adolescence. Tantôt il les conduisait à la plaine de Grenelle, tantôt aux Champs-Élysées. Là, un cerf-volant était lancé, et semblait vouloir se perdre dans les nues; ici, un ballon était poussé, renvoyé avec les poings ou les pieds. On s'amusait, les têtes se reposaient, et on rentrait chez M. Du Perron ou chez M. Henri avec un appétit qu'on était impatient de satisfaire. Le colonel et sa femme étaient de ces dîners-là, et c'est la seule jouissance qu'ils se permissent.

« Mais, mon fils, dit le colonel, l'avant-
» dernière fois que nous avons été à la

» plaine de Grenelle, le cerf-volant est » tombé dans une mare d'eau que je » n'ai pas vue ce matin. Qu'est-elle de- » venue? »

Madame Henri, en brodant, en festonnant, écoutait son mari raisonner avec Robert, et elle était bien aise de faire connaître à ses convives qu'elle n'était pas étrangère aux sciences. « Co- » lonel, répondit-elle, votre question est » au-dessous des connaissances de votre » fils. — Tant mieux, Madame, il y ré- » pondra plus facilement. Parle donc, » mon enfant. » — Robert pensait comme madame Henri sur la futilité de la question, et son amour-propre le faisait hésiter. Madame Henri s'empressa de parler pour lui : « Cette eau, dit-elle » d'un ton assuré, a été pompée par le » soleil. Elle s'est élevée en nuages, pour » retomber en pluie, je ne sais où. Fort

» bien, ma chère amie, s'écria son mari.
» Voilà de la bonne physique, ou je ne
» m'y connais pas.

» Ah! reprit Robert, dans huit ou
» dix mille ans on ne fera pas une sem-
» blable question.—Pourquoi cela, mon
» fils? — Parce qu'il n'y aura plus d'eau
» sur la terre. — Comment, il n'y aura
» plus d'eau! Et que boira-t-on? — On
» ne boira plus. — Le genre humain pé-
» rira donc? — Sans doute, mon père.
» Il finira avec la dernière goutte d'eau.
» — Quel diable de galimatias me fais-
» tu là!

» — Il est reconnu, mon père, que le
» volume d'eau diminue progressive-
» ment. — Reconnu! par qui? — Par des
» savans, qui ont démontré cette dimi-
» nution, et qui en ont cherché la cause.
» — J'ai bien peur qu'ils la cherchent
» long-temps. — Un d'eux prétend que

» la réduction de l'eau vient de sa soli-
» dification. — Solidification ! fais-moi
» grâce de tes mots barbares. — Celui-ci
» signifie que l'eau devient solide en
» faisant partie des végétaux et des ani-
» maux.

» Mon ami Robert, dit M. Henri,
» l'ambition de tout expliquer conduit
» souvent à des erreurs, et votre sagacité
» est ici en défaut. » Robert rougit et
baissa les yeux. « Sans doute, reprit
» M. Henri, il y a de l'eau dans un chêne
» et dans un roseau ; il y en a dans un
» éléphant et dans une puce. Mais le
» superflu de l'eau, nécessaire à l'accrois-
» sement de tous les corps, s'évapore
» par la transpiration. Lorsque ces corps
» périssent, ce qu'ils ont conservé de
» liquide s'évapore encore, et ce qui le
» prouve, c'est qu'un animal mort finit par
» se dessécher à l'air ; c'est qu'un arbre,

» gisant à terre, s'y dessècherait aussi,
» si on lui en donnait le temps, et il fau-
» drait de longues années pour que cette
» opération se fît, parce que les parties
» d'un arbre sont compactes, serrées, et
» ne tombent pas en dissolution. Mais
» quand nous le brûlons, la portion
» aqueuse, qu'il contient, se dissout en
» fumée, et va se réunir au grand tout.

» Mon cher ami, l'eau diminue sans
» doute, et on en a mille preuves; mais
» ce n'est point parce qu'elle se solidi-
» fie, ainsi que l'a prétendu un homme
» qui s'est trompé, et qui, d'ailleurs, a
» beaucoup de mérite. C'est assez parler
» d'eau, s'écria le colonel. Dînons, et en
» boira qui voudra. Oh! dit M. Du Per-
» ron, puisque le savant Robert a décidé
» qu'elle doit manquer un jour, ména-
» geons-la pour nos arrière-petits-enfans,
» et ne buvons que du vin. »

La conversation avait été sérieuse pour ces dames, et elles cherchèrent à l'égayer un peu. On parla modes, littérature, et surtout spectacles : on peut ne jamais s'arrêter quand on traite ces sujets-là. C'est la pièce nouvelle, l'actrice à la mode, le débutant qui promet ou qui ne promet pas. Les opinions se partagent, chacun soutient son avis avec plus ou moins de chaleur, et il en est de ce genre de discussion comme de tous les autres. Après avoir long-temps raisonné ou déraisonné, on garde sa façon de penser, parce que l'amour-propre veut qu'elle soit la meilleure.

« J'ai été hier aux Français, dit ma-
» dame Du Perron, et j'y ai entendu un
» ouvrage fort extraordinaire. Le su-
» blime y est mêlé au langage des halles.
» Le théâtre doit grandir les situations,
» et j'ai vu des positions mesquines à

» côté de meurtres peu motivés, et par
» conséquent révoltans. — Hé! Madame,
» c'est le genre à la mode, c'est du ro-
» mantisme. — Le romantisme! le ro-
» mantisme! on en parle partout, et je
» ne l'ai pas encore entendu définir. Mon-
» sieur Henri, qu'est-ce que le roman-
» tisme. — Madame, c'est l'absence du
» génie, du goût et du jugement. —
» Le vôtre est sévère; mais permettez-
» moi de vous faire observer que me
» dire ce que le romantisme n'est pas
» ne m'apprend pas ce qu'il est.

» — Permettez-moi, Madame, de re-
» prendre les choses de très-haut.
» L'homme, sortant de la barbarie, se
» civilise peu à peu, et les arts sont les
» enfans de la civilisation. Ils sont pous-
» sés, peu à peu encore, par des êtres
» privilégiés, au degré de perfection au-
» quel il nous est donné d'atteindre.

» Mais vous savez, Madame, que tout » ce qui a crû doit décroître. Après » Corneille, Racine et Voltaire, la dé- » cadence a commencé. Des ouvrages » médiocres ont paru sur la scène. En- » fin, il s'est élevé une secte qui, par le » désespoir de pouvoir marcher sur la » route ouverte par nos grands génies, » a osé dire tout haut qu'ils n'étaient » que des têtes à perruque. On aurait » pu leur répondre qu'une de ces perru- » ques-là suffirait pour écraser leur fai- » ble cerveau.

» Le Français aime la nouveauté, et » la foule s'est portée à la représentation » d'ouvrages du genre nouveau. Peu » d'applaudissemens et des sifflets ont » indiqué ce que pense le public de ces » monstruosités. Quand vous verrez un » ouvrage mal conçu, mal lié, mal écrit, » marchant par secousses, une rapsodie

» enfin, vous pourrez dire, sans courir
» le risque de vous tromper trop : c'est
» du romantisme. Mais il faut dire cela
» tout bas, surtout au parterre. Cette
» secte a des séides, des jeunes gens dé-
» voués, fanatisés, des énergumènes,
» qui ne se feraient pas scrupule d'étouf-
» fer un opposant sous les banquettes.
» D'ailleurs, l'extrême facilité du genre
» les séduit, et ils espèrent bien figurer
» à leur tour sur la scène dégradée. Ce
» sont des oiseaux de nuit qui se cache-
» ront quand la lumière reparaîtra. —
» Je vous entends, monsieur Henri. Une
» rapsodie est du romantisme ; je n'ou-
» blierai pas votre définition. Ainsi j'ai
» vu hier un drame romantique. — Vous
» avez pu remarquer, Madame, un sou-
» rire moqueur, méprisant, faire sou-
» vent justice de ces niaiseries. Cela
» prouve que la supériorité que s'est

» arrogée la sottise sur le génie ne peut
» être de longue durée. »

Il régnait sur toute la France une fermentation sourde, qui occupait tous les esprits. On ne cessait de parler politique que pour se reposer, se rafraîchir l'imagination. Ainsi de la solidification de l'eau, et du romantisme on revint à la politique.

On parla du discours d'ouverture de la chambre des députés; on en critiqua les bases, ce qui n'était pas difficile. On s'occupa de l'adresse qui devait y répondre, ce qui n'était pas aisé à prévoir. Chacun fit son adresse, et soutint qu'elle émettait les seuls principes que la chambre dût adopter. Voilà donc cinq adresses improvisées dans le seul salon de M. Henri. Supposons dix mille salons dans Paris, et dix mille adresses tout-à-fait différentes par cinq personnes, et

qu'on s'étonne, après cela, de voir la chambre user quinze jours pour fondre trois à quatre cents opinions dans un seul écrit.

Les députés étaient d'accord sur le fonds. La grande difficulté était de dire la vérité dans des termes assez respectueux pour ne pas blesser un monarque qu'on devait renvoyer quelques mois après. Cependant, comme il faut des mots propres pour exprimer des idées positives, il fut arrêté qu'on déclarerait tout simplement, à sa majesté chancelante, que la nation et elle ne s'entendaient plus.

Déjà on parlait de maisons incendiées, dans l'ancienne province de Normandie; des poursuites des magistrats contre les incendiaires, tous gens étrangers au pays; de l'opiniâtreté du silence des accusés, qui semblait tenir du fanatisme;

de la nécessité de les remettre en liberté, faute de preuves, que la magistrature ne put ou ne voulut pas se procurer. « Oui, » oui, c'est du fanatisme, s'écria le co- » lonel, et du fanatisme jésuitique. Ils » ont brûlé l'appentis du serrurier, et à » présent ils travaillent en grand; ils » brûlent des villages. Si on pouvait les » brûler à leur tour!

» Mais quel est le but caché qui les » pousse au crime? espèrent-ils trouver » dans chaque chaumière un sujet pro- » pre à faire un jésuite distingué? Ven- » trebleu! je m'y perds. »

Trois jours après, on parla de la dissolution, c'est-à-dire de la suppression de la chambre des députés, qui avait osé dire une vérité au roi. On acquit la conviction que le ministre de l'intérieur avait ordonné aux préfets d'éloigner, des lieux des nouvelles élections, certains

patriotes qu'on aurait voulu exterminer; d'y introduire de faux électeurs, pour s'assurer une majorité; enfin, le comble de ces mesures liberticides était dans l'injonction faite à tous les employés de voter dans le sens des ministres, à peine d'être destitués. La conservation d'une ombre de charte était arrêtée, jusqu'au temps où on pourrait s'en passer. Il est plus que vraisemblable qu'alors on jetterait de côté et la chambre et la charte, et qu'il n'y aurait plus en France, entre le prince et la nation, que les sicaires chargés de l'exécution des ordonnances du despote, despotisme plus cruel que celui de Louis XIV et de Louis XV, qui du moins était comprimé, jusqu'à certain point, par les parlemens. On croyait enfin arracher, par l'astuce, par la violence, une chambre servile et dévouée, qui consa-

crerait les plus révoltantes usurpations. Mais la France était éveillée.

Que faisaient nos enfans, pendant qu'on parlait politique? Robert donnait la plus grande attention à ce qu'on disait. Il était appuyé sur son dictionnaire, et lorsqu'il entendait un mot avec lequel il n'était pas familiarisé, il se hâtait de le chercher. Mes chers enfans, je vous conseille de faire comme lui. Henri et Edmond commençaient à entendre la marche du jeu d'échecs, et bien gravement, et bien ou mal, ils faisaient leur petite partie. « Échec au roi, s'écria tout-» à-coup Edmond. — Oui, répondit le » colonel, échec au roi, et le plus rude » de tous les échecs. » Il n'entendait rien au jeu qui occupait les deux jeunes gens, et il voulut bien attribuer à leur patriotisme une exclamation qui lui était étrangère. Les dames rirent beau-

coup de sa méprise, et il ne se déconcerta point. « Je vous le répète, Mesda-
» mes, échec au roi! échec au roi! »

Un autre jour, on s'aborda en se demandant des nouvelles. Cette question, substituée aux complimens d'usage, annonce la fermentation de toutes les têtes. Les colléges électoraux étaient convoqués, et on s'efforçait de deviner quelle serait la composition de la nouvelle chambre. Après avoir épuisé ce sujet, on revint aux incendiaires qui continuaient de dévaster deux ou trois départemens. Le colonel voyait toujours bien, quand il ne consultait que son jugement. « Voici ce que je pense, dit-il. Si ces co-
» quins-là n'étaient pas chèrement payés,
» et s'ils ne se sentaient fortement sou-
» tenus, non-seulement ils ne se seraient
» pas rassemblés, mais ils se fussent dis-
» persés aux premières mesures de ri-

» gueur qu'a prises la magistrature. Le
» gouvernement s'appuiera sur les crimes
» qu'il ordonne pour rétablir les cours
» prevôtales, et leur livrera, non les
» incendiaires, mais les chefs influens du
» parti constitutionnel. — Je crois que le
» colonel a touché le but. — Je le crois
» aussi. — Moi de même.

» Messieurs, Messieurs, dit madame Du
» Perron, j'ai la tête fatiguée de conjec-
» tures et de raisonnemens. Parlons
» d'autre chose. Voltaire, dit-on, avait,
» dans son cabinet, cinq à six pupitres,
» et quand il était las de travailler sur un
» sujet, il prenait une tasse de café, et
» passait à un autre pupitre. Imitons le
» grand homme ; délassons-nous en
» changeant de sujet. — Ma foi, Mes-
» sieurs, ma femme a raison. Voyons,
» de quoi parlerons-nous ? — Je n'en sais
» rien. — Ni moi. — Ni moi. — Ni moi.

» M'y voilà, dit madame Henri. Mon
» mari a détruit le système de la solidi-
» fication de l'eau; mais il ne nous a pas
» dit comment s'opère leur diminution,
» et elle est incontestable, puisque le
» savant Robert a prononcé que dans
» huit ou dix mille ans il n'y en aura plus.
» Madame se moque de moi, répondit
» Robert, et il ajouta galamment: Je suis
» fort aise de lui être bon à quelque
» chose. » Madame Henri embrassa ten-
drement le jeune homme, et son mari
prit la parole.

« Mesdames, je suis remonté très-
» haut, quand nous avons parlé du ro-
» mantisme. Il faut maintenant que je
» remonte à l'origine des choses... —
» Ah! mon Dieu! l'origine de tout ce qui
» existe! Comme cela ressemble à l'éter-
» nité! — Il n'y aura pas là le mot pour
» rire. — Non, sans doute, Madame.

» Mais en admettant que ce que je vais
» vous dire soit une hypothèse, une sup-
» position, le rêve, du moins, ne sera pas
» sans intérêt. — Commencez, Monsieur;
» nous sommes prêtes à rêver avec vous.

» — Lorque la terre était une boule
» enflammée... — Comment! la terre a
» été un petit soleil? — Ah! voilà qui est
» extraordinaire, par exemple. — Mon-
» sieur Henri, quelles preuves avez-
» vous de cela? — Vous les avez sous les
» yeux, comme moi. Vous avez trouvé
» partout des roches calcinées, lancées
» au hasard par les violentes secousses
» du feu inférieur; vous avez pu remar-
» quer qu'elles sont retombées, sans or-
» dre, sans arrangement, et qu'elles sont
» restées, par l'effet de leur pesanteur,
» dans la position où leur chute les a
» placées. — C'est vrai, c'est vrai, et sans
» chercher plus loin, on trouve beau-

» coup de ces roches-là sur la route de
» Paris à Fontainebleau. — Vous ne dou-
» tez pas qu'il existe des volcans, et vous
» avez lu qu'on en a trouvé d'éteints sur
» beaucoup de points du globe. — Nous
» avons lu cela, sans doute. — Eh bien!
» Mesdames, ces roches, ces volcans,
» brûlans ou éteints, sont les restes de
» l'embrasement général, qui tenait la
» terre en fusion au moment où elle s'é-
» chappa du soleil. — Quoi, Monsieur!
» notre terre serait une évacuation du
» soleil? — C'est l'avis de M. de Buffon,
» et son opinion en vaut bien une autre.
» — Sans doute; mais comment cela a-
» t-il pu se faire?

» — M. de Buffon n'explique pas la
» chose d'une façon très-satisfaisante;
» mais il est constant que nous trouvons,
» à chaque pas, des traces d'un embra-
» sement universel. — A la bonne heure.

» Autant vaut ce rêve-là qu'un autre.
» Continuez, s'il vous plaît. — A l'épo-
» que de l'embrasement général, l'hy-
» drogène et l'oxigène... — Oh! faites-
» nous grâce de vos mots scientifiques :
» nous ne les entendons pas. — Je vais
» vous les traduire par des périphrases.

» L'hydrogène est le principal géné-
» rateur, ou principe de l'eau. On extrait
» l'hydrogène du charbon de pierre, et
» on le convertit en gaz inflammable,
» qui s'allume par le contact de l'air. —
» J'y suis, j'y suis. Quand j'entre le soir,
» dans un café, dans une boutique,
» c'est l'hydrogène qui m'éclaire.—C'est
» cela, Madame, et il est aussi un des
» principes constituans des végétaux et
» des animaux.

» Le caractère de l'oxigène est d'attirer
» et d'être fortement attiré. L'effet de
» la combinaison ou du mélange de ces

» deux substances est la production de
» l'eau.—Bah ! quand je prends un verre
» d'eau à la glace, qui me fait tant de
» plaisir, c'est donc de l'hydrogène et
» de l'oxigène que je bois? — Précisé-
» ment, Madame. — Voilà qui est drôle.
» — Mais tant que ces deux substan-
» ces, poussées en sens divers, et à une
» hauteur incalculable, par l'action du
» feu qui brûlait la terre, ne purent se
» combiner ensemble, l'eau n'exista pas.
» Cependant la surface du globe s'étei-
» gnit et se refroidit peu à peu. Alors
» l'immense quantité d'hydrogène et
» d'oxigène qui circulait dans l'espace,
» ne trouvant plus d'obstacle à leur réu-
» nion, s'attirèrent, se combinèrent,
» et tombèrent, en torrens d'eau, sur la
» terre, qui en fut entièrement couverte.
» Ce globe, amolli, ne put opposer qu'une
» faible résistance aux courans qui s'éta-

» blirent à sa surface, et qui, petit à petit
» encore, formèrent les montagnes.

» Plus tard, les cimes des plus hautes
» montagnes se découvrirent, et furent
» autant de petites îles, qui, toujours
» peu à peu, devinrent fertiles et pro-
» duisirent des plantes et des animaux.
» — Arrêtez, monsieur le savant; je crois
» que je vous tiens. Qu'est devenu le
» volume d'eau qui couvrait la cime de
» ces montagnes? Très-certainement,
» elle ne s'est pas solidifiée en entrant
» dans la composition des animaux et
» des végétaux, qui n'existaient pas en-
» core. — Il m'est facile, Madame, de
» répondre à votre objection. Il est con-
» stant que l'eau occupe plus d'espace,
» dans l'intérieur de la terre, que les feux
» souterrains, dont le volume et l'acti-
» vité diminuent insensiblement. Les
» feux primitifs, en bouleversant tout,

» ont formé des cavités immenses, où les
» eaux se sont précipitées, et peut-être
» est-ce à leur action qu'est due, en
» partie, la diminution du feu central.
» Nous avons beaucoup de sources d'eau
» chaude. Très-certainement elles coulent
» à la proximité de ce qui existe encore de
» ce feu intérieur. Qu'on creuse des puits,
» plus ou moins profonds; toujours on
» trouve de l'eau, et jamais de feu. Cela
» ne justifie-t-il pas ce que je viens de
» vous dire? Je vous répète que l'eau oc-
» cupe plus d'espace que le feu dans
» l'intérieur de la terre, et que c'est une
» des causes de sa diminution qu'on a
» remarquée à la surface du globe.

» Mais, dit madame Henri, je suis
» frappée d'une réflexion qui m'inquiète.
» Nous respectons un homme dont l'il-
» lustration date de mille ans, et nous
» mangeons, sans scrupule, des poissons

» dont la race est infiniment plus an-
» cienne. Madame Du Perron, plus de
» poissons sur nos deux tables. Rendons
» hommage, par notre réserve au moins,
» à la haute antiquité de nos ancêtres.
» — Ancêtres, tant qu'il vous plaira,
» ma chère amie. Si je ne les respecte
» pas, je les aime beaucoup. Champagne,
» servez-nous le turbot. Oui, oui, reprit
» madame Robert; fêtons sans scrupule
» un des descendans de nos aïeux. Que
» celui-ci est beau! qu'il est frais! — Mes-
» dames, ni Alexandre, ni César n'é-
» taient aussi appétissans.

» — Ah ça! M. Henri nous a assez bien
» expliqué comment s'est opérée la di-
» minution primitive des eaux. Mais
» comment diminuent-elles, maintenant
» que les cavités de la terre en sont plei-
» nes? — Vous ne nierez pas, je l'espère,
» Mesdames, que le pôle nord de la

» terre a dû se refroidir, lorsque la zône
» torride était encore toute de feu. Ce
» pôle a donc été la première partie du
» globe habitée. Après bien des siècles,
» le froid a commencé à s'y faire sentir,
» et ses habitans se sont jetés à main
» armée sur l'Asie, dont la température
» douce et bienfaisante leur offrait toutes
» les jouissances que prodigue une na-
» ture riche. Voilà le commencement de
» l'histoire des émigrations des hommes
» du nord vers les contrées méridio-
» nales.

» Plus tard, ce pôle se chargea de
» glaces, et peut-être couvrent elles au-
» jourd'hui des contrées jadis civilisées
» et florissantes. La mer glaciale se forma
» et s'étendit. Il est reconnu que le vo-
» lume des glaces augmente sans cesse,
» et que le soleil n'a plus la force d'en
» dissoudre une parcelle. On a fait la

» même remarque sur les hautes monta-
» gnes de la Suisse. A la vérité, de grands
» fleuves s'échappent de leur base; mais
» à mesure que la chaleur centrale di-
» minuera, leurs eaux seront moins
» abondantes, et il est assez vraisembla-
» ble que dans huit ou dix mille ans la
» plus grande partie de l'Europe ne sera
» qu'un glaçon. — Mais, monsieur le
» savant, que deviendrons-nous quand
» la zône torride sera gelée? — Rassu-
» rez-vous, Madame. Il y aura long-temps
» que nos derniers descendans auront
» cessé d'exister ; mais il est vraisembla-
» ble que les ours blancs seront les der-
» niers habitans de la terre.

» — Je crois, M. Henri, que vous
» pourriez bien avoir trouvé les vraies
» causes de la diminution des eaux. Mais
» vous avez fini par nous offrir un ave-
» nir affligeant. — Eh! Mesdames, reprit

» le colonel, au lieu d'écouter ces belles » choses-là, j'ai fêté le turbot, que sa » race soit antique ou nouvelle, et je » l'ai arrosé d'excellent vin de Côte-Rôtie. » Il ne gèle pas encore l'été dans ce vi- » gnoble-là. »

Pendant que M. Henri parlait, son fils et Edmond caressaient, de très-près, une charlotte russe, et Robert prenait des notes au crayon. Des aperçus d'une science, nouvelle pour lui, venaient de s'offrir, et il comptait bien engager son instituteur à l'initier dans les secrets de la grande nature.

« Chantons, chantons, se dirent les » dames, et que ce soient des choses » gaies. Un chant mélancolique ajoute- » rait à la tristesse dont le prophète » Henri nous a pénétrées. » Madame Du Perron court à son piano. On chante d'abord, avec le soin qu'inspire l'amour-

propre; bientôt on danse en chantant; on se mêle, on se croise, on se heurte, on rit, et, au moment de se séparer, on ne pense plus à l'extinction de l'espèce humaine, ni aux derniers héritiers de sa puissance leurs altesses les ours blancs. Ne danse-t-on pas tous les jours auprès des ruines d'Herculanum, et au pied du Vésuve, qui menace sans cesse de tout engloutir?

Les besoins du jour sont toujours les plus pressans. Bientôt les affaires politiques suspendirent le goût des sciences et des arts. Chaque jour, on prenait son journal; on applaudissait aux élections populaires; on faisait la mine, quand la ruse ou la fraude avait porté à la chambre future un membre partisan du despotisme. On eut enfin la certitude que les amis de la liberté auraient à cette chambre une immense majorité. Les

patriotes se réjouissaient; les royalistes éprouvaient les plus vives inquiétudes.

Les enfans, témoins des discussions politiques, qui s'ouvraient chaque jour chez M. Du Perron ou chez M. Henri, commençaient à comprendre que trente millions d'hommes ne sont pas nés pour les plaisirs d'un seul; que la liberté, établie sur les lois, doit être le patrimoine de tous, et que lorsque le prince méconnaît des droits sacrés, qu'il a solennellement juré de respecter, il faut l'écraser sous le poids des fers qu'il a forgés pour ses sujets.

En attendant les événemens, on continuait à s'amuser dans les trois familles.

La bonne madame Robert aimait assez la bonne chère, peut-être parce qu'elle en était habituellement privée. « Quel sens heureux que le goût! s'écria-» t-elle un jour, en fêtant un filet de

» chevreuil. Moi, je préfère le sens de la » vue, répondit Robert; c'est à lui que » je dois le bonheur de te voir. » Sa mère l'embrassa tendrement: c'était bien naturel.

« Pour moi, reprit madame Du Per- » ron, je crois que le plus précieux de » nos sens est l'ouïe. C'est à lui que nous » devons les plus doux épanchemens; » il est l'organe essentiel de l'amour » maternel et de l'amitié; il est enfin le » sens du cœur.

» Je pense comme vous, Mesdames, » continua madame Henri. Mais, par » grâce, ne dédaignez point l'odorat. » Lorsque, dans une promenade solitaire, » nous nous livrons à de douces pensées, » et que, tout à coup, nous sommes frap- » pés par l'odeur de l'aubépine, de la » tubéreuse, un charme nouveau se ré- » pand autour de nous; nos idées de-

» viennent plus riantes, nos jouissances
» plus intimes. Voyons, M. Henri, à
» quel sens donnez-vous la préférence?
» — Mesdames, je vais vous étonner.—
» Ce ne sera pas la première fois. Parlez,
» parlez librement; mais plus de pro-
» phéties. Donnez-nous du positif. —
» Vous désirez savoir quel est le sens
» que je préfère? Eh bien! Mesdames,
» je n'en connais qu'un. — Comment
» vous n'en connaissez qu'un! — Oui,
» Mesdames, et c'est le toucher. — Oh!
» oh! — A la preuve, s'il vous plaît.

» — Comment un mets vous flatte-t-il?
» C'est en *touchant* les houpes nerveuses
» de votre palais, c'est-à-dire la partie
» supérieure du dedans de votre bou-
» che.

» Vous avez, dans le fond de l'œil,
» une membrane qu'on appelle rétine.
» Fermez les yeux et vous ne verrez rien.

» Ouvrez-les; les objets extérieurs vien-
» dront s'y peindre, en se mettant en
» contact avec la rétine. N'est-ce pas en-
» core là le toucher?

» Mes jeunes amis, vous avez joué du
» tambour autrefois. Votre caisse ne
» rendait de sons que lorsqu'elle était
» frappée par la baguette. Nous avons,
» dans le fond de l'oreille, une pellicule,
» tendue comme la peau de votre caisse.
» Le bruit extérieur la frappe, et elle
» vous le rend sensible. Voilà encore le
» toucher.

» La membrane pituitaire est une au-
» tre pellicule, placée dans la partie inté-
» rieure et supérieure du nez. Quand
» vous prenez votre haleine, les émana-
» tions, douces ou désagréables, qui
» sont répandues partout, attirées par
» l'air que vous pompez, frappent votre
» membrane pituitaire. Voilà ce que vous

» appelez l'odorat, et ce qui n'est réelle-
» ment que le toucher. Ainsi c'est à lui
» seul que se borne ce que vous voulez
» bien appeler des sens.

» — Mais mon cher Henri, vous êtes
» désolant. Vous simplifiez tout de ma-
» nière à ne nous rien laisser. — Mes-
» dames, je ne vous ôte aucune de vos
» jouissances; qu'avez-vous à me repro-
» cher? Nous ne différons que sur les
» noms à donner aux causes qui vous
» les procurent. Continuez à jouïr, et
» appelez ces causes comme vous le vou-
» drez. »

On en était là, et on allait probablement traiter un autre sujet, quand on entendit crier dans la rue: Voilà la grande ordonnance du roi qui dissout la nouvelle chambre.

Il était fort égal au colonel d'avoir cinq sens, ou de n'en avoir qu'un.

Aussi n'avait-il pris aucune part à la conversation. Mais lorsqu'il entendit le crieur public, il fit un saut qui ébranla le parquet. « Dissoudre une chambre qui » n'est pas encore assemblée! c'est casser » les élections! c'est marquer le plus » grand mépris pour les députés, pour » les électeurs, pour la nation! c'est violer » ouvertement le serment prononcé à la » cérémonie du sacre! Eh! croit-il que » nous soyons obligés à tenir le nôtre, » lorsqu'il foule le sien sous ses pieds?

» Je vois bien où on veut nous mener. » Mais je suis français, et vingt millions » de Français pensent comme moi. Ils » sont là cinq à six têtes qui, de temps » immémorial, font la chasse aux peu- » ples. Le temps viendra, je l'espère, où » les peuples feront la chasse aux rois. » J'ai de l'humeur, beaucoup d'humeur. » Il vaudrait autant être au règne des

» ours blancs, dont nous parlait le pro-
» phète Henri.

» — Colonel, le prophète Henri, puis-
» que vous me nommez ainsi, n'est pas
» plus sorcier qu'un autre, et il n'exige
» pas qu'on croie à ses prophéties, qui
» peuvent n'être pas de la plus grande
» justesse. Cependant il peut donner un
» exemple, que vous avez tous les jours
» devant les yeux, des vérités générales
» qu'il a avancées.

» — Eh! que m'importe, monsieur, ce
» qui se passera dans sept à huit mille ans?
» C'est de demain, c'est d'aujourd'hui qu'il
» est question. Eh! colonel, dit bien dou-
» cement madame Du Perron, nous ne se-
» rons pas plus malheureux qu'on le fut
» sous le règne de Louis XIV. Il était ab-
» solu; ses maîtresses, sa passion de bâtir,
» ses guerres ruinèrent la France. Cepen-
» dant on était gai, et on se vengeait du roi

» et de ses ministres par des chansons.
» — Oui, madame; mais les auteurs et
» les chanteurs étaient envoyés à la Bas-
» tille et à Bicêtre. D'ailleurs, je ne suis
» pas plus du règne de Louis XIV, que
» je ne serai de celui des ours blancs de
» M. Henri. »

Le colonel se promenait à grands pas dans le salon. Il frappait du pied; il regardait le plafond; il serrait les poings; son œil était étincelant. Il semblait s'occuper de vastes projets. Il n'était plus à la conversation.

Madame Du Perron s'avança vers M. Henri sur la pointe des pieds. Elle lui prit la main avec un sourire aimable, et le conduisit dans l'embrasure d'une croisée. « Je suis curieuse, mon cher pro-
» phète. Revenons à cet exemple, dont
» vous parliez tout à l'heure, et que j'ai,
» dites-vous, devant les yeux.—Regardez

» la lune, madame. — Plus bas, M. Henri,
» plus bas. Ne heurtons pas le colonel. —
» Regardez la lune, vous dis-je. — Mais
» je n'y vois rien de changé. — Pour-
» quoi la voyez-vous nette et brillante ?
» — Parce que notre atmosphère est dé-
» gagée des nuages qui nous la dérobent
» souvent. — Et pourquoi, quand notre
» atmosphère est pure, la voyez-vous
» constamment dans le même état ? —
» Vous allez me le dire. — C'est parce
» qu'aucun nuage ne s'élève de la lune.
» Donc il n'y a pas d'eau dans ce globe,
» ou, s'il y en a eu, ce qui est très-vrai-
» semblable, elle est entièrement con-
» vertie en glace. L'eau bouillante qu'on
» vous présente dans votre grande cafe-
» tière est plus de temps à se réfroidir
» que celle qu'on vous apporte quelque-
» fois dans un vase plus petit. — Cela est
» incontestable. — Or, la lune, infiniment

» plus petite que la terre, doit être re-
» froidie depuis des milliers de siècles, et
» n'être plus qu'un corps glacé. — Oh!
» si on vous laisse allez, il n'y aura plus
» là haut que des soleils et des ours
» blancs. — Ma foi, madame, j'en ai
» peur.

» — M. Du Perron, vous avez deux
» fusils de chasse. — Oui, colonel. —
» Faites-moi le plaisir de me les prêter.
» — Qu'en voulez-vous faire? — Vous
» me le demandez, et vous êtes français!
» — Vous pensez à vous battre? — Et en
» déterminé. Je défendrai vos droits, les
» miens, et ceux de vos enfans. — Et qui
» vous a dit, colonel, que M. Henri et
» moi ne nous battrons pas, si les cir-
» constances l'exigent? — Bravo, bravo,
» mes amis. Si l'on nous pousse à bout,
» ce qui est facile à prévoir, on entendra
» parler de nous. — Vous serez notre

» commandant. — De tout mon cœur.
» M. Henri et vous êtes chasseurs ; vous
» n'avez pas besoin d'apprendre à manier
» un fusil. Mais ces enfans... — Oh ! grâce,
» grâce pour Edmond. — Grâce pour
» Henri. » On sent bien qu'ici ce sont les deux mères, qui tremblent pour leurs enfans. Madame Robert regardait son mari d'un air suppliant, qu'il feignait de ne pas voir. Robert prit la parole : « Tarquin abusa de son autorité, et les
» Romains, conduits par Junius Brutus,
» le chassèrent de Rome. Mon père,
» vous serez Brutus, et je me montrerai
» digne d'être votre fils. » Le colonel le pressa tendrement contre son cœur.

« Robert, il est inutile d'apprendre à
» faire un à droite, un à gauche, et à
» marcher aligné. Il faut savoir charger
» un fusil, et tirer juste. Prends cette
» arme... »

La leçon fut longue; le père était patient, et le fils plein d'ardeur. Edmond et Henri regardaient, écoutaient avec une attention que rien ne pouvait déranger. Le père et le fils se reposèrent enfin. Edmond et Henri prirent les deux fusils, et répétèrent assez bien le maniement des armes. « C'est fort bien, dit » le colonel; mais ce n'est pas tout. » Il faut s'accoutumer aussi à tirer un » coup de fusil sans fermer les yeux, » et il est surtout nécessaire d'ajuster » à ceinture d'homme. Descendons au » jardin. »

Une feuille de papier est clouée à un arbre, et Robert tire pour la première fois de sa vie. Le coup porte par dessus le mur, le second laboure une plate-bande, le troisième frappe l'arbre auquel est attaché le papier. « Bien, mon » fils, très-bien. » Une heure après, Ro-

bert pouvait tuer son homme à quarante pas de distance.

Henri et Edmond demandèrent en grâce qu'on leur permît de tirer aussi. Ils commencèrent et finirent comme Robert. La journée s'avançait; mesdames Henri et Du Perron renvoyèrent leurs enfans au collége. Champagne était chargé d'une lettre qui recommandait fortement au proviseur de ne pas les laisser sortir, sous quelque prétexte que ce pût être.

« Monsieur Du Perron, vous avez du » plomb de chasse..... — Et même des » chevrotines. — Prêtez-moi vos mou- » les, et je passerai la nuit à couler des » balles. »

On se sépara enfin, et le colonel mit à l'ouvrage. Mesdames Du Perron et Henri parlèrent modération à leurs maris; elles leur représentèrent qu'ils de-

vaient vivre pour elles et pour leurs enfans. Ces Messieurs promirent tout ce qu'elles voulurent; mais le soir même, M. Du Perron envoya Champagne prendre un fusil à deux coups chez son arquebusier, et le fit cacher dans une espèce de grenier. M. Henri avait le sien.

Le 25 du mois de juillet 1830 jaillit du sein de l'éternité, jour à jamais célèbre par l'audace aveugle du souverain, et l'extrême médiocrité des ministres, qui ne connaissaient pas le peuple français. Ils comparaient celui de Paris à ce chien docile, couché sur sa chaîne, grognant à peine au maître qui le pousse du pied, léchant la main qui s'approche pour serrer son collier. Le réveil devait être terrible pour les oppresseurs.

Le 26, un rapport des ministres qui poussent le roi à anéantir ce qui reste de libertés à la France, des or-

donnances conçues dans le même sens, sont rendues publiques. Hélas ! j'ai vu dans le cabinet du roi coupable la table ronde, couverte d'un tapis vert, sur laquelle il signa les actes de sa déchéance.

Au premier bruit de ces actes liberticides, une clameur menaçante s'éleva de toutes parts. « Voici le jour de la » vengeance, s'écria le colonel ; le voici, » ce jour si long-temps appelé. » Et il court au Palais-Royal ; il parle, il interroge, il répond. Il trouve des hommes dignes de lui. Il prend des journaux ; des écrivains immortels appellent le peuple à l'insurrection, et à la conservation de ses droits. « Demain, se dit-il, » ils porteront leurs têtes sur l'échafaud, » si les Parisiens ne se lèvent pas. Ils se lè» veront. » Il rentre dans les allées du Palais-Royal, et il ne balance pas à exci-

ter le peuple à prendre les armes. Il exaspère les hommes courageux ; il anime ceux que semble retenir la prudence ou la timidité.

Des patrouilles de gendarmes se présentent devant les groupes et les dispersent par la force. « Vous nous reverrez, » dit le colonel en se retirant.

Ce qu'il avait fait au Palais-Royal se répétait dans tous les quartiers de Paris. Partout on cherchait des armes ; partout on brûlait de s'en servir.

Le mardi 27, à huit heures du matin, des enfans parcourent toutes les rues, et brisent les réverbères : on allait avoir à combattre des gardes royales de toutes les armes, et il fallait, dans cette lutte inégale, s'assurer, à la faveur des ténèbres, le repos de la nuit. Des hommes vigoureux arrachent les pavés des rues ; ils en forment des barricades, qui

arrêtèront la marche des troupes réglées. Ils garnissent de ces pavés les étages supérieurs des maisons; c'est de là que la mort écrasera ceux qui auront pu franchir les barricades.

Le colonel sort de chez lui, la tête haute, la poitrine effacée, le jarret tendu, beau comme la révolution qui commence à rugir. Il est armé de son redoutable fusil. Son fils marche à côté de lui. « Viens, lui dit-il, apprendre à mourir » ou à conquérir la liberté. » Il porte la main sur le cœur du jeune homme; il le trouve calme. « C'est bien, mon fils; » je suis content de toi. »

Madame Du Perron pousse un profond soupir, en les voyant descendre vers le pont Neuf. Elle fait fermer à double tour la porte de la rue; elle s'empare de son mari; elle lui proteste qu'elle ne le quittera pas d'un instant.

M. Du Perron veut sortir; il descend. Sa femme est sur ses pas. « Je te suis, » lui dit-elle. Voyons si tu me conduiras » au milieu des coups. » M. Du Perron laisse tomber sa tête sur sa poitrine ; il remonte tristement ; sa femme s'enferme avec lui dans son appartement.

Madame Henri s'est conduite, à peu près, de même à l'égard de son mari. La tendresse conjugale a paralysé des bras qui pouvaient être utiles dans la lutte qui allait s'ouvrir. Pardonnons-leur; mais célébrons des héros.

Toute la gendarmerie de Paris est sous les armes. Des régimens français et suisses de la garde royale descendent vers la rue Saint-Honoré. Le sang va couler, et les Parisiens, mal armés, sans munitions, sans chefs, sans plan de défense, sont déterminés à prodiguer leur vie.

Les députés, nouvellement élus, se

sentent dignes de seconder l'élan populaire. Ils se rassemblent ; ils protestent, au nom de la nation, contre les ordonnances liberticides. Ils ont signé l'arrêt de leur mort, si le despote n'est renversé.

Les élèves de l'école Polytechnique, qui se montrent les premiers dans les momens de crise, ceux des écoles de Médecine et de Droit, se rassemblent à l'Odéon. Des ouvriers, des bourgeois y attendent des chefs. Les pelotons se forment; on cherche des armes; on en trouve de mauvaises. « N'importe, dit » un élève de l'école Polytechnique; ces » armes seront mortelles dans les mains » d'hommes comme vous. En avant. »

Le colonel était enveloppé dans sa grosse veste du matin ; mais il n'avait pas fait cent pas que ceux qui l'entouraient reconnurent un homme digne de

les commander : « Je vais vous donner, » leur dit-il, des fusils et des cartouches. » Suivez-moi. »

Ils arrivent au poste de gendarmerie, établi à l'entrée du marché Saint-Germain. Ils trouvent vingt hommes, en bataille devant le corps-de-garde. Le colonel se précipite. Son fils et sa troupe le suivent. Les gendarmes apprêtent leurs armes; ils vont faire feu; ... ils n'en ont pas le temps. Serrés de toutes parts, renversés, foulés par des héros en guenilles, leurs armes ne sont plus à eux.

Des coups de feu se font entendre dans le lointain. Le colonel et sa troupe passent le Pont-des-Arts. Guidés par le bruit des feux de pelotons, ils arrivent à la rue Saint-Honoré. Les charges des troupes royales étaient vives et multipliées. Des jeunes gens des trois écoles, des hommes de toutes les classes, de

toutes les professions, quelques gardes nationaux bravaient et recevaient la mort.... Le colonel et sa troupe paraissent. Ils tirent, presque à bout portant; ils s'élancent, la baïonnette au bout du fusil. Les troupes royales ne peuvent se développer dans une rue. Français et Suisses sont renversés les uns sous les autres; ils sont contraints à se retirer en désordre. Les Parisiens conservent leur position.

Déjà le colonel et son fils avaient été remarqués. Robert, collé au coude de son père, avait tiré trente coups, et presque tous avaient porté. Il n'avait que quinze ans.

La nuit vint. Elle donna aux Parisiens le temps de se reconnaître et de s'organiser. Elle permit aussi aux fauteurs du despotisme de faire entrer de nouvelles troupes dans Paris. La

journée du lendemain devait être terrible.

Les scènes de la rue Saint-Honoré s'étaient répétées dans plusieurs quartiers de Paris. On avait perdu du monde; mais on s'était saisi des armes des soldats morts ou blessés. On en avait trouvé dans différens dépôts. Des femmes faisaient des cartouches; dans toutes les maisons, on préparait de la charpie. Chacun était acteur dans la grande crise qui allait continuer au lever du soleil.

De toutes parts, on apportait des vivres aux soldats de la liberté. Ils se montrèrent dignes, par leur tempérance, de la cause qu'ils défendaient. Le tyran jésuite avait fait distribuer de l'argent à ses troupes; mais elles manquaient de pain. La disette, à la suite d'une journée et d'une nuit pénibles, ajoutait à la tristesse des idées que faisait naître une ré-

sistance opiniâtre, à la quelle les royalistes ne s'étaient pas attendus.

Au point du jour, un cri général se fit entendre : *Vive la charte ! vive la liberté !* A neuf heures, la mousqueterie commença à jouer sur plusieurs points, et le canon des troupes royales appela tous les Parisiens au combat.

Les détonations répétées pénétrèrent dans l'enceinte du collége de Henri IV. Edmond et Henri se regardaient d'un air abattu. Le bruit des armes ; la fumée, que leur portait le vent ; le tumulte, toujours croissant dans la rue, les tirèrent enfin de leur accablement : « Robert » se bat, Henri ! — Il se bat, Edmond ! — » Et il n'a qu'un an plus que nous. — Il » est notre supérieur dans les sciences. » — Pourquoi le serait-il en bravoure ? » — Edmond, as-tu du cœur ? — Je crois » qu'oui. Et toi ? — Moi, j'en suis sûr. —

» Eh bien ! désertons, et cette fois-ci » notre désertion sera louable. » Ainsi, l'exemple de Robert leur était utile en tout.

Mais comment sortir du collége? L'ordre donné au proviseur, par leurs parens, était positif. Mais ce chef, préoccuppé, comme tant d'autres, était incapable de s'occuper exclusivement de deux de ses élèves. Il ne pensait qu'à assurer la subsistance de tous, pendant une lutte qui pouvait durer long-temps encore. Une voiture, chargée de vivres, s'arrête à la porte cochère; les deux battans s'ouvrent. Edmond et Henri se glissent derrière les chevaux; ils se courbent; ils passent entre les deux roues; les voilà dans la rue.

Que vont-ils faire? où iront-ils? ils pensent à attaquer; ils n'ont pas même un bâton pour se défendre. A quelque

distance d'eux, aux environs de l'Estrapade, sont deux régimens d'infanterie de ligne, braves régimens, qui ont positivement refusé de faire feu sur le peuple. Les deux enfans s'approchent des rangs, et supplient les soldats de leur prêter deux fusils : « Eh! mes jeunes » amis, vous n'avez pas encore assez de » force pour les manier. Descendez cette » rue, et vous y trouverez ce qu'il vous » faut. » C'était la rue Saint-Jacques.

Quelques lanciers de la garde, parfaitement montés, avaient franchi des barricades, et avaient poursuivi, avec acharnement, et la lance dans les reins, des bourgeois, des femmes, des enfans. Bientôt des pavés, lancés du haut des maisons, en avaient fait justice. Edmond et Henri les trouvèrent gisans sans vie; mais leurs armes étaient enlevées. Ils se plaignent, ils se désespèrent. Une vieille

femme les entend, elle ouvre sa porte. « Mes enfans, voilà ce que vous cher-» chez. » Elle leur donne à chacun un mousqueton, et elle emplit leurs poches de cartouches. « Allez, mes braves » petits; battez-vous bien, et que le bon » Dieu vous protége. »

Ils avaient appris, lors de leur course à Saint-Denis, qu'il ne faut jamais voyager sans argent. Ils étaient possesseurs de quinze francs. Ils les donnèrent à la bonne femme, en échange des armes qu'elle venait de leur livrer, et on se sépara, contens les uns des autres.

Ce qu'ils voyaient, ce qu'ils entendaient, était nouveau pour eux. Le drapeau tricolore était arboré sur une des tours de Notre-Dame; le tocsin sonnait à toutes les églises; un feu roulant de mousqueterie, le bruit du canon leur inspirait une sorte de terreur, inévitable

à cet âge. Nourris, comme Robert, de l'histoire grecque et romaine, ils se répétaient, pour s'encourager : « Curtius » se précipita dans un gouffre pour sau- » ver sa patrie. »

Ils étaient arrivés au pont Notre-Dame, et déjà on transportait des blessés dans différentes maisons, que des médecins, des chirurgiens, excellens patriotes, avaient transformées en hôpitaux. Ils traversent le pont, ils suivent le quai des Orfévres ; les voilà au coin de la place de Grève. On s'y battait avec acharnement.

Leur dévouement ne les empêchait pas de sentir leur faiblesse et le danger. Ils filent le long des maisons, qui sont en face de l'Hôtel-de-Ville, l'arme haute, et le doigt sur la détente. Ils parviennent à la rue du Mouton ; une allée se trouve ouverte ; ils s'y jettent ; ils y at-

tendent le moment de servir la cause publique.

Une pièce de canon débouche de la rue de la Tixeranderie; elle est pointée sur la place de Grève; elle menace un groupe de deux cents patriotes; peut-être est-elle chargée à mitraille. Un canonnier s'approche, la mèche allumée, le bronze va vomir mort. Au porte-mèche, se disent tout bas les deux amis. Ils tirent... le canonnier tombe. Aussitôt un héros s'élance, il est suivi de tous les siens, la pièce est enlevée, tournée contre les suisses, le coup part, le pavé est jonché de morts et de blessés.

Quel est cet homme, dont le coup-d'œil sûr a si bien saisi le moment? C'est le colonel, c'est son fils, ce sont des braves du faubourg Saint-Antoine. Le colonel et Robert se battaient depuis le matin, sur des points différens, et toujours

sur celui où le danger était le plus éminent : ainsi leur poste était alors sur la place de Grève.

Henri et Edmond se précipitent dans les bras de leurs amis. « Je n'aurais pas » été vous chercher au collége, leur dit » le colonel; mais puisque vous voilà, » soyez les bien-venus. Criez avec moi : » *La liberté ou la mort.* »

On continua à se battre jusqu'à la chute du jour. La garde royale, vaincue, profita de la nuit pour faire sa retraite. Elle se retrancha au Louvre, aux Tuileries, et dans quelques casernes.

Le lendemain, elle fut forcée dans tous ces postes, et, à chacun de ces combats, on remarqua le colonel et ses trois enfans, ainsi que les nommaient les braves qui ne les quittaient plus.

Un gouvernement provisoire s'était organisé pendant la nuit, et le 30, de

grand matin, le duc d'Orléans fut proclamé lieutenant-général du royaume.

La cour, tremblante, avait aussi profité de la nuit, pour se réfugier à Rambouillet. Il lui restait une armée; mais ses soldats étaient affamés, et les habitans des communes environnantes leur refusaient un morceau de pain. Le gouvernement provisoire résolut d'en finir. Il demanda cinq cents hommes de bonne volonté à chaque municipalité, et une heure après, quarante mille Parisiens se jetèrent dans des fiacres, dans des voitures à six sous, dans des coucous, dans des carrosses. On remarquait, en tête de cette armée, le colonel et ses trois enfans, montés sur l'impériale d'un *omnibus*.

Ce roi, qui, quatre jours avant, comptait museler les Français, demanda pour toute grâce qu'on lui laissât la vie, et

qu'on lui envoyât un sauf-conduit, pour qu'il se retirât en pays étranger. Le lieutenant-général du royaume pourvut à sa sûreté, et rappela l'armée patriote. Elle rentra, sans murmurer, dans les murs de la capitale. Les Parisiens savent vaincre; ils ne savent pas assassiner.

Le colonel, pendant les trois jours, s'était fait une réputation colossale dans Paris. Un aide-de-camp du lieutenant-général l'attendait à la barrière de la Conférence; il n'eut pas de peine à le trouver. Il avait demandé le brave des braves, et cent, deux cents, mille hommes le lui montrèrent. « Monsieur, lui » dit l'aide-de-camp, le lieutenant-géné- » ral veut vous voir, ainsi que vos en- » fans. — Monsieur, je vous suis. »

Ils arrivent au Palais-Royal, leurs habits déchirés, à demi brûlés, leurs figures noircies par la fumée de la pou-

dre. « Qui êtes-vous, Monsieur, qui vous
» battez si bien? — Monseigneur, je suis
» le colonel Robert, à qui le roi jésuite a
» ôté son régiment, pour le donner à un
» marquis. — Je vous nomme maréchal-
» de-camp, et je vous mets en activité
» de service. Que puis-je pour ces enfans?
» — Monseigneur, celui-ci est mon fils,
» et je voudrais qu'il entrât dans l'artille-
» rie. — Je vous promets qu'il sera offi-
» cier d'artillerie, quand il aura passé
» par l'école Polytechnique. — Monsei-
» gneur, il n'a pas l'âge; mais faites-le
» examiner par les professeurs de mathé-
» matiques les plus instruits. — Je le fe-
» rai, je vous le promets. Et ces deux
» petits-là? Que désirez-vous, vous au-
» tres? leur demanda le nouveau géné-
» ral. — Une sous-lieutenance de dra-
» gons, répondirent-ils ensemble. Oh!
» reprit Monseigneur, des officiers de
» treize à quatorze ans! — Monseigneur,

» nous avons gagné un an dans chaque » rue de Paris. — A ce compte-là vous » êtes aussi âgés que moi. Allons, ac- » cordé, accordé. » Un officier du prince prit leur nom et leur adresse.

Ils sortirent tous quatre du Palais-Royal, bras dessus, bras dessous, escortés par ceux qui les reconnaissaient. Le nombre de leurs admirateurs grossissait à chaque instant, et leur entrée dans la rue de Tournon fut une espèce de triomphe.

Que devinrent leurs parens, qui les croyaient au collége, quand ils se présentèrent sous les guenilles des braves! On aime beaucoup ces gens-là, et on est fier de ses enfans, quand ils ont mérité ce titre; on est enchanté de les retrouver, surtout quand ils n'ont pas reçu une égratignure.

Huit jours après, les brevets, si impatiemment attendus, arrivèrent. Oh! il y eut une fête, mais une fête..... A la fin

du dîner, un homme du ministère de l'intérieur apporta la nomination de MM. Henri et Du Perron à une préfecture. Ils embrassèrent tendrement leurs enfans, et leur dirent : « Nous n'avons » rien fait pour l'état. C'est à votre belle » conduite que nous devons les faveurs » du gouvernement. Au lieutenant-gé- » néral du royaume, s'écria le maréchal- » de-camp, en faisant sauter le bou- » chon d'une bouteille de vin de Cham- » pagne, et au diable les rois caffards ! »

L'affaire de Robert n'alla pas aussi vite. On fait en six mois un officier de dragons; il faut des années pour former un officier d'artillerie. Le lieutenant-général se connaissait en braves; mais il n'entendait pas qu'on dût à la faveur une admission dans un corps savant. Il avait promis au général Robert que son fils serait examiné, et il donna des ordres en conséquence.

Les plus instruits, les plus rigides des examinateurs furent convoqués le jour même où les brevets d'Edmond et de Henri furent expédiés. Ces deux enfans n'étaient plus à eux. Ils sautaient, ils gambadaient; ils envoyaient chercher le tailleur, le fourbisseur, le marchand d'épaulettes. Que cela est beau, une épaulette, surtout quand on l'a gagnée! Ils ne voulurent pas se coucher, que les mesures n'eussent été prises, que le reste n'eut été commandé, et que les fournisseurs ne leur eussent positivement promis de leur livrer le tout le lendemain.

Ils ne dormirent pas de la nuit. Peut-on dormir quand on doit endosser le lendemain un uniforme de dragon? Que de châteaux en Espagne se succédèrent pendant cette nuit d'espoir et de douces illusions! Robert ne dormit pas davantage : c'était la veille du jour où il devait

subir l'examen le plus sérieux. Son orgueil ne permettait pas qu'il doutât de lui; mais il jouissait du triomphe qu'il allait obtenir. Être officier d'artillerie à quinze ans! Porter un habit qui atteste la science et la bonne conduite! Il y a là de quoi troubler le sommeil d'une tête plus âgée.

Il parut devant ses juges, sans jactance et sans fausse modestie. Il était très-réfléchi, nous le savons, et il avait étudié, pendant la nuit, sa pose, son geste et jusqu'aux inflexions de sa voix. Le calme de son maintien annonça un élève qui jouissait de tous ses moyens.

On commença cependant par lui proposer des questions très-simples. Sa vanité en fut blessée, et il ne put s'empêcher de sourire en les résolvant. Son assurance et la précision de ses réponses firent juger aux examinateurs qu'il était beaucoup plus fort qu'ils l'avaient sup-

posé, et ils commencèrent à le pousser vivement. Toujours même clarté et même justesse dans ses solutions. On lui proposa enfin les problèmes les plus difficiles, et il obtint constamment les mêmes succès. Les examinateurs se regardèrent avec étonnement, et le fixèrent lui-même avec une sorte d'admiration. « Qui a été votre maître? lui demandè-» rent-ils enfin. — Mon amour pour ma » mère et M. Henri. » Cette réponse amena des explications, et les examinateurs levèrent la séance en s'écriant : « Heureuse la mère qui a un tel fils! »

On sent bien que le rapport de ces Messieurs fut aussi flatteur qu'honorable pour Robert, et dès le troisième jour il reçut son brevet.

Les fournisseurs d'Edmond et de Henri leur avaient tenu parole, ce qui n'arrive pas toujours. Ils savaient, qui ne le savait pas? qu'ils s'étaient battus comme

de petits héros, et ils se faisaient un devoir, presque un honneur, de travailler pour eux. D'ailleurs, faire attendre des enfans de cet âge, n'était-ce pas leur imposer une sensation pénible, et peut-on affliger ceux qui ont contribué à conquérir la liberté?

Il était quatre heures de l'après-midi quand les équipemens complets arrivèrent. On avait compté les heures, les minutes, et les mamans étaient aussi impatientes que les jeunes officiers de les voir revêtus des marques de leur dignité. Ces bonnes mères et leurs femmes de chambre s'empressaient d'aider au tailleur, et elles l'embarrassaient beaucoup, différant en cela de la mouche du coche, qui croyait faire, ne faisait rien, mais du moins ne gênait personne.

A chaque pièce dont se couvraient les enfans, les mamans s'écriaient : « Ah! » que cela va bien! Qu'il est bien comme

» cela! » Les papas ne disaient rien; mais ils suivaient la toilette de l'œil, et un sourire de satisfaction leur échappait par intervalles.

Quand on eut tourné, retourné, embrassé vingt fois les petits dragons, on éprouva le désir d'étendre ses jouissances. On les avait vus et revus, et il fallait que d'autres les admirassent. Dans toute autre circonstance, on eût fait venir des voitures; ici, on voulut marcher, et on en avait de bonnes raisons. Les papas se possédèrent assez pour ne vouloir pas faire partie de cette espèce de procession.

En effet, dès que le petit cortége fut dans la rue, on entendit chucoter: « Tiens, ces officiers de dragons! ce sont » encore des enfans. — Bah! ce sont des » protégés du gouvernement qui vient » d'être renversé. — Sans doute. On pre- » nait des sous-lieutenans au berceau. — » Chut, chut, Antoine; tais-toi donc. Ce

» sont deux des enfans qui, pendant les » trois grandes journées, se sont con- » stamment battus à côté de ce brave » colonel, qu'on vient de nommer géné- » ral. — Oh! à la bonne heure; ceux-là » sont dignes de commander. » Et on les saluait respectueusement, et ils rendaient le salut, en portant, avec grâce, la main à leur casque, et les mamans jouissaient! elles jouissaient!

Le même triomphe les attendait dans toutes les maisons où elles présentèrent leurs enfans. On fait souvent aux mères des complimens, qui dégénèrent en lieux communs, et qui, par cette raison, ne signifient rien. On aime, on estime la valeur dans un homme fait; on l'admire dans un enfant, et partout les félicitations furent aussi sincères qu'elles étaient méritées.

Pendant que ces scènes se passaient, les papas s'occupaient de ce qu'ils de-

vaient à la reconnaissance et aux procédés. Ils écrivirent au lieutenant-général du royaume, pour lui demander une audience. Elle leur fut accordée le lendemain.

Quand ils eurent exprimé leurs sentimens, avec la chaleur que donne la satisfaction, le prince leur répondit : « La » liberté est conquise; il faut la conso- » lider. J'ai besoin pour cela du con- » cours d'hommes qui l'aiment vérita- » blement. Je ne vous connais pas; mais » la conduite de vos enfans prouve » l'excellence des principes, dans les- » quels vous les avez élevés. Allez les ré- » pandre et les protéger dans les dépar- » temens où le ministre de l'intérieur » vous a placés à ma recommandation. »

Il était clair d'après cela qu'il fallait s'occuper, sans délai, des préparatifs du départ. Mesdames Du Perron et Henri avaient, pour leurs maris, l'affection la

plus sincère, et c'était bien assez pour elles de se séparer de leurs enfans, qui allaient courir les garnisons. Il fut décidé qu'elles iraient l'une à Metz, l'autre à Besançon. Mais que de dispositions à faire avant que de monter en voiture! Les cartons à chapeaux seuls sont une affaire capitale.

Robert avait aussi son uniforme d'artilleur. Plus vain et plus réfléchi que ses deux camarades, il eut le bon esprit de ne s'en parer que pour aller présenter ses devoirs aux officiers-généraux de son corps qui étaient à Paris. Il savait qu'il était lui sous l'habit bourgeois comme sous l'uniforme, et il croyait qu'à quinze ans on ne doit plus faire l'enfant. Il recevait, de chacun de ses chefs, des éloges, auxquels il était infiniment sensible; mais l'empire qu'il avait déjà sur lui-même, ne permettait pas qu'on démêlât ce qui se passait dans son intérieur.

Ses jeunes camarades ne lui ressemblaient pas. Leur enchantement perçait à chaque pas, à chaque geste ; ils contaient leur histoire à qui ne la savait pas ; ils la répétaient à ceux qui la connaissaient. Faisaient-ils une partie de barres, ils déposaient, sur le gazon, le sabre et le casque; les enfans, témoins de leur partie, regardaient ces petits trophées d'un œil d'admiration et d'envie, et rien n'échappait aux deux jeunes gens. On voit toujours bien, quand on est intéressé à bien voir.

Étaient-ils dans un cercle? Les interrogeait-on? Ils faisaient frissonner toutes les dames, en leur racontant ce qu'ils avaient vu, et surtout ce qu'ils avaient fait dans telle ou telle rue. Ils savaient jusqu'au nombre des coups de mousqueton qu'ils avaient tirés, et à combien d'ennemis ils avaient fait mordre la poussière. On les écoutait avec un intérêt, un charme!

Ils étaient si jeunes, si gentils, et ils avaient été si sérieusement exposés!

Le thé, les friandises, le punch arrivaient. Ils faisaient fête à tout, et surtout au punch : ils prétendaient que des dragons doivent boire, et ils disaient cela, en riant si franchement et de si bonne grâce, que leurs mamans ne pouvaient prendre sur elles de leur ôter le verre de la main.

L'ivresse continuelle dans laquelle ils tenaient leurs parens, les avait empêchés jusqu'alors de faire une réflexion bien simple. Ces deux enfans allaient partir pour Douai, où ils seraient livrés à eux-mêmes, et par conséquent à toute l'étourderie naturelle à leur âge. Cette idée se présenta enfin. « Parbleu, dit le gé-
» néral Robert, ils feront des dettes, je
» vous en réponds. On les tiendra en pri-
» son, jusqu'à ce que vous les ayez
» payées, et vous les payerez, parce que

» c'est l'usage. Le métier des enfans est
» de faire de sottises; celui des parens est
» de leur pardonner.

» Cependant il serait bon de les recom-
» mander à un officier raisonnable de leur
» régiment. Il faudra qu'il prenne d'abord
» sur eux un ascendant tel, qu'ils ne puis-
» sent s'y soustraire plus tard. Je vais
» consulter mon état militaire de France. »

Il rentra un moment après. « Bonne
» nouvelle! J'ai trouvé, dans ce régi-
» ment, un capitaine, qui était hussard,
» quand j'étais simple soldat. Ce n'est pas
» un beau parleur; mais il est brave
» comme son sabre, et ferme comme un
» roc. Il commencera par raisonner avec
» eux; mais à la moindre fredaine, il les
» mettra aux arrêts aussi facilement
» qu'il sable un verre de champagne. Je
» leur donnerai une lettre pour lui. Il
» sera bien aise d'avoir des nouvelles de
» son vieux camarade. »

Cette affaire réglée, on se remit à parler politique, pendant que les dames donnaient à leurs gens des ordres pour l'arrangement des vaches et des malles. Tous les jours, les imaginations étaient frappées par des choses nouvelles, et du plus haut intérêt. La chambre des députés venait de terminer la nouvelle charte. Le lendemain, le lieutenant-général devait se rendre au sein de l'assemblée, y entendre la lecture du pacte qui allait lier le chef à la nation, en jurer l'observation et le maintien, et recevoir la couronne des mains des représentans du grand peuple.

On sent bien qu'il fut impossible d'empêcher nos jeunes dragons de voir cette auguste cérémonie. On ne put se procurer de billets d'entrée au corps législatif; mais comment ne pas se trouver sur le passage du roi-citoyen, du meilleur ami des Français? Comment ne pas

joindre ses acclamations à celles de la multitude? Tout ce que purent gagner les papas fut que ces Messieurs les accompagneraient, et ne les quitteraient pas.

On se plaça en face du Palais-Royal. Il était constant qu'on verrait sortir le prince; mais la foule empêcha nos jeunes gens d'approcher d'aussi près qu'ils le désiraient. D'ailleurs, leur petite taille ne leur permettait pas de voir entre les têtes d'hommes faits. Ils se dépitaient, ils trépignaient. Cependant ils joignirent leurs applaudissemens à ceux de tous les bons Français; mais cela ne les satisfit pas. Ils résolurent d'attendre le roi à son retour, et ils montrèrent une patience qu'on a bien rarement à leur âge.

On réfléchit quand on en a le temps; ils pensèrent que leur uniforme leur vaudrait quelques prérogatives, et ils s'ap-

prochèrent des gardes nationaux, qui venaient de rompre leurs, rangs et de mettre leurs armes en faisceaux. Leur histoire était publique; ils furent reconnus aussitôt, et on leur proposa, avec la plus grande amabilité, de se placer entre les files, quand elles se formeraient de nouveau. Ces Messieurs devinèrent les papas à l'air affectueux, à la tendre sollicitude avec laquelle ils regardaient les jeunes officiers, et ils durent encore à leurs enfans l'avantage de partager une distinction qu'on accordait très-difficilement.

Bientôt les tambours annoncèrent le retour du roi, en battant aux champs. Oh! combien ces enfans étaient heureux! leur œil animé plongeait sur la rue Saint-Thomas-du-Louvre, et aurait voulu percer les murs de l'édifice qui leur dérobait encore le monarque.

Il parut enfin. Les cris, les bravos de

deux voix clairettes percèrent au dessus des graves acclamations des autres spectateurs. Le roi les remarqua, les reconnut, et leur présenta la main. Avec quels transports ils la pressèrent, ils la baisèrent la main de l'homme précieux qui venait de jurer la liberté et le bonheur de la France! Ils rentrèrent chez eux, enchantés, enroués, fatigués.

La garde nationale s'organisait rapidement, et une revue magnifique devait avoir lieu le dimanche suivant. Nos dragons ne pouvaient se dispenser d'assister à cette solennité. Ils n'avaient pas oublié la peine qu'ils avaient eue à approcher le roi, le jour où il fut proclamé. D'ailleurs, il y a une garde nationale à cheval, et il eût été très-inconvenant que des officiers de dragons se présentassent là à pied. Quel plaisir de parcourir le champ de Mars au galop, et d'approcher le roi à chaque

instant de cette solennelle journée!

Les papas étaient partis pour leurs départemens; ainsi ils ne pouvaient réfléchir sur le vœu de leurs enfans. Robert n'était plus là pour faire ses observations, ses représentations, ses recommandations. Il était à son régiment, où on l'avait reçu comme un protégé, et, huit jours après, on avait reconnu en lui un officier d'artillerie d'un mérite distingué. Le général Robert était de service auprès du roi, et n'avait, par conséquent, aucune objection à présenter à ces jeunes Messieurs. Il ne restait que les mamans, qui comptaient partir la semaine suivante, et qui, certes, n'étaient pas disposées à refuser à leurs enfans la dernière grâce qu'ils leur demandaient. Et puis, elles trouvaient tout simple que des dragons montassent à cheval.

En conséquence, Champagne reçut

l'ordre d'aller chez tous les loueurs de chevaux, et d'en arrêter deux des plus beaux et des plus richement harnachés.

Le grand jour parut enfin. Ces dames montèrent dans leur calèche, et partirent, précédées des deux héros qui, après quelque temps de trot, jugèrent à propos de prendre le pas. Leurs mamans les regardaient marcher avec un plaisir inexprimable. Elles prenaient pour des marques d'admiration, certains sourires qui échappaient à quelques connaisseurs, qui passaient de temps en temps. Elles ne s'apercevaient pas que nos héros avaient le ventre en avant, qu'ils s'attachaient à la selle avec les genoux, et qu'ils avaient les pieds en dehors. Fort heureusement, ils n'avaient pas pensé à prendre des éperons.

On arrive à la grille du champ de

Mars. Ces dames se hâtent de se placer sur un amphithéâtre, pour voir briller leurs enfans. Les jeunes gens entrent dans l'enceinte. Leur uniforme, leur jolie figure étaient connus de tout Paris. On les regardait avec un vif intérêt; mais les connaisseurs ne pouvaient s'empêcher de rire, en les voyant placés à cheval, comme ces marchands de cerises, qui parcourent les campagnes.

Pendant que les légions des gardes nationales se formaient, des aides-de-camp, de jeunes officiers, des gardes nationaux à cheval caracolaient au milieu de l'enceinte. Les chevaux, longtemps contenus, de Henri et d'Edmond s'égayèrent à leur tour, et prirent le galop. Les mains inhabiles de leurs cavaliers ne purent les arrêter. Ils sont tantôt sur la croupe, tantôt sur le cou de leurs coursiers; un casque tombe à droite, l'autre à gauche. Ils abandon-

nent la bride et s'accrochent des deux mains à la crinière. Les deux chevaux, fatigués d'un exercice auquel ils ne sont pas faits, ruent en même temps, et jettent leurs tristes écuyers sur le sable.

Les mamans, qui ne les perdaient pas de vue, jettent un grand cri, descendent précipitamment de leur amphithéâtre, et sont arrêtées par des factionnaires, qui ne permettent pas qu'on pénètre dans les lignes. Leurs enfans étaient déjà relevés.

Au moment de leur chute, ces jeunes gens, qui piaffaient dans l'enceinte, s'étaient arrêtés, et leur avaient offert des secours, dont, fort heureusement, ils n'avaient pas besoin. Leur plus grand mal était dans la honte d'une disgrâce subie aux yeux de tout Paris. Un de ceux qui les avaient remis sur leurs jambes, leur dit avec beaucoup de raison : « Mes braves enfans, un officier de dra-

» gons doit passer par le manége, avant » que d'aller galopper en plaine. »

On les ramena à la grille, confus, désespérés de ce qui venait de leur arriver. Ils montèrent dans la calèche avec leurs mères, aussi humiliées qu'eux. Champagne attacha les deux chevaux derrière la voiture, et reconduisit son monde à la rue de Tournon.

Nos jeunes gens s'empressèrent de quitter une ville, témoin d'une scène qu'ils croyaient être la plus terrible qui pût leur arriver. Ils joignirent leur garnison, munis d'une lettre pour l'ami du général Robert. Ils trouvèrent en lui un second père, mais beaucoup moins indulgent que le premier.

se gardèrent bien de lui parler de ce qui s'était passé au champ de Mars. Leur premier soin, après les complimens d'usage, fut de lui demander le chemin du manége, et le vieux capi-

taine augura bien de cet empressement, dont il était loin de pénétrer la cause.

Les mamans rejoignirent leurs maris. Une correspondance très-active s'établit entre eux et leurs enfans. Ceux-ci ne firent pas trop de folies, grâce à la fermeté inébranlable du mentor qu'on leur avait donné.

Robert continua à être le modèle des jeunes gens. Son orgueil eut, au moins, cela de bon, qu'il le tourna toujours vers des objets utiles aux autres et à lui.

Mes jeunes lecteurs, je prends congé de vous, en vous donnant un dernier conseil : SOUVENEZ-VOUS, A TOUTES LES ÉPOQUES DE VOTRE VIE, QU'IL Y A TOUJOURS DU RIDICULE ET QUELQUEFOIS DU DANGER A VOULOIR FAIRE EN PUBLIC CE QU'ON NE SAIT PAS. Edmond et Henri l'ont appris trop tard.

FIN.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002137338b

CE PQ 2382
.P2 1836 V038
COO PIGAULT-LEBR OEUVRES COMP
ACC# 1225996